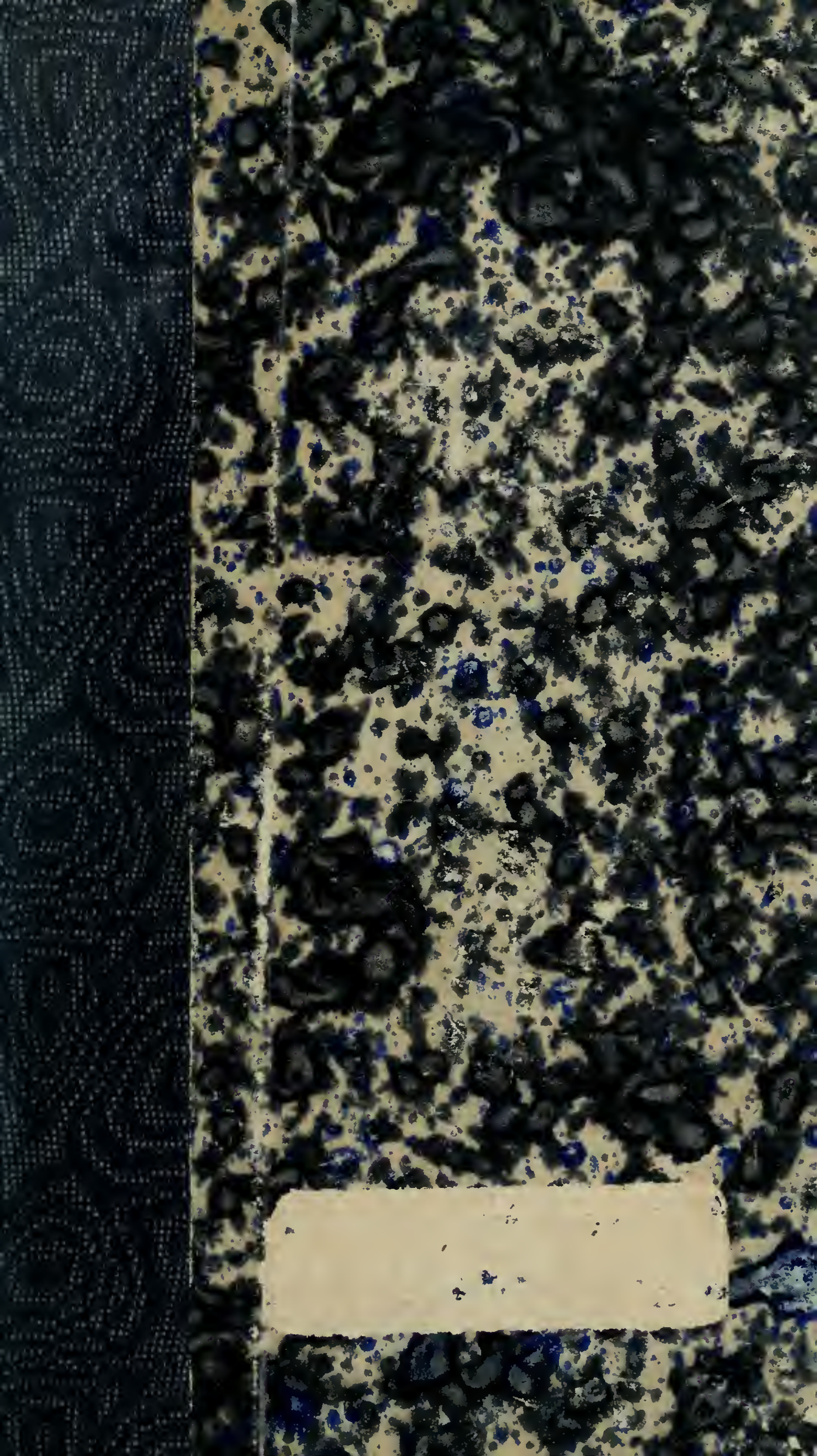


HISTOIRE

OU

RECHERCHES

SUR L'ORIGINE

DES CONTES.

HISTOIRE

OU

RECHERCHES

SUR L'ORIGINE

DES CONTES,

PAR PAUL GUDIN.

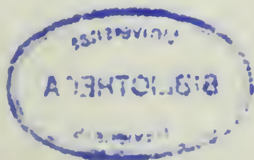
. . . . . *Ridentem dicere verum*
Quid vetat? . . . .
(HORACE, Sat. I.)

TOME PREMIER.

PARIS.

MESSIDOR AN XI. (1803.)





HISTOIRE

DES CONTES,

Pour servir à l'histoire de la poësie et des ouvrages d'imagination.

Vous êtes belle, et l'on se plaît à vous faire des contes; vous avez de l'esprit, et vous demandez d'où vient cette manière d'en imposer, et de déguiser le sentiment et la pensée. Vous voulez en connaître l'origine. C'est à peu près comme si vous desiriez qu'on vous fît avec vérité l'histoire du mensonge.

Cette entreprise est peut-être plus étendue que vous ne le croyez : elle exige de l'érudition, du goût, de l'imagination; qualités dont la réunion est aussi rare qu'elle est précieuse.

Il y a des contes de bien des genres. D'abord les théologiques et les politiques, qu'on a imaginés pour brider les hommes et les mener où ils ne veulent pas aller.

Les historiques, qui se mêlent au récit

de la vérité, comme les barbeaux, les coquelicots, l'ivraie, se mêlent au bon grain dans les champs, malgré les soins du laboureur, et qui s'y trouvent en plus ou moins grande quantité, selon l'attention ou la négligence de ceux qui les cultivent.

Les contes que les femmes font à leurs maris, les filles à leurs mères, et qui, n'étant qu'un doux effort de la liberté naturelle contre l'asservissement où on les tient, plaisent toujours à ceux à qui on les récite. C'est la source la plus abondante de toutes celles où les auteurs ont puisé pour trouver des sujets amusans.

Or, c'est sans doute de cette branche très-légère de la littérature que votre curiosité desire de connaître l'histoire. Vous la croyez piquante; elle ne paraîtra peut-être que frivole. Quelques lecteurs affecteront de la trouver scandaleuse : vous savez pourquoi; on nous a révélé leur secret dans ces vers :

Tel qui blâme un auteur qui ne cherche qu'à rire,
Fait tout ce qu'il raconte, et souvent beaucoup pire (1).

---

(1) *Nimirum criticus facere id quàm scribere mavult*
Quod mavult vates scribere quàm facere.

Je ne vous parlerai point des contes historiques, politiques, théologiques, chronologiques, cosmogoniques, et autres dont vous vous souciez fort peu. Cependant, comme frères, ils ont tant d'analogie et de rapports ensemble, qu'on ne peut guère vous faire connaître les cadets de la famille, sans vous dire un mot des aînés.

Par exemple, vous n'ignorez pas que l'histoire de tous les peuples commence par une fable; ce qui peut faire penser qu'on a débité des contes bien des siècles avant que les hommes se soient rassemblés en corps de peuple.

Si j'en crois des théologiens qui ne mentent jamais, l'origine des contes est toute céleste. Les Anges en firent dans le ciel long-temps avant la création du monde : ils y eurent un si prodigieux succès, que la moitié des Anges se fit chasser pour les trop aimer. Origine des contes.

Quelque temps après, le monde fut créé le second jour du mois de mai; le soleil et la lune étant en conjonction, le premier dans le signe du bélier, et l'autre dans celui de la balance. C'est ce qu'assurent de très-grands chronologistes, qui se fondent sur Temps de la création.

l'autorité infaillible des pères de l'église. Ainsi ce grand, ce premier de tous les événemens, la création est arrivée il y a précisément 6995 ans cinq mois vingt-sept jours, au moment où je vous écris, et, si je ne me trompe, huit heures et demie trois ou quatre minutes; ce que je ne puis affirmer positivement, vu que *Joseph Scaliger*, *Torniel*, le père *Pétau*, *Usserius*, et quelques autres chronologistes non moins savans, se fondant sur l'historien *Joseph* et sur les Rabins, prétendent que le monde fut créé en automne, et que le soleil brilla pour la première fois dans le signe de la balance. Quoi qu'il en soit, le temps étoit fort beau ce jour-là.

Les bannis des cieux voulurent alors s'emparer de la terre. Leur chef, afin d'y parvenir, fit des contes à la première femme. Aussitôt, pour les empêcher de réussir, les domiciliés du ciel, les Anges non bannis, s'adressèrent au premier homme; et l'Ange *Raziel*, dont peut-être vous n'avez jamais entendu parler, lui remit un livre qui contenait toutes les vérités. Vous savez le reste de l'histoire. Les contes l'emportèrent; *Eve* fut séduite, et séduisit son mari. Celui qui

les avait créés les chassa du paradis; mais *Adam* garda son livre.

Il le transmit à *Seth* son dernier fils, qui le transmit à *Melchisédec*, qui le transmit à ses enfans, qui le firent passer de main en main jusqu'à *Salomon*. Malheureusement ce livre est perdu : il périt, je crois, dans le sac de Jérusalem par *Nabuchodonosor*, qui, en punition de son orgueil, fut changé en bête; ce qui n'est pas un conte, comme chacun sait.

Dans ces premiers jours du monde, malgré la faute de nos premiers parens, les Anges communiquaient avec les hommes, et prenaient plaisir à faire des enfans à leurs filles; commerce fort doux, qui a produit la race des géans, comme *Hénoc*, avant d'être enlevé au ciel, nous l'a révélé dans un livre dont le savant *Fabricius* n'a pu rassembler que quelques fragmens; mais qu'un savant anglais a retrouvé, dit-on, tout entier chez les noirs habitans de l'Ethiopie. Vous sentez bien que ces origines, qui ont tant occupé les érudits, ne peuvent être des contes.

Je vous dirais à ce sujet beaucoup de choses, si je ne craignais pas qu'épouvantée

de tant d'érudition, et des profondeurs de cette haute antiquité, vous ne me dissiez :

Avocat, passez au déluge.

Les contes ne périrent pas dans ce grand naufrage. Les filles de *Noé* les conservèrent dans l'arche. Je vous en citerai une preuve incontestable : c'est le livre de la création, dont *Abraham* fut l'auteur, et qu'il composa dans la vallée de *Mamré*. Ce livre n'est pas perdu : il existe encore, nous l'avons; je l'ai vu : il s'appelle, en hébreu, *Sepher Jézira*. Il a été traduit en latin par deux hommes également rares.

Par *Jean Rittangel*, savant si bien instruit, et d'un jugement si sain, que de catholique il se fit juif, et de juif luthérien; et par *Guillaume Postel*, ce possesseur de la science universelle, ce philologue qui prétendait pouvoir faire le tour du monde sans truchement, ce sage qui se vantait de n'avoir jamais approché d'aucune femme, et qui les aimait d'un amour si pur et si vif, qu'il composa un traité des *très-merveilleuses victoires des femmes*, et un autre de la *vierge vénitienne*, dans lequel il parla de ce sexe avec tant d'ardeur et de dis-

cernement, qu'il parut persuadé que le *Christ* devait reparaître incessamment incarné *en femme* pour le salut du beau sexe, dont il ne s'était point assez occupé dans sa première mission.

Abraham composa ce livre sous un *chêne* ou sous un *térébinthe ;* car les savans ne sont pas bien d'accord à cet égard. Mais ils conviennent tous que ce fut sous le même arbre où il donna à dîner à trois Anges qui firent bien rire sa vieille femme.

Comme cette antiquité patriarchale pourrait bien encore ne pas vous satisfaire, je passerai à des temps plus modernes, à l'époque des législateurs ; et sans chercher plus loin l'origine de *la science gaie* dont vous desirez que je vous crayonne l'histoire, je vous avouerai que les plus anciens contes qui soient généralement connus en Europe, sont ceux que *Moïse* débitait dans un désert aux Israélites pour les désennuyer et pour les gouverner ; car beaucoup de législateurs ont fait des contes aux peuples pour les éclairer et pour les bien conduire.

La plupart de ceux que ce chef hébraïque racontait à sa horde errante étaient atroces, beaucoup étaient absurdes, quelques-uns passablement licencieux.

Contes de Moïse

Abraham donnant sa femme à deux rois, en leur disant qu'elle est sa sœur, et gagnant beaucoup à ce marché.

Onan consommant son mariage avec tant d'adresse, qu'il évitait de faire un enfant.

Laban engageant son gendre à se coucher sans lumière la première nuit de ses noces, afin de substituer la sœur aînée à la cadette.

Loth offrant ses filles aux Sodomistes pour les détourner de violer deux Anges, et ces filles enivrant ensuite leur père, et couchant tour à tour avec lui dans une caverne afin de repeupler le pays : ce sont des histoires un peu gaies pour un législateur qui ne parlait qu'au nom d'un Dieu terrible.

Un seul des contes de *Moïse* est intéressant : c'est celui de *Joseph* vendu, et reconnu par ses frères après avoir laissé son manteau dans les mains d'une belle femme, qui le pressait jusqu'à le déshabiller.

Mariée à un eunuque, elle avait cru trouver dans les embrassemens de ce jeune homme ce qui manquait à son mari : mais elle fut assez malheureuse pour que ce beau garçon eût la fantaisie d'être chaste ; prodige qui n'est pas le moins merveilleux de cette histoire.

Si cependant *Moïse* n'a point existé, comme bien des savans le prétendent; si ce recueil d'histoires qui portent son nom n'a été rédigé que sous *Esdras*, comme il y a beaucoup d'apparence, le plus ancien conte qui nous ait été transmis par les Hébreux est celui de *Job* : et ce n'est pas un conte pour rire.

Ce triste livre est un ouvrage arabe, que je ne sais quel Juif a traduit en hébreu.

L'histoire de *Joseph*, et plusieurs autres de la Genèse, sont des contes arabes. *Mahomet* les rapporte dans l'Alcoran, avec des variantes qui prouvent qu'il ne les a pas prises dans les livres attribués au législateur des Juifs.

Quelques savans ont prétendu que les Arabes étaient, de tous les peuples, celui que la nature a doué de l'imagination la plus propre à faire des contes.

Leur manière de vivre toujours précaire et sujette à de fréquentes révolutions; leur climat brûlant, où les rayons solaires réfléchis par des sables ardens rendent le sol aride et les passions fécondes; la différence qui se trouve entre l'Arabie Heureuse et l'Arabie Pétrée; la diversité des mœurs, que la Des Arabes.

fertilité de l'une et la stérilité de l'autre occasionnent entre les Arabes du désert et ceux des villes; les mers qui entourent cette presqu'île ; leurs troupeaux, leurs chameaux, leurs chevaux qui sont les meilleurs de la terre ; la rapidité avec laquelle ils se transportent d'un lieu à un autre; leurs tentes, leur vie errante, leurs fréquens combats, les richesses subites que leur procure le pillage d'une caravane ou d'une bourgade ; la misère qu'ils éprouvent non moins subitement quand leur horde est battue et leurs troupeaux enlevés ou dispersés ; les grands empires qui touchent aux mers étroites ou aux sables brûlans qui les environnent; le despotisme de ces empires ; l'indépendance de chaque horde; leur religion qui permet la polygamie ; leurs coutumes qui ne souffrent pas qu'ils fréquentent d'autres femmes que leurs épouses ou leurs esclaves ; le café, les parfums, les plantes aromatiques que produisent leurs terres sablonneuses : enfin tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils éprouvent, concourt à exhalter leur imagination et à rendre extrêmes tous leurs sentimens.

Plus ils sont exposés à des dangers imprévus et à des revers inopinés, plus leurs mœurs acquièrent de générosité.

Hospitaliers et voleurs, ils donnent à l'un ce qu'ils ont pris à l'autre. Ils dépouillent le riche voyageur, et invitent le pauvre à leur table. Ils font facilement présent de ce qu'ils ont, persuadés qu'on leur fera des dons quand ils auront perdu ce qu'ils possèdent. Ces vicissitudes augmentent en eux le goût naturel qu'ont tous les hommes pour les contes.

Quand une horde a posé son camp, que les esclaves soignent le bétail, que les femmes préparent le repas, les chefs s'assemblent; ils fument, assis à la manière des Orientaux, et il y en a toujours quelques-uns qui narrent des histoires. Il règne une grande émulation entre les conteurs.

Ils estiment tellement ces sortes de récits, que les califes, ces papes des Musulmans, en fondant des hôpitaux avec une magnificence inconnue aux Chrétiens, y placèrent quelquefois des hommes gagés pour amuser les malades par des contes.

C'est à ce peuple ardent que nous sommes redevables du recueil de contes le plus ample, le plus varié et peut-être le plus ingénieux que l'on ait; c'est du moins celui qui a été le plus recherché de toutes les nations de

l'Europe, dès qu'il a été traduit dans leur langue.

Mais, malgré tout ce qu'on peut dire en faveur des Arabes, nous verrons qu'ils ne sont pas les inventeurs de ce genre, et que les habitans des fertiles cantons de l'Inde et des heureux bords du Gange ont été policés par les Brames, et amusés par des contes, avant qu'aucune colonie humaine ait pu s'habituer à l'aridité des sables de l'Arabie.

Des Brames

La caste des Brames ne s'occupant que des travaux de l'esprit, tels que la législation, les belles lettres, les sciences, la religion; jouissant des richesses, des honneurs et des plaisirs que procurent l'amour, le mariage, la paternité; résidant sous les plus beaux climats de la terre, au milieu du peuple le plus doux, a inventé tous les arts et fait les plus anciennes observations astronomiques : c'est chez elle qu'on trouve les monumens les plus vieux, les médailles et les livres les plus antiques; c'est chez elle que les Grecs allèrent étudier la géométrie, que les Chinois et les Egyptiens puisèrent ces usages qui ont fait croire à quelques savans que les habitans des bords du fleuve

Jaune étaient une colonie venue des bords du Nil : ce qui est une de ces espèces de contes qui n'appartiennent qu'aux plus érudits des hommes.

Pour nous, dans notre occident, nous avons puisé toutes nos connaissances chez les Romains et chez les Grecs. Ces derniers avaient tiré les leurs en grande partie d'Egypte, et nous nous sommes aperçus, seulement dans ces derniers temps, que, pour trouver l'origine des arts, des sciences, des dogmes sacrés et des contes profanes, il fallait passer l'Euphrate, et le Tygre, et l'Indus, et aller interroger les savans de Bénarès.

Jusqu'alors nous n'avions interrogé que les Grecs; presque tout ce qui concerne leur antiquité est fabuleux. Des Grecs.

Ce peuple, plus ingénieux encore que les Arabes, et peut-être autant que les Indiens, doué d'un goût beaucoup plus exquis, et menant d'ailleurs une vie toute différente, exerça tout différemment sa belle imagination.

Il inventa plus de fables; il trouva les plus belles allégories; il divinisa et anima toute la nature; mais il ne nous a guère donné de contes proprement dits.

La fable fait parler les animaux, les Dieux, les plantes, les êtres allégoriques : elle s'annonce d'abord pour ce qu'elle est.

Le conte, au contraire, aime à tromper; il ne plaît jamais tant que quand il s'annonce pour une vérité. Le fond de la plupart est un fait réellement arrivé, et que l'auteur a embelli, soit par une tournure piquante, soit par des incidens qui lui prêtent de l'intérêt.

On y mêle quelquefois de la féerie, des prodiges : c'est le merveilleux de ce genre de littérature, comme les personnages allégoriques sont celui de l'Epopée ; mais alors il paraît plus fait pour les enfans que pour les hommes.

Le conte ne renferme guère qu'une aventure: c'est ce qui le distingue du roman, qui contient toute la vie d'un homme, ou une suite d'événemens arrivés au même personnage.

Il faut avouer pourtant que les Grecs aimaient trop les femmes galantes, et se plaisaient trop à des récits licencieux pour n'avoir pas fait des contes.

Ils écrivirent l'histoire des plus fameuses courtisanes de leur pays, et je ne sais quel

censeur reprochait à leurs philosophes de n'aimer que cette lecture. Or, il est difficile que, dans l'histoire de tant de femmes sans scrupule, il n'y ait eu beaucoup de contes.

Ils avaient en outre une foule de petites anecdotes qu'ils appelaient *Histoires milésiennes*, soit que ce genre eût pris naissance dans la ville de Milet, soit que cette ville, la plus riche de la molle Ionie, étant célèbre par la vie voluptueuse qu'on y menait, les habitans de l'Attique et du Péloponèse se plussent à attribuer à cette ville ce qu'ils connaissaient de plus licencieux, comme les habitans de l'Italie et de la Sicile se plaisaient à prêter aux Sybarites ce qu'ils trouvaient de plus efféminés et de plus luxurieux. Histoires milésiennes.

En effet, les Romains donnèrent le nom d'*Histoires sybaritiques* aux petits contes libidineux qu'on leur débitait. Histoires sybaritiques.

Le savant *Huet*, qui renonça à l'évêché d'Avranches pour cultiver les lettres sans distraction, et qui rechercha l'origine des romans pour *Ségrais*, ou plutôt pour madame *de Lafayette*, comme je recherche pour vous celle des contes, croit que les Sybarites, liés par le commerce, par les arts,

par les plaisirs, avec les Milésiens, en reçurent le goût des petites histoires. Mais ce goût est si naturel aux peuples riches, aux esprits cultivés et enjoués, qu'on peut penser que, s'il se transmet quelquefois d'un pays à l'autre, il naît encore plus souvent sur le sol comme une plante indigène.

Personne n'a recueilli les histoires sybaritiques. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'elles étaient facétieuses et lascives.

Leur antiquité les a fait perdre. Sybaris fut détruite par les Crotoniates, cinq cents ans avant que Rome, éclairée par *Horace*, par *Ovide*, par *Properce*, par *Tibule* et *Catule*, fût riche, voluptueuse, et assez amie des plaisirs de l'esprit pour chercher à conserver de semblables badineries.

Recueil de Parthénius de Nicée.

Parthénius, poète de Nicée, a recueilli ce qui nous reste des fables de Milet; ville qui, plus riche et plus ancienne que celle de Sybaris, lui a survécu long-temps. *Parthénius* a offert son recueil à *Cornelius Gallus*, chevalier romain, comme propre à lui fournir de quoi orner ses poésies.

Ce sont des anecdotes sur les amours de *Pâris* et sur ceux d'*Ulysse*; sur un fils d'*Eole*, appelé *Diorès*, qui, éperdument

amoureux de sa sœur *Polimela* qu'*Ulysse* avait séduite, obtient non seulement que son père pardonne à sa sœur sa faiblesse pour ce roi, mais encore qu'il lui accorde, à lui son frère, la permission de vivre avec elle comme si elle était sa femme.

C'est l'histoire tragique de *Xanthius*, descendant de *Bellérophon*, qui obtint de sa mère sa propre sœur, en menaçant de se tuer si elle ne consentait à leur union. Il passe plusieurs nuits avec elle. Son père *Leucipe* soupçonnant que sa fille reçoit un étranger dans son lit, entre de nuit dans sa chambre. Sa fille qui l'entend venir sort au-devant de lui : il croit que c'est l'amant qui cherche à s'évader; il l'arrête, et la poignarde. Elle tombe en jetant des cris; son frère accourt, et trouvant un homme auprès de sa sœur expirante, il le tue, et n'apprend ce qu'il a fait que quand le jour, en éclairant le lieu de la scène, lui découvre sur qui sa vengeance est tombée.

On y trouve aussi l'histoire d'*Arpalice*, qui, séduite par son propre père avant d'être mariée, le fut encore une seconde fois après son mariage; celle de *Périandre*, qui inspira tant d'amour à sa propre mère, qu'elle

se fit annoncer comme une étrangère, et vint passer la nuit avec lui.

Des peuples aussi passionnés pour les femmes que les peuples du midi, s'intéressent plus aux amours incestueux que les nations septentrionales, où ces excès sont d'autant plus rares, que les filles sont nubiles beaucoup plus tard, et les pères beaucoup plus âgés quand elles sont capables d'inspirer de l'amour : disparité d'âge qui rend ces égaremens beaucoup moins excusables. Voyez combien *Moïse* raconte dans la Genèse d'histoires incestueuses, combien on en trouve dans les livres des Juifs.

Romans grecs postérieurs aux républiques.

Parthénius ne fit son recueil des histoires milésiennes que sous *Auguste*. *Héliodore*, chrétien, et même évêque, qui composa dans sa jeunesse les *amours de Théagène et de Chariclée*, vivait sous *Théodose-le-Grand*, dans le troisième siècle. *Longus*, auteur des *Amours de Daphnis et de Cloé*, est plus moderne encore, quoiqu'on ne sache pas précisément dans quel temps il a vécu.

Ainsi il ne nous reste rien dans ce genre du temps des républiques de la Grèce, de ces républiques si fécondes en grands capitaines, en grands artistes, en philosophes

profonds, et sur-tout en courtisanes fameuses.

Mais les odes d'*Anacréon*, les poésies de *Sapho*, les comédies d'*Aristophane*, le traité de *Plutarque*, où il discute *si les femmes ont part au véritable amour*, suffisent pour nous donner une juste idée de la vie privée et de la régularité des mœurs de ces républicains si vantés.

Je regretterais cependant beaucoup, je vous l'avoue, de quitter la Grèce sans vous présenter quelque chose qui vous fît connaître le genre de ses poètes. S'ils ne nous ont rien laissé qu'on puisse appeler proprement un conte, il nous reste au moins des fictions ingénieuses qui se rapprochent un peu de ce genre. Telle est une Idylle de *Bion*, que j'oserai vous traduire seulement pour vous donner une idée de ces petites pièces qui respirent l'amour. N'oubliez pas, je vous prie, que la composition, le style, les idées, les images, l'ensemble de cette Idylle, étant d'une extrême simplicité, le plaisir qu'elle fait dans l'original appartient tout entier au charme de la diction, à l'harmonie des vers, à des constructions de phrases qu'on ne peut faire passer

d'une langue dans une autre, et vous pardonnerez à mon foible essai : car il faut toujours demander pardon au lecteur quand on traduit quelques vers des maîtres de la Grèce.

L'ÉDUCATION DE L'AMOUR.

Idylle de Bion.

C'est ici que j'ai vu la Reine de Cythère,
Conduisant par la main le petit Dieu d'amour.
Ses yeux étaient baissés, il regardait la terre.
O chantre des Vergers, aimé dans ce séjour,
Prends mon fils, sois son maître, et qu'il soit, me dit-el
Formé par tes leçons dans le grand art du chant.
Elle dit, et s'éloigne. — Emporté par mon zèle,
Insensé que j'étais ! je crus que cet enfant,
Ne sachant rien encore, desirait de s'instruire.
Je lui conte comment *Pan*, avec des roseaux,
Rangea de la Syrinx les tubes inégaux ;
Qu'*Apollon* inventa la lyre ;
Minerve la cythare, et que les chalumeaux
Sont un don de ce Dieu qui préside aux troupeaux.

L'enfant semblait distrait, je voulus l'en reprendre,
Et le forcer à m'écouter,
Quand tout-à-coup, lui-même, il se mit à chanter,
Mais avec la voix la plus tendre.

Dans les vers les plus doux, les plus harmonieux,
Il me dit les amours des hommes et des Dieux.

A ces accens divins qu'il me faisoit entendre,
J'oubliai mon savoir, je perdis mon talent;
Et je ne sais plus maintenant
Que ce que cet enfant a bien voulu m'apprendre.

Les Romains ont emprunté aux Grecs presque tout ce qu'ils ont écrit.

Les Métamorphoses d'*Ovide* sont le plus beau recueil de fables qu'il y ait jamais eu chez aucun peuple policé. Mais *Ovide* les a toutes puisées dans des auteurs grecs.

Les Romains ne nous ont pas plus laissé de véritables contes que les Grecs. La Satyre de *Pétrone* est une espèce de roman écrit en vers et en prose. On y trouve l'histoire de la Matrone d'*Éphèse;* véritable conte que l'on a traduit dans toutes les langues. Satyre de Pétrone.

L'*Ane d'or d'Apulée* est un roman composé par un Africain né à Madaure, élevé à Carthage, lequel fut à Athènes et à Rome achever ses études. L'Ane d'or d'Apulée.

C'est dans l'*Ane d'or d'Apulée* qu'on trouve la fable de *Psyché*.

Ane de Lucien et âne de Lucius Patras.

Je ne sais s'il est bien vrai, quoi qu'en disent plusieurs savans, que l'Ane de l'africain *Apulée* ait été engendré par l'Ane de l'asiatique *Lucien*, lequel avoit été engendré par l'Ane dont le grec *Lucius Patras* avait donné l'histoire curieuse dans son livre des Métamorphoses : car *Lucien* et *Apulée* étaient contemporains; et leurs Anes, au lieu d'être le père et le fils, pourraient bien n'être que deux frères nés sans mélange de celui de *Lucius Patras*. Ce que je sais, c'est que ces trois Anes ne font qu'un seul et même conte, que chacun de ces trois auteurs, nés dans les trois parties du monde connues alors, a revêtu à sa manière, selon l'usage de son temps et la mode de son pays.

Pétrone vivait sous *Néron*, *Apulée* sous *Marc-Aurèle*. Ainsi nous n'avons ni roman, ni conte du temps de la république.

La gloire de Rome a été de vaincre, de soumettre tous les peuples policés, de cultiver la terre, de la défricher depuis l'Éridan jusqu'au Danube, de l'embellir en bâtissant des villes, de l'éclairer par des lois, de la couvrir des plus beaux monumens, d'unir les nations par des chemins presque indestructibles.

Dans la décadence de l'empire et dans les premiers siècles de l'église, on n'eut d'autres contes que des rêves d'énergumènes.

On falsifia toutes les histoires de l'antiquité, et on en composa la Vie des Saints. C'est le plus absurde recueil de contes qui ait pu être imaginé par des peuples sans génie.

Ce fut pourtant un grec appelé *Siméon* et surnommé *Métaphraste* ou le Paraphraseur, qui, au dixième siècle, à la sollicitation de l'empereur *Constantin Porphyrogénete*, nous donna la première collection de ces pieuses rêveries. Siméon Métaphraste.

Il était bien juste sans doute que la Grèce, ayant la vie de ses philosophes écrite par *Diogène de Laërce*, celle de ses guerriers par *Plutarque*, celle de ses courtisanes par vingt auteurs, eût aussi celle des saints par un homme digne de l'être.

Métaphraste n'avait guère de mémoires plus sûrs pour écrire la Vie des Saints, que *Plutarque* pour écrire celle de *Thésée* ou de *Romulus*. Il fit comme lui : il mêla à son récit une foule d'anecdotes improbables ; mais il ne sut pas y mêler, comme lui, une raison touchante et un charme de

style, qui dédommagent le lecteur en lui enseignant la sagesse quand il ne lui apprend pas la vérité.

Métaphraste écrivait dans le temps où *Charles le simple* régnait en France, où les Normands pillaient le royaume, et forçaient ce roi à leur céder la Neustrie.

Lorsque le gouvernement féodal fut établi, que les peuples furent serfs, les seigneurs environnés et de murs et de tours dans des châteaux éloignés l'un de l'autre, le clergé séquestré dans des couvens non moins séparés, les campagnes presque en friches, les villes à moitié désertes, les esprits sans culture et la société sans commerce, on fit beaucoup de pélerinages pour se désennuyer.

Les pélerinages augmentent le goût des contes.

Les moines encouragèrent ces promenades pieuses qui leur valaient beaucoup d'argent. Chaque église voulut donner de la célébrité à son saint, et fit composer son histoire ou plutôt un conte propre à lui attirer des dévôts, des pélerins, et des aumônes.

On commentait ainsi sans le savoir, dans toute la chrétienté, la collection du moine grec.

Les pélerins les plus déterminés allèrent visiter les saints lieux; mais comme on se

déniaise en voyageant, ceux qui avaient le plus d'esprit fréquentèrent les Arabes Bédouins, qui errent dans le voisinage de la Terre-Sainte, et ils en apprirent beaucoup de contes.

A leur retour, ils les débitèrent d'abord au petit peuple, qui s'assemblait autour d'eux à l'aspect de leurs coquilles et de leurs bourdons, et bientôt après aux seigneurs, qui les appelèrent dans leurs châteaux pour apprendre quelque chose de cette terre de promission et de prodiges, toujours livrée à des infidèles à qui Dieu ne l'avait pas promise.

Ces seigneurs trouvèrent leurs récits plus intéressans que ces tristes histoires de sorciers et de saints que leur faisait leur aumônier, le soir, au coin du feu.

La vie de château et les pélerinages éveillèrent prodigieusement le goût des aventures romanesques : tout bel-esprit se fit conteur.

Enfin les croisades arrivèrent. On en fréquenta encore plus les Arabes. Cette fréquentation, jointe aux nouvelles qui venaient de l'Orient et aux événemens incroyables par lesquels tant de chevaliers fondèrent de nouveaux états en Syrie, en Judée,

en Arménie, en Chypre, en Sicile, en Italie, en Grèce, donnèrent aux esprits une espèce de passion pour le merveilleux. Tout ce qui n'était qu'humain paraissait fade.

On fit dès-lors en France de grands romans de chevalerie et de petits contes d'aventures galantes.

Il faut que ce goût pour les contes fût déja bien vif, puisque, vers la fin du douzième siècle, un auteur dont le nom est ignoré chercha à les faire servir d'instruction à la jeunesse, et en donna un recueil intitulé *le Castoyement*, ou l'instruction d'un père à son fils.

Le Castoyement.

Il lui recommande d'abord de craindre Dieu, d'être ménager comme la fourmi, et vigilant comme le coq : conseils sages et convenables à tous les siècles comme à tous les pays. Ensuite il lui fait des contes moraux.

Le premier est l'histoire d'un jeune homme qui croyait avoir cent amis; son père lui conseille de les éprouver, et ils lui manquent tous au besoin.

C'est là qu'on trouve le conte de *la Male Femme*, qui, voyant entrer son mari, lui

couvre en riant le seul œil dont il puisse voir, et fait évader son amant : badinage qu'on a mis au théâtre de nos jours dans la jolie comédie de l'*Aveugle clairvoyant ;* celui du Jaloux qui tient sa femme enfermée dans une tour : elle l'enivre, lui prend les clefs, et va coucher avec un autre. Le mari s'étonne, à la fin, du plaisir que prend sa femme à le faire boire ; il s'en méfie : il feint d'être ivre, il la laisse sortir, et ferme la porte en dedans.

A son retour elle ne peut rentrer ; elle l'appelle, le prie, lui demande pardon, et, n'en pouvant rien obtenir, elle fait semblant de se jeter dans un puits. Le mari alarmé sort précipitamment ; elle rentre, et l'enferme dehors à son tour. Vous reconnaissez à ces traits le conte où *Molière* a puisé sa comédie de *George Dandin.*

On n'a pas mis encore, que je sache, au théâtre celui où une femme ne pouvant cacher son amant, lui met une épée nue à la main, et dit à son mari que cet inconnu, poursuivi par deux hommes, s'est sauvé chez elle. Son mari la croit, accueille ce galant, le fait souper avec lui et avec sa

femme, et ne le laisse retourner chez lui que bien accompagné.

Ce conte ingénieux était parvenu des Arabes à l'auteur du Castoyement, et vous verrez par la suite de qui les Arabes le tenaient.

On y trouve une foule d'autres facéties qui ont été répétées jusqu'à nos jours, ou en vers ou en prose, par tous les conteurs que vous connaissez aussi bien que moi.

Des Troubadours.

Les Troubadours rendaient célèbre alors la langue des provinces méridionales de la France; ils l'étendaient dans l'Espagne et dans l'Italie.

Des Trouvères.

Les Trouvères faisaient des contes plus intéressans dans les provinces septentrionales, dont la langue se parlait dans toute l'Angleterre; car la langue du midi de la France ne ressemblait pas à celle du nord. La première s'appelait la langue d'*Oc*, et la seconde la langue d'*Oyl*.

Le douzième siècle vit les plus grands seigneurs s'adonner à la poésie. *Pierre II*, roi d'Arragon, *Guillaume IX*, duc de Guienne, se distinguèrent dans l'art des Troubadours; *Richard*, roi d'Angleterre, dans celui des Trouvères ou Trouveurs.

Il nous reste quelques petits contes de ce duc de Guienne : ils sont très-indécens. Pour vous en donner une idée, je vais vous en transcrire un, que j'ai traduit avec une grande liberté, mais sans obscénité : l'original en offre beaucoup.

Guillaume IX, duc de Guienne, comte de Poitou, né en 1071, mort en 1122.

J'ai cru devoir y laisser quelques vieux mots et quelques tournures de notre ancien langage, pour rappeler au lecteur que c'est un ouvrage du douzième siècle qu'on lui présente. Je ne sais si ce mélange plaira. C'est un essai que j'offre au public. Voici ce fabliau.

Le faux muet.

Au temps joli du mois de mai,
Toujours quelque amour je formai.
Dans cette saison d'amourettes,
Aux belles dames, aux fillettes,
Souvent quelque tour je jouai.

Oyant chanter les alouettes,
Qui leur vol virent droit aux cieux,
Naguère errais sous ces coudrettes,
Suivant un sentier tortueux;
Quand deux femmes de haut parage,
Teint rose, œil pers, air agaçant,
Seules, sans varlet ni sans page,
Vers moi s'en vinrent devisant.

A cette rencontre imprévue,
Sentis soudain un feu plaisant
Se glisser dans mon ame émue.
Aussitôt j'invoquai l'Amour ;
Ma prière en fut bien reçue :
L'enfant m'inspira nouveau tour.

Vers ces dames que je salue,
Je m'avance en pressant mes pas ;
Je regarde autour ; je m'étonne
Qu'à leur suite il ne soit personne;
Puis je leur présente mon bras :
Mais un seul mot je ne dis pas.

Mon bras offert, ma révérence,
De mes yeux la vive éloquence,
Et de ma langue le silence,
Les surprennent fort toutes deux.

On demande ce que je veux.
Je ne réponds pas, mais j'insiste :
On me refuse; je persiste.
Elles veulent s'éloigner ; mais
A leurs beaux genoux je me mets.

Par signes je leur fais entendre
Que je suis galant et muet,
Et qu'un muet étant discret,
A lui sans risque on peut se rendre.

Cet argument leur parut bon ;

Je vis l'une et l'autre sourire,
Et n'eus plus peur d'entendre dire
A leurs belles bouches un non.

Les coudriers et la fougère,
L'aubépin à la fleur d'argent,
Offraient un boccage au mystère,
Une occasion à l'amant.

Je prétendais les y conduire;
Je les poussais vers cet endroit,
Je le montrais du bout du doigt:
Scrupule pensa tout détruire.

S'il était, dit l'une, un félon,
Un déloyal, un *Ganelon*,
Un escamoteur de tendresses;
Chevaliers le sont presque tous:
Qu'il se rirait de nos faiblesses!
Quel bon conte il ferait de nous!

Il est de gentille manière,
Jeune, hardi, leste, bien fait,
Œil grand, nez long, menton noiret,
Jambe fine; il peut très-bien plaire,
J'en conviens: mais est-il muet?

Belle amie, avant de rien faire,
Par épreuve sachons s'il est,
Ou quelque insolent qui nous joue,
Ou quelque amant qui se dévoue
A tous nos plaisirs en secret.

Ce discours à peine achevé,
Et par l'autre amie approuvé,
On me prend le bras, on m'emmène,
Non dans le château principal,
Non dans la ferme du domaine,
Mais chez quelque petit vassal;
Joli manoir, propre, agréable,
Plaisant dans sa simplicité.
On arrive; on se met à table;
On agit avec liberté.

On m'agace, l'on me fait boire.
Le vin enlève la mémoire;
Quelques mots pourront échapper.
On me raille, on me turlupine;
Pour mieux m'empêcher de tromper
On écarte une gaze fine;
On me fait voir quatre tétons
Des mieux allant qui soient au monde.
Je voyais pointer leurs boutons
Comme fraise sur pomme ronde.

Je veux la prendre, on la défend.
De leurs fichus je les dépouille;
On me pince, l'on me chatouille;
Tout ce qu'on me fait je le rend.
J'attaque tout ce que je trouve,
Et toutes deux je les éprouve
Fermes, fraîches, et sous la main
Rebondissantes comme daim.

Or, pendant tout ce badinage,
Un petit chat plus blanc que lait
Saute sur la table, et se met
Après la crême d'un fromage.
Il mange d'un air effronté,
Sans s'inquiéter du tapage
Que nous faisions à son côté.

Sa tranquillité nous fait rire;
La plus espiègle, sans rien dire,
Le prend, l'enlève brusquement,
Et le plonge subtilement
Sous ma veste, sous ma chemise;
Le chat m'égratigne et me mord.
Dans la douleur et la surprise
Je fais un cri: je fus d'abord
Prêt à jurer avec franchise;
Mais la traîtresse, par ses ris,
Me découvrit son artifice,
Et rappela tous mes esprits.

Je mis à profit sa malice;
Je me tus: j'ôtai mon habit
Et ma chemise avec colère;
Le chat sans appui tombe à terre;
Et tandis qu'il jure et s'enfuit,
Je me mets nu, je cours à celle
Qui m'a joué ce tour maudit.
Je la prends par... mais elle en rit.
Oh! puisqu'au chat il n'a rien dit,

Il est muet, s'écria-t-elle.

Il l'est, il l'est certainement.
Sur ce point je n'ai plus de doute,
Répond l'autre en se rapprochant :
Il n'est plus rien que j'en redoute.

Toutes deux, sans plus craindre, alors
S'abandonnent à mes transports,
Et permettent que je les.... baise ;
Puis cessant de me décevoir,
Souffrent que j'aie en mon pouvoir
Ce qui rend tout amant bien aise,
Et que je cuidais tant d'avoir.

Non, je n'irai pas entreprendre
Dans mes faibles vers de vous rendre
Tous les plaisirs que j'en reçus,
Les charmes que je parcourus ;
Et les voluptés renaissantes
Sous ces quatre mains voltigeantes :
Mes efforts seraient superflus.

Mais cet abandon sans réserve,
Ces transports d'amoureuse verve,
Eurent pour moi de tels appas,
Que je ne songeai qu'à leur plaire,
Et que je pris tous ces ébats
Comme un vrai muet eût pu faire.
Oh! qu'il m'en coûtait de me taire :
Toutes deux se félicitaient,

Et quelquefois me plaisantaient.

D'un mot je pouvais les confondre
Et me venger de tous leurs tours.
Mais c'eût été bien mal répondre
A l'ivresse de leurs amours.
Je fis mieux : j'étouffai le cours
De mes paroles indiscrètes ;
Je me contentai de jouir.
Aussi, toutes deux satisfaites,
M'ont bien promis de revenir
Me reprendre sous ces coudrettes.
J'y cours. Adieu, mes bons amis.
Que le seigneur Dieu vous envoie
Dans vos chasses telles perdris,
Et qu'il vous doint semblable joie
En attendant son paradis !

Ce fabliau est peut-être le plus ancien de tous ceux qui nous restent.

Son auteur, *Guillaume IX*, duc d'Aquitaine, comte de Poitiers, grand feudataire du royaume, conquit le comté de Toulouse, fit une croisade à la Terre-Sainte, et battit les Maures en Espagne. C'était le plus brave guerrier, le plus grand prince et le plus bel esprit de son temps. Il vivait à la fin du onzième et au commencement du douzième siècle.

Passionné pour toutes les femmes, il en épousa successivement trois, se brouilla avec elles, les répudia, de sorte qu'elles vivaient encore qu'il n'avait déja plus d'épouse. Il eut des querelles avec plusieurs évêques. Il établit, dans sa ville de Niort en Poitou, une maison publique de plaisir; il lui donna la règle d'une abbaye de religieuses. Chaque fille de joie avait sa cellule; elles étoient sous la direction d'une abbesse et d'une prieure. Il y avait des sacristines, des tourières, enfin tous les emplois d'un vrai couvent de nones. On n'y trouvait de différence que dans le service.

Cependant *Guillaume IX* était fort dévot, se battait volontiers pour la défense de la foi; et dans tous les contes où il fait part à ses auditeurs des aventures qui lui arrivent avec de jeunes filles ou des femmes mariées, il rend toujours graces à Dieu et à saint *Julien* de sa bonne fortune. C'est pourquoi, en terminant ce fabel, nous avons parlé de Dieu et de son saint paradis.

Contes des Trouvères.

Ce conte est le meilleur ouvrage qui nous reste des Troubadours. Il faut lui opposer le meilleur, le plus original de ceux qui nous restent des Trouvères. Vous

pourrez juger ainsi du génie de ces deux nations, déja réunies en partie sous le même roi. Ce conte est d'un genre très-différent. C'est une preuve que le génie des deux peuples ne se ressemblait pas.

Je le traduirai avec la même liberté que le précédent. Ce sont les idées, les formes, le mouvement, qu'il faut conserver en traduisant un poète en vers : plus d'exactitude serait souvent moins le traduire que le défigurer. Rien ne gâte la poésie comme une imitation trop servile.

Il y a une vingtaine de vers qui ne sont pas dans l'original ; mais on sent que l'auteur les eût faits, s'il eût écrit de nos jours. C'est le même esprit, la même impulsion. On les a marqués par des guillemets.

LE RUSTRE

Qui gagne Paradis en plaidant.

Le ciel n'est fait pour de petites gens,
L'évangile le dit ; tout chrétien doit l'en croire.
Il serait beau de voir des rustres, des manans,
Tout couverts des rayons de la céleste gloire,
Aux chants des Séraphins oser mêler leurs cris,
Et près du créateur s'asseoir en paradis.

Eh! comment la canaille y serait-elle admise?
A-t-elle quelque chose à donner à l'église?

Un madré villageois y parvint cependant
Sans argent.
Si vous voulez l'ouïr, je vous dirai comment.

De la mort très-long-temps il sentit les approches,
Sans que ni médecin ni curé vînt le voir.
De la paroisse en paix nul ne sonna les cloches,
Ne ceignit le portail d'un ample et long drap noir,
Et ne mit sur l'autel le moindre luminaire.
Il mourut ignoré du ciel et de la terre,
A tel point que son ame en sortant de son corps,
Ne trouva ni démon ni saint qui vînt la prendre
Et la conduire aux demeures des morts.
Inquiète elle errait sans savoir où se rendre.

Elle aperçoit *Michel* emportant dans ses bras
L'ame d'un gros traitant, mort, mais non sans fracas.
On avait fait tout le bruit nécessaire
Pour avertir les gens de la céleste sphère.
Les cloches retentissaient;
Cent prêtres bien payés à pleine voix chantaient,
Petits enfans de chœur en fausset glapissaient,
Et les chiens du quartier de frayeur en hurlaient.

Le manant qui voyait qu'à ce bruit salutaire
Saint *Michel* descendu portait cette ame aux cieux,
Les suit sans se montrer, arrive aussitôt qu'eux.
Soudain ce vieux portier, *Simon*, surnommé *Pierre*,

Reçoit l'ame et l'archange, et les admet tous deux
Dans le céleste sanctuaire.
Mais voyant la pauvre ame arriver solitaire,
Il l'arrête, et lui dit d'un ton brusque et sévère :
On n'entre point ici sans avoir un patron.

L'ame s'humilia, lui demanda pardon ;
Pour excuse valable allégua sa misère,
Qui la fit en tout temps manquer du nécessaire.
Elle n'en obtint rien. Le Saint la met dehors ;
L'ame résiste ; et s'oubliant alors,
Lui dit avec courroux : Il vous sied bien, Saint *Pierre*,
A vous qui, par trois fois, avez renié Dieu,
De me traiter ainsi, de chasser de ce lieu
Un homme qui toujours fut fidèle à son maître.
Dieu se fait-il honneur d'admettre en paradis
Des cœurs sans fermeté, d'imbécilles esprits,
Des lâches tels que vous, qui n'y devraient pas être?

Saint *Pierre*, à ce propos, demeura plus confus
Qu'il ne le fut au jour qu'il renia *Jésus*.

Paul qui s'en aperçut accourut à la porte ;
Il saisit l'ame par le bras,
Et voulut la jeter du haut du ciel en bas.
Quoi! vous agissez donc toujours de même sorte?
Lui dit l'ame : le ciel n'adoucit point vos mœurs ;
Toujours de l'opprimé vous comblez les malheurs ;
Toujours le courroux vous emporte.
Autrefois espion, païen, persécuteur,

Vous avez fait, hélas! périr le pauvre *Etienne;*
Et quand Dieu, malgré vous, eut soumis votre cœur,
Par un très-grand miracle, avec beaucoup de peine,
En devenant chrétien devîntes-vous meilleur?
Dieu n'a pu vous changer : vain, brouillon, querelleur,
Vous avez insulté, dans votre humeur altière,
Jusques à votre chef, ce renégat de *Pierre.*

Paul, tout fier qu'il était, resta déconcerté,
Et rentra se plaignant d'un ton très-irrité.
Thomas qui l'entendit, refusa de le croire :
Mais toujours empressé d'éclaircir toute histoire,
Tout fait qui lui paraît douteux,
Vers la porte du ciel aussitôt il s'avance.
Eh quoi! dit-il à l'ame, avez-vous l'espérance,
En insultant les Saints, d'être reçu chez eux?
— Et vous donc, à quel titre êtes-vous dans ces lieux,
Repart l'ame en courroux? raisonneur incrédule,
Ne croyant jamais rien sans voir ou sans toucher,
Des célestes lambris deviez-vous approcher?
Moi, du moins, j'ai tout cru sans le moindre scrupule;
Et si les mécréans sont au rang des élus,
Les cœurs remplis de foi doivent-ils être exclus?

« Au lieu de se fâcher, *Thomas* se mit à rire;
» Il appela les Saints; il leur dit : Accourez :
» Si vous aimez le vrai, venez; vous entendrez
» Quelqu'un qui se plaît à le dire.
» Saint *Jean* lui répartit : Pour moi je n'y vais pas;
» Il dirait que mon livre est pur galimathias.

» Saint *Luc* et Saint *Matthieu*, tous deux s'en excusèrent :
» Il leur eût reproché de n'être pas d'accord
» Sur les nobles aïeux qu'à *Jésus* ils donnèrent.
» *Magdelaine* est très-vive : elle voulut d'abord
» Aller voir quelle était cette ame ;
» Mais à moitié chemin la Sainte ne fut pas,
» Qu'elle s'arrêta court, et revint sur ses pas,
» De peur d'entendre un nom qui blesse toute femme.
» Son front, à cette idée, est couvert de rougeur ;
» Chaque Saint la devine et rit de sa terreur.
» Sainte *Marthe*, Sainte *Anne* et Sainte *Pélagie*,
» Et l'égyptienne *Marie*,
» Et mille autres avaient une même frayeur.
» *Thomas* dit à la vierge : O vous ! toujours pucelle !
» Sur vous seule le ciel aujourd'hui peut compter.
» Vengez-nous ; à ce drôle allez vous présenter.
» Non, non ; j'aurais trop peur, dit-elle,
» Qu'il ne me parlât de *Panther* (1). »

Au rire de *Thomas*, aux larmes de Saint *Pierre*,
Au courroux de Saint *Paul*, le bon Dieu demanda
Quel bruit troublait des cieux l'harmonie ordinaire ;
Du sujet de ce bruit Saint *Pierre* l'informa :
L'éternelle *Justice* aussitôt s'avança.
Tout tremble à son aspect, le juste craint lui-même ;

---

(1) Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg* ;
Vous y verrez que la Vierge *Marie*,
Des chansonniers, comme une autre, a souffert.
(Voltaire.)

Elle vint vers cette ame; elle l'interrogea.
— O mon Dieu! pardonnez à mon désordre extrême;
Il naît non du remord, mais d'un respect profond.
Devant vous je suis seule et n'ai point de patron;
A l'église en mourant je n'ai fait aucun don:
Mais lorsque vos bontés m'ont daigné donné l'être,
C'est dans la pauvreté que vous m'avez fait naître.
J'y vécus, j'y mourus: sans doute j'ai péché;
Mais j'ai fait ou j'ai cru tout ce qu'on m'a prêché;
J'ai toujours en tout point suivi la loi chrétienne;
J'ai supporté mes maux sans murmurer jamais.
Un pauvre venait-il, chez moi je le logeais,
Près de mon feu je le plaçais,
Avec lui je partageais
Ce pain qu'un dur travail me fournissait à peine.
O mon Dïeu! vous savez si ma bouche vous ment:
Mais je suis sans patron, ainsi que sans argent;
Je n'ai rien à donner; et vos Saints durement
Veulent que de ces lieux votre portier me chasse.

— Viens: parmi mes élus tu peux prendre ta place,
Lui dit l'Être éternel, tout bon et tout-puissant.
Ton patron, c'est le bien que tu fis, toi vivant;
Et les vertus sont l'unique présent
Qui puisse ouvrir les cieux et faire obtenir grace.

Le nom du Trouvère qui composa ce fabliau est inconnu: c'est qu'il n'était pas si grand seigneur que le Troubadour auteur

du *Faux Muet*, auquel il est pourtant bien supérieur.

Les premiers vers par lesquels nous l'avons commencé sont pris d'un fabel de *Rutbœuf;* mais ils s'adaptaient si bien à celui-ci, qu'on s'est permis d'en faire le préambule.

Les premiers vers du *Faux Muet* n'appartiennent pas à *Guillaume*, nous les avons empruntés d'un autre fabel.

Les six derniers vers *du Rustre qui gagna le Paradis* ne se trouvent pas dans l'original. Le Trouvère fait dire simplement à Dieu : *Tu as gagné; demeure ici, puisque tu as si bien parlé. Voilà ce que c'est d'avoir été à si bonne école.*

Ces paroles n'ont pas un grand sens, car ce rustre n'avait pas étudié. C'était pour avoir bien agi, et non pas bien parlé, qu'il devait rester en Paradis. Le Trouvère eût ainsi terminé son conte, s'il eût écrit dans ce siècle. Je n'ai dit que ce qu'il eût dit.

Je me suis permis plus de changemens en traduisant le fabel du Troubadour *Guillaume*. Il s'agissait dans l'un et dans l'autre, en conservant les traits originaux, de les vêtir de manière à plaire aujourd'hui comme

ils plaisaient de leur temps. Plus de fidélité eût été infidélité ou même trahison.

Les Trouvères ont fait des fabels plus licencieux encore que celui *du Faux Muet*, puisque l'un d'eux, appelé *Garin*, imagina de faire accorder par une fée, à un chevalier, le talent de faire parler non seulement *les bijoux des dames*, ce qui est l'original *des Bijoux Indiscrets*, mais encore l'anex de ces bijoux, *l'anus*; ce qui est d'une indécence qu'aucun moderne en France n'oserait se permettre.

Ce n'est pourtant pas la licence qui caractérise les Trouvères, c'est la variété des sujets qu'ils traitent, la diversité de leurs inventions.

Jean de Haute-Selve traduit en latin le Dolopatos.

Ce goût pour les contes engagea, dans le douzième siècle, le moine *Jean*, de l'abbaye de Haute-Selve, a traduire en latin *le Dolopatos* ou *les Sept Sages*, livre indien, composé par *Sendebad*, environ un siècle avant l'ère chrétienne. Il ne fut pas traduit de la langue des Gentoux, que *Jean de Haute-Selve* n'entendait pas, mais du grec; car ce livre, qui eut un succès prodigieux dans l'Orient, avait été traduit de l'indou en persan, du persan en arabe, de l'arabe en

hébreu, de l'hébreu en syriaque, et de cette dernière langue en grec.

Un livre qui eût contenu les vérités les plus importantes n'aurait pas eu tant de vogue. Il n'y a que les contes et les ouvrages dogmatiques qui passent ainsi d'idiomes en idiomes et de nations en nations.

Herbers traduit en français la traduction du Dolopatos vers l'an 1220.

Peu de Troubadours ou de Trouvères entendaient le latin. La traduction du moine *Jean* dans une langue déja morte leur eût peu servi. *Herbers* la mit en *romance française*. Les poètes du temps connurent alors le *Dolopatos*. Les uns en imitèrent quelques contes, et d'autres le rimèrent tout en entier.

Le *Dolopatos* ou les *Sept Sages* est un roman moins ancien que la fable ou l'histoire des Sept Sages de la Grèce. Ce nombre de sept, consacré dans l'Inde de temps immémorial, adopté par les Grecs à l'imitation des Orientaux, était révéré des uns et des autres et presqu'aussi mystérieux que celui de trois. Il y avoit les sept planètes, les sept jours de la semaine; l'Europe et l'Asie connaissaient les sept merveilles du monde: il fallait bien qu'il y eût aussi sept sages.

Ainsi cette idée pourrait être antérieure

aux philosophes grecs et au roman de *Sendebad*.

Du Dolopatos.

Le sujet du *Dolopatos* est une belle-mère amoureuse de son beau-fils, et l'accusant auprès de son père comme *Phèdre* accuse *Hippolyte*. Le père le condamne à mort comme *Thésée*.

Le jeune Indien a pour instituteurs sept sages. Chacun d'eux fait révoquer tour à tour la sentence en contant au père une histoire qui lui prouve qu'on ne doit pas croire aux apparences et ajouter foi à ce que disent les femmes.

La belle-mère fait confirmer sept fois la sentence en racontant à chaque fois une histoire en réponse à chacune de celles des instituteurs.

Après ces quatorze histoires et ces quatorze tergiversations du sultan, le jeune homme fait arrêter, pour prouver son innocence, une des femmes de sa belle-mère, la fait dépouiller devant son père, et lui fait voir que cette prétendue femme est un homme déguisé ; ce qui le justifie.

C'est dans ce livre qu'on trouve l'histoire si fameuse et si touchante d'un lévrier qui, laissé seul auprès d'un berceau où dormait

le fils de son maître, aperçoit un serpent près de s'y glisser; il l'arrête, il le combat, il le tue; mais en se battant ils renversent le berceau. L'enfant continue de dormir. Le lévrier, fier de sa victoire, plein du sentiment qu'il a rendu à son maître le plus grand service, court au-devant de lui dès qu'il l'entend revenir; il l'accueille par de vives démonstrations de joie : mais le père, trompé par le désordre qu'il voit, par ce fatal berceau tombé sur le plancher, par le sang qui découle de la gueule de son chien, se persuade que son fils est dévoré; et dans sa fureur il tue son lévrier. Il court à son fils, le relève, le trouve bien portant; et aperçoit le serpent étranglé, déchiré, et attestant par ses blessures le courage et la fidélité de son lévrier.

Le *Dolopatos* ne parut en Français qu'au commencement du treizième siècle. L'auteur du *Castoyement* écrivit trente ou quarante ans auparavant. Il faut qu'il en ait connu la traduction latine, puisqu'il y puisa quelques contes, entr'autres celui de la femme qui feint de se jeter dans un puits. Ainsi cet épisode de la comédie de *George Dandin* est une fable de l'Inde.

Ce recueil de contes est, je crois, le premier livre qui nous soit arrivé des bords du Gange. Ce qui plaît a toujours le pas sur ce qui est utile.

Remarquez que ce genre de petites histoires scandaleuses était en France dans toute sa force sous les règnes de *Louis le jeune*, de *Philippe-Auguste* et de saint *Louis*, pendant que saint *Bernard*, *Abeillard*, *Héloïse*, *Pierre le vénérable*, et l'abbé *Suger*, étaient à la tête de l'église gallicane.

Utilité des contes aux douze et treizième siècles.

Les contes tenaient lieu du spectacle qu'on ne connaissait pas, et dès lors ils avaient quelqu'importance : ils faisaient le principal amusement des cours plénières ; les Trouvères les chantaient ou les récitaient ; des ménestriers jouaient de leurs instrumens. C'était le concert, la comédie, l'opéra du temps.

Les fabliaux étaient d'une plus grande variété que nos pièces de théâtre ; car il n'y a guère de sujet dont un esprit gai ne puisse faire un conte. Les Troubadours étaient plus enclins à la satyre, les Trouvères étaient plus dramatiques.

Dans le temps de la guerre contre les Albigeois, où saint *Dominique* instituait l'inquisition, où les légats du Pape faisaient fustiger le comte de Toulouse, et dépouillaient ce prince et ses vassaux de leurs domaines, sous prétexte qu'ils étaient hérétiques, le troubadour *Rainolds* s'écriait, dans son indignation, en vers qui seraient aujourd'hui inintelligibles, mais qu'on peut rendre par ceux-ci.

Vers de Guillaume Rainolds, de la ville d'Apt, dans le comté de Forcalquier.

Le surplis en nos jours domine la cuirasse,
Et cette vile populace
Dont l'armure est le froc : elle qui n'ose pas
Se montrer en champ clos et marcher aux combats,
Enlève les châteaux, les tours à la noblesse;
Erige, pour nous perdre, avec duplicité,
Une justice étrange et neuve en son espèce;
Où l'on est criminel malgré la probité,
Où rien n'est entendu comme il est présenté.

La guerre, la chasse, la religion et la galanterie étaient alors les principales occupations de la vie. On en retrouve par-tout les traces.

On n'est pas surpris de voir les Trouvères parler de Dieu, des Anges, du Paradis, de l'Enfer, au milieu des fabels les plus gais;

mais on est quelquefois bien étonné de leur voir traiter la religion avec le plus grand mépris.

Vers du Trouvère, auteur du fabel d'Aucassin et de Nicolette.

Le Trouvère auteur d'*Aucassin et de Nicolette* fait répondre brusquement le jeune homme à qui son père cite le ciel pour l'engager à renoncer à ses amours :

Du paradis point je ne veux;
Je ne veux que ma *Nicolette.*
Eh! que verrais-je dans vos cieux?
Des moines fainéans et des prêtres crasseux,
Des pélerins couvrant leurs haillons de coquilles,
Ou des hermites en guenilles :
L'enfer me plairait beaucoup mieux.
Là je verrais ces rois qui gouvernaient la terre,
Ces braves chevaliers victimes de la guerre,
Ces dames au cœur tendre, aux touchantes faveurs;
Ces écuyers courtois, cette noblesse antique,
A ses devoirs fidèle, en ses mœurs magnifique;
Ces ménestriers, ces jongleurs,
Peuple ami de la joie : et si ma *Nicolette*
M'y venait de l'amour apporter les douceurs,
Que voudrais-je de plus? Où trouverais-je ailleurs
Une félicité qui soit aussi complète?

C'est un de ces morceaux que MM. de *Sainte-Palaye* et *Legrand-d'Aussy* ont re-

tranché lorsqu'ils ont publié ce fabliau, l'un en vers et l'autre en prose.

Peut-être ont-ils bien fait, comme gens de goût. Ce morceau peut nuire à l'intérêt, mais il peint l'esprit du temps et la façon de penser de l'auteur.

Les vrais poëtes, amis de la vraie liberté.

On était asservi, mais on se débattait dans ses chaînes. Le génie des poètes a conservé sa liberté dans tous les temps. Ce sont eux dont on peut dire que le genou n'a jamais fléchi devant *Baal*. Ils encensent quelquefois en riant les divinités du jour, pour n'être pas égorgés sur leurs autels, ou brûlés dans les parvis de leurs temples; car ils ne sont pas fanatiques : mais ils se moquent de l'idole et du prêtre qui la vante, et du peuple qui l'adore, et des magistrats qui persécutent en son nom, et des rois qui en ont peur.

Lisez tous ceux qui sont dignes de ce nom, depuis *Homère* jusqu'à *Voltaire*, vous les verrez tous prêcher l'humanité et la vraie liberté.

Je dis la vraie liberté, car ils ne sont pas plus dupes d'un sénat que d'un roi; et les inquisiteurs d'état de la république de Venise ne leur paraissent pas plus favorables

à la liberté du peuple que les inquisiteurs de l'église romaine. Les fabliers s'élevèrent souvent contre les vexations de Rome.

On ne les écouta point. Ce fut la faute des puissans qu'ils avertissaient. On ne les persécuta point, parce qu'ils cachaient la raison sous le masque de la gaieté. C'était une plante délicate qu'ils mettaient à l'abri des ouragans et des vents pestiférés du midi, en attendant qu'elle pût germer dans leur pays.

Ce qui les préserva encore des persécuteurs, c'est que l'art étant peu connu, la langue peu énergique, les idées éparses, les ouvrages en prose et en vers étaient ou secs ou diffus, et manquaient de coloris. La musique sur laquelle on chantait leurs fabels était traînante et de peu d'effet.

Les ménestriers ne savaient pas souvent le nom des Trouvères ou des Troubadours dont ils chantaient les ouvrages. A peine nous ont-ils transmis le nom de trente ou quarante Trouvères, tandis qu'il nous reste des milliers de fabliaux. Je crois que les ménestriers voulant être bien accueillis et gratifiés de beaux présens, s'informaient de l'humeur du châtelain qui les admettait

chez lui avant de lui réciter quelque conte.

Beaucoup de seigneurs n'aimaient pas les moines et portaient envie aux prélats : on réservait pour eux les traits de satyre contre le clergé. Enfin il n'y avait ni terres, ni châteaux, ni bénéfices à gagner en persécutant des hommes de plaisir qui n'étaient ni chefs de parti, ni dangereux pour personne. L'imprimerie n'étant point inventée, et peu de personnes sachant lire, les ouvrages ne pouvaient jamais sortir d'un cercle assez borné.

Vers d'un Trouvère, qui se plaignait qu'on ne riait plus.

Ce qui m'étonne, c'est que dans le temps le plus brillant de la chevalerie, et le plus fécond en fabliaux, les Trouvères se plaignissent déja de la perte des mœurs, du goût, de l'art, et de la joie.

Voici ce qu'on trouve dans le prologue d'un fabliau du douzième ou treizième siècle, et que je vous traduis ici en langue moderne :

Nos vieux Troubadours composaient
Des contes qui nous faisaient rire,
Et qui gaîment nous instruisaient :
Les bons chevaliers les prisaient.

Chez eux prompts à les introduire,
Les barons de biens les comblaient.
Habits, manteaux, deniers, fourrure,
Bon logis et bonne monture,
Ils avaient tout ce qu'ils voulaient.

Honneur, courtoisie et prouesse,
Sur-tout l'héroïque valeur,
Dans ces heureux temps de simplesse,
Plus qu'en nos jours parlaient au cœur.

Maintenant faites un bon conte,
Ou du nouveau même inventez,
A peine on vous en tiendra compte;
Nos barons n'auront point de honte
D'ignorer si vous existez.

Le talent en vain se déploie;
Nos vœux n'en sont pas moins déçus:
Plus de dons, aussi plus de joie;
Plus de fabels, on ne rit plus.

Les hommes ont toujours cru que le passé valait mieux que le présent; et j'ai vu bien des Français, dans les temps les plus fortunés, s'imaginer que leurs pères riaient plus qu'eux. Ces propos, répétés de siècle en siècle, ne prouvent rien, si ce n'est que les hommes ont toujours aimé à se plaindre.

Les fabliaux étaient fort gais pour la plu-

part : ils peignaient les mœurs. Les Troubadours appelaient la poésie, et sur-tout l'art de faire des contes, *la science gaie*. Ils n'en avaient point d'autre. Ils ne connaissaient guère que ce qu'ils voyaient autour deux.

Les Trouvères n'étaient pas plus savans. Veulent-ils parler de l'antiquité ou des nations étrangères, ils tombent dans des erreurs qui prouvent leur ignorance.

Mais les tours joués par les femmes à leurs maris, et les escroqueries des filous qu'ils décrivent très-plaisamment, démontrent que l'habileté n'est pas toujours le fruit de la science.

On voit dans leurs fabels tous les vices des siècles les plus éclairés, avec une grossièreté d'expression et d'action qu'on ne se permet pas chez les peuples policés.

Les plus grands seigneurs y sont représentés donnant des coups de bâton à leurs femmes, et traitant leurs vassaux et leurs sujets avec un despotisme qu'on ne connaît plus aujourd'hui.

On intéresse, en écrivant, par la peinture des bonnes mœurs, mais on ne fait guère rire que par le tableau des mauvaises.

Les contes étaient tellement à la mode dans ces temps de piété, que *Vincent*, natif de Beauvais, savant dominicain du treizième siècle, vivant et écrivant sous le règne de saint *Louis*, nous apprend, dans son *Miroir de l'histoire*, que les prédicateurs de son temps, pour réveiller l'attention de leurs auditeurs, leur récitaient fréquemment des histoires profanes ou des fables d'Ésope.

Il ne blâme point cette coutume, il conseille seulement d'en user beaucoup moins.

Remarquez qu'on n'avait point encore dans notre occident la collection des fables d'*Ésope* : on n'en connaissait qu'un petit nombre qu'on trouvait cité dans différens auteurs latins.

On ne connaissait pas non plus les fables de *Phèdre*. Le seul exemplaire qui en existât était encore enseveli dans la poudre, au fond d'une bibliothèque de moines qui faisaient plus de cas de leurs vins que de leurs livres.

Tous les fabliaux des douzième et treizième siècles étaient en vers, et presque tous en petits vers, pour être chantés plus facilement.

Personne ne savait en quoi consistait la

poésie. On ne connaissait ni l'art de peindre avec la parole, ni celui d'assembler des mots avec harmonie, ni celui de choisir des expressions pour rendre avec des termes convenables les sentimens dont l'ame devait être affectée, ou les objets qu'on avait à décrire.

La langue, rude encore, n'était point assez maniable pour qu'on connût ces distinctions. C'était moins la faute des artistes que de l'instrument dont ils se servaient.

Ils n'avaient guère qu'un seul ton, soit qu'ils parlassent d'amour ou de dévotion. Il suffisait qu'on alignât des mots avec une certaine mesure, et qu'on terminât les lignes par des syllabes d'un son à peu près semblable, pour s'imaginer et pour faire croire qu'on était poète.

Il ne fallait qu'un peu d'habitude pour écrire ainsi. Tout le monde fit des vers: c'était une manie que l'oisiveté des cloîtres et des châteaux contribuait beaucoup à étendre.

On distinguait pourtant dès lors de bons et de mauvais versificateurs, parce que dans leurs compositions on trouvait plus ou moins d'esprit et plus ou moins d'imagination. Mais

ce qui persuade que la manière de travailler n'exigeait pas de l'application et des soins, c'est qu'à mesure que la langue s'est formée et que l'art de la poésie a été mieux connu, le grand nombre des auteurs, rebuté par la difficulté, a cessé d'écrire en vers.

Alors tout était rimé, les contes, les plus longs romans, les chroniques même. Il semble qu'il eût été ridicule d'écrire autrement en langue française; car les auteurs graves écrivaient en latin et en prose.

La licence des mœurs était grande, la décence fort peu connue; les magistrats faisaient promener les gourgandines toutes nues sur un âne. Le supplice des femmes adultères était d'être exposées nues en public, tenant leur séducteur enchaîné par l'instrument qui les avait séduites.

Dans les châteaux, de jeunes filles nobles recevaient les chevaliers, les désarmaient, les conduisaient au bain, pansaient leurs blessures, et ne faisaient pas scrupule de leur rendre des services plus touchans, comme il paraît par les romans et les fabliaux, qui peignent des mœurs vraies, s'ils content des aventures qui ne le sont pas.

La langue ne connaissait point de réticences : on nommait tout par son nom.

Le goût des romans de chevaleric l'emporta enfin sur les contes : on ne peut pas s'en étonner quand on sait que, depuis le règne de *Philippe I* jusqu'à la fin de celui de saint *Louis*, toute l'histoire des chevaliers français est romanesque. Romans de chevalerie.

Un bâtard de Normandie conquiert l'Angleterre : une foule de simples chevaliers deviennent barons dans cette île ; un cadet de Bourgogne fonde le royaume de Portugal par des conquêtes qu'il fait sur les Maures ; des chevaliers normands sans fortune s'emparent de la Sicile, de la Pouille, de la Calabre; d'autres fondent les royaumes de Jérusalem, de Chypre, d'Antioche, d'Arménie, de Tripoli en Syrie ; d'autres prennent Constantinople ; les uns deviennent empereurs, les autres marquis de Thessalonique, ducs d'Athènes, princes d'Achaïe ou de Romanie.

Tout gentillâtre muni d'une lance, d'un heaume, et possesseur d'un fort cheval, pouvait se flatter de devenir duc ou prince, ou même roi.

Dans ces temps de prodiges trois moines

imaginèrent d'écrire des romans de chevalerie. Ils prirent *Charlemagne* et son neveu *Roland* pour leurs héros. Ils leur attribuèrent des exploits qui eussent été incroyables en d'autres temps. Ils leur firent pourfendre des géans, vaincre des enchanteurs, enlever ou défendre des princesses opprimées par des magiciens.

Mais alors on croyait à la magie ; on n'était pas bien sûr qu'il n'y eût pas de géans ; la Bible et les Métamorphoses en parlent : les pélerins de l'Orient en avaient vu ; les chevaliers en avaient donc combattu : le Diable d'ailleurs prenait toutes les formes pour tenter les Saints, séduire les Nones et perdre les *Chevaliers du Christ.*

Ces contes eurent en effet un prodigieux succès dans les châteaux : ils enflammèrent l'imagination des jeunes gentilshommes et des jeunes demoiselles ; ils servirent merveilleusement à développer la passion la plus forte des habitans de la Gaule, celle de la guerre. Ils leur persuadaient que leur épée suffisait à leur fournir par le pillage une subsistance abondante, et à leur faire acquérir l'amour des dames, en attendant qu'elle les rendît maîtres d'un donjon, d'un duché ou d'un royaume.

Ainsi les mœurs qui avaient fourni aux romanciers leurs premiers contes, s'alimentaient et se fortifiaient par ces contes mêmes.

Ils ne paraissaient ni aussi exagérés ni aussi absurdes qu'ils le semblent aujourd'hui.

Un chevalier couvert d'une armure impénétrable, que ni les écuyers ni les simples gentilshommes n'avaient droit de porter, monté sur un grand cheval bardé de fer, et revêtu d'une housse presque aussi impénétrable que son armure, avait un tel avantage dans les combats sur la *piétaille*, comme on disait alors, ou sur de nobles cavaliers mal armés, qu'il tuait par centaines de pauvres malheureux privés d'armes défensives. Les chevaliers couraient si peu de dangers, qu'ils se plaisaient à compter, au sortir des batailles, le nombre des coups qui les auroient tués, et dont l'empreinte se trouvait sur leur cuirasse et sur leur bouclier.

Ainsi à l'abri du danger, ils montraient aisément une valeur propre à les faire craindre de tous les paysans et de tous les bourgeois des petites villes, qui ne pouvaient

que fuir devant eux comme des brebis devant le loup.

Les livres de chevalerie imaginés en France furent bientôt adoptés par les nations étrangères : on les traduisit dans toutes les langues.

Les Italiens prirent pour héros de toutes leurs histoires et de tous leurs poèmes le fameux *Roland*, neveu de *Charlemagne*; les Espagnols, *Amadis* des Gaules : mais les Anglais, plus fiers, asservis aux descendans des comtes d'Anjou *Plantagenet*, après avoir été conquis par un bâtard de Normandie, par les Danois, par les Saxons, et n'ayant presque jamais eu de roi de leur pays, voulurent avoir au moins pour héros de leurs romans un guerrier de leur nation, et ils prirent *Arthur*.

Ils lui firent conquérir la France avec autant de fondement que les auteurs français faisaient conquérir la Palestine à *Charlemagne*.

La langue ayant beaucoup changé en un siècle, on mit en prose, sous le règne de *Charles V*, quelques-uns de ces romans qu'on avait écrits originairement en vers du temps des dernières croisades; car déja on ne les entendait plus.

La langue continuant à changer, ces romans devinrent une seconde fois inintelligibles. Il faut même qu'on les ait entièrement oubliés pendant les guerres où les Anglais menacèrent d'envahir la France, et pendant nos guerres d'Italie, puisque sous *François I* on traduisit de l'espagnol *Amadis des Gaules*, et qu'on le crut originaire de cette nation.

Les fabliaux et les romans de chevalerie firent beaucoup de tort *aux vies des Saints*. Quelques Trouvères avaient eu l'audace de se moquer des légendaires, et de parler des Saints dans leurs fabels de manière à faire rire.

Mais les élus trouvèrent des défenseurs.

Beaucoup de moines opposant le sacré au profane, mirent en vers quelques aventures arrivées, disaient-ils, à des Ermites et à des Saints. Contes de moines.

Depuis que les conciles avaient déclaré que le fils était consubstantiel au père, la dévotion à la Vierge s'était beaucoup augmentée. Les pères exigeaient alors un grand respect de leurs enfans. Saint *Louis* sur-tout avait une singulière déférence pour sa mère.

On ne douta pas que *Jésus* n'en eût encore une plus décidée pour la sienne.

Les moines firent une foule de fabliaux pour prouver que la Vierge pouvait tout obtenir de son fils; que celui ou celle qui se confiait à la Vierge échappait à tous les dangers.

Ces contes pieux étaient écrits aussi, pour la plupart, en vers de huit syllabes. En voici un propre à vous en faire juger. Nous l'avons remis en vers modernes, et traduit avec quelque liberté. Comparez-le avec celui du *Faux Muet*, avec celui du *Rustre qui gagna Paradis en plaidant;* et vous pourrez vous former une idée des mœurs de ce temps-là, et de la manière dont les Trouvères, les Troubadours, les Moines instruisaient la nation. Vous verrez sur-tout comment ces derniers accommodaient la dévotion à la faiblesse humaine, et comment ils engageaient les fidèles à honorer la mère de Dieu.

LA SACRISTINE.

A la très-sainte Vierge mère,
Mes frères, disons un *salve*.
Tout pécheur qui la considère,
Quelque méfait qu'il puisse faire,
De tout mal sera préservé.

D'un moutier de bénédictines,
La plus jeune des sacristines,
Toujours allant, toujours venant,
Le jour pour les soins du couvent,
La nuit pour sonner les matines,
A la prier point ne manquait,
Et jamais, jamais ne passait
Devant l'image de la Vierge
Sans s'incliner, sans dire *ave*,
Sans baiser le sacré pavé,
Ou sans lui rallumer son cierge.

Pour prix de sa dévotion,
La mère du Sauveur du monde
La prit en grande affection :
Mais aussitôt l'esprit immonde,
L'esprit en qui tout mal abonde,
Résolut sa perdition.

Pour l'induire en tentation,
Il lui souffle désir de plaire
Au Chapelain du monastère,
Moine qui convoitait sa fleur.

Par le jeûne, par la prière,
Elle essaya de se soustraire
Aux piéges du noir tentateur.
Mais sans cesse il rôde, il l'épie;
Sans cesse à l'oreille il lui crie :
Qu'elle est jeune, qu'elle est jolie;
Qu'elle est faite pour le plaisir;
Que ce serait grande folie
Que dans un cloître ensevelir
Ce dont le bon Dieu n'a que faire,
Et ce qu'il fit pour s'en servir
D'une si plaisante manière,
Et si propre à nous réjouir.

Tant il parla, que sœur *Christine*,
Perdant toute honte, oublia
Les saints devoirs de Sacristine,
Et dans l'amour se confia,
Au Chapelain bailla promesse
D'aller le trouver dans la nuit;
Des clefs du couvent se munit,
Puis partit en grande alégresse.

Devant la Madone, en passant,
Elle s'incline et s'agenouille;
De quelques pleurs son œil se mouille;
Mais son cœur n'est pas repentant.

Elle ouvre, et déja dans la rue
Portait le pas en s'égarant,
Lorsqu'une femme l'arrêtant,

Tout d'un coup se montre à sa vue,
Et la fait rentrer au couvent :
Elle se retire éperdue.

A l'impatient Chapelain,
Qui l'a vainement attendue,
Elle écrit dès le lendemain
La vision qui l'a déçue.
Et toujours elle lui promet
D'aller le voir. — La nuit venue,
En chemin elle se remet,
Trouve l'Image, la salue,
Ouvre, et croit sortir en effet ;
Mais elle est encor retenue.

La Vierge vous joua ce tour,
Dit le Moine à la Sacristine ;
Pour votre fuite clandestine,
Prenez par quelqu'autre détour.
Ainsi fit la pauvre *Christine*.

Le Diable en rit ; il l'applaudit ;
Sans obstacle alors elle passe :
Au paillard Moine il la conduit.
Sainte Vierge, je te rends grace,
Dit-elle, en entrant dans son lit :
Et lorsque ce Moine l'embrasse ;
Quand, comblant son iniquité,
Il ravit sa virginité,
Elle dit encore à voix basse,

Tant elle avait de piété :
Sainte Vierge, je te rends grace.

Dans ce torrent de volupté,
Le Moine s'abîme avec elle,
Et ne peut la rendre infidelle
A la mère de *Jésus-Christ.*
En faisant cette œuvre charnelle,
Son nom elle dit et redit ;
Elle l'invoque et la bénit.
Du Paradis je sens les joies,
O Vierge, pleine de bonté!
Des Saints c'est la félicité,
Disait-elle, que tu m'octroies.

Le jour venu, le Chapelain,
Pour mieux jouir de sa Nonain,
La conduit en terre étrangère.

En croupe allait l'Esprit malin,
Qui les dirigea de manière
Que le Moine, à tout vice enclin,
Rendit la None familière
A tous les péchés qu'on peut faire,
Quand on suit le mauvais chemin.

Bientôt tous les deux se brouillèrent,
Se battirent, se séparèrent.
La None cherche le plaisir
Chez les Cordeliers, chez les Carmes ;
Quitte le Froc pour des gens d'armes,

Jour et nuit veut se divertir.
Mais, quelle que soit sa folie,
Jamais ne presse dans ses bras
Moines, mariniers ou soldats,
Sans s'écrier *Vierge Marie!*
Et jamais ne prend ses ébats,
Sans qu'elle ne l'en remercie.

Cela dura huit ou dix ans,
Plus ou moins; j'ignore le temps.

Or le Diable qui lui voit faire
Plus qu'on n'en fait à l'ordinaire
Pour aller à damnation,
Croit que cette ame criminelle,
Déja dans la noire séquelle
Est mise sans rémission;
Qu'en conséquence, dès ce monde,
Il peut commencer son tourment.
Si le Diable en fraudes abonde,
Il est stérile en jugement.

Ainsi, se hâtant de lui nuire,
Il lui ravit soudainement
Tout ce qui peut à mal l'induire.
Plus d'amans, d'amis, de plaisir:
Ses yeux éteints n'ont plus de charmes;
Ses nuits coulent dans les alarmes;
Elle ne vit que pour souffrir.

Enfin, ne sachant plus que faire,

Elle forme un jour le dessein
De retourner au monastère ;
Mais, n'osant y rentrer soudain,
Elle vient dans le voisinage,
Tourne autour, s'informe au village
De ce qu'on fait dans le Couvent,
Et si l'on y parle souvent
D'une sœur qu'on nommait *Christine*,
Et qui, dit-elle, un beau matin,
Quitta l'emploi de Sacristine
Pour fuir avec le Chapelain.

Chacun lui dit qu'elle est trompée,
Que *Christine*, cette humble sœur,
Chaste, modèle de pudeur,
A prier toujours occupée,
De ce saint Couvent est l'honneur.

Ne pouvant rien du tout comprendre
A ce discours qui l'interdit,
Elle se tait, attend la nuit,
Puis vers le Moutier va se rendre.

Elle soupire en le voyant,
Craint qu'un Ange ne la repousse,
A la porte frappe humblement :
Une femme ouvre sur-le-champ,
Et dit de la voix la plus douce :
Christine, je vous attendais.
Entrez, entrez ; car je savais
Qu'un jour la brebis égarée,

Du bon pasteur se souviendrait,
Et, de peur d'être dévorée,
Au bercail enfin reviendrait:
Votre cellule est préparée.

De sœur *Christine*, en l'écoutant,
Un saint repentir perçait l'ame.
Muette de saisissement,
Elle regardait cette femme;
Mais tout-à-coup apercevant
Une auréole de lumière,
Elle reconnut pleinement
Tous les traits de la Vierge mère.

Or voyez, mes chers Auditeurs,
Combien la Vierge est débonnaire.

Pour dérober aux saintes sœurs
Le mal que *Christine* a pu faire,
Elle prit dans son monastère
Et sa figure et son habit:
Toutes ses fonctions remplit,
Chantant au chœur, sonnant matine,
Le réfectoire balayant,
Et le soir la lampe allumant:
Si qu'on la prît pour sœur *Christine*.

Jamais d'un tel événement
Personne n'eût eu connaissance,
Si *Christine*, en se confessant,
N'en eût parlé par pénitence;

Et, pour marquer sa repentance,
N'en eût fait enfin confidence
Aux autres Nones du Couvent.

Elle en fut mille fois plus chère
A son Abbesse, à chaque sœur :
Et toutes, pour la Vierge mère,
Eurent encor plus de ferveur.

Leur zèle est pur et bien sincère ;
Car il n'en est point qui n'espère
En même cas même faveur.

Je ne sais si les moines qui avaient assez d'esprit pour faire de pareils contes, étaient, comme on le dit, de pieux imbécilles composant et débitant de pareilles sottises, parce qu'ils les croyaient; ou s'ils étaient de madrés fripons qui, sous un extérieur de simplicité, excroquaient l'argent des sots avec de telles histoires.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la morale de ces contes pieux était fort avantageuse pour les auditeurs et pour les prédicateurs. On péchait, on se repentait, on se confessait, on achetait des pardons, et on retournait au péché pour revenir encore payer des indulgences à des moines. Chacun y gagnait.

Ces mœurs sont à peu près celles de toute la terre. On se livre au plaisir, on a peur de la mort; on demande au Bonze, au Talapoin, au Lama, au Brame, au Faquir, à l'Iman, au Dervis, au Rabin, au Papa grec, au Pope russe, au Prêtre catholique, au Ministre luthérien, ou calviniste ou anglican, les moyens de se réconcilier avec Dieu. Ainsi, on vit le plus gaiement possible, et l'on meurt le plus tranquillement qu'on peut. On ne fait guère qu'aller de conte en conte.

Les moines français n'étaient pas les seuls qui employassent les armes des Troubadours afin de rassembler les amateurs de la poésie et des fabels sous les étendards de l'église. *Gondalo* de Barceo, moine castillan, mit en vers la vie de saint *Dominique de Silos*. Voici comme il débute : nous n'avons fait que le traduire en français.

Gondalo, natif du village de Barceo, moine du monastère de S. Milan, vivait en 1211.

Au nom du père, auteur de toute chose,
De Dom *Jésus*, pour nous si glorieux,
Du Saint-Esprit, l'égal de tous les deux.
D'un confesseur je veux *faire la prose :*
Trop peu lettré pour vous parler latin,
En castillan je veux du moins l'écrire ;

En discours simple, et tel qu'à mon voisin
J'en tiens par fois : or, des vers qu'on va lire,
On pourra bien, comme je crois, vous dire
Qu'ils valent mieux qu'un bon verre de vin (1).

Cependant ces vers n'enivrent pas assez le lecteur pour que je sois tenté de traduire toute sa litanie.

Un plus brave champion s'élevait alors en Italie; mais, en combattant en faveur des Saints, il dédaigna d'employer les armes du parnasse.

Jacques de Voragine, lieu où il était né en 1230; il mourut en 1298.

Ce champion était *Jacques Voragine*, nom qu'il tenait d'un village où il était né près de Gènes. Devenu évêque de cette ville, il se fit le *biographe* du paradis, et nous donna la vie des Saints les plus dignes de nous conduire dans la voie du salut. Il intitula son ouvrage la *Légende dorée*.

---

(1) Voici le texte de Gondalo.

En el nombre del Padre, quel fizo toda cosa,
Et Don Jesu Christo, figo dela gloriosa,
Et del Spiritu Santo que egual de ellos posa,
De un confessor santo quiero fer una prosa,
Quiero fer una prosa en Roman palladino,
En gual suele el pueblo fablao à su vecino,
Ca non so tan letrado, por fer otro latino,
Bien valdra, como creo, un vaso de bon vino.

Il n'inventa pas le fonds de ses récits. Il en prit une partie dans l'ouvrage du grec *Métaphraste*, et le reste dans celui du normand *Vincent de Beauvais*, dont nous avons déja parlé, et qui composa sous le règne de saint *Louis* le livre *des Quatre Miroirs*, le *Naturel*, le *Moral*, le *Doctrinal* et l'*Historique*, dans lesquels il inséra bien des histoires de martyrs et de vierges.

Voragine y ajouta des dialogues si naïfs, des miracles si singuliers, des traits de pudeur si frappans, que le lecteur flotte indécis entre le scandale et l'édification.

Si tu me fais violer contre ma volonté, (fait-il dire à sainte *Luce*, en parlant au consul *Paschase*), tu doubleras ma chasteté, et me feras obtenir la couronne de la virginité : car le corps ne peut être maculé sans le consentement de l'esprit. Histoire de Sainte Luce.

Alors le consul appelle tous les ribauds, il leur ordonne de se ruer sur cette fille, et d'inviter tout le peuple à venir y prendre part. Faites, leur dit-il, jusqu'à ce qu'elle en meure. (*Che sia morta.*)

Les ribauds voulurent la mener dans *le lieu déshonnête* (*dishonesto loco*), mais ils

ne purent jamais la faire bouger de sa place. Ils la firent tirer par mille hommes, elle resta immobile ; ils y ajoutèrent cinquante paires de bœufs, elle ne remua pas.

Le consul fit venir des magiciens ; tout leur art ne put la faire mouvoir. Après cela le consul lui fit couper la tête, et elle mourut sans difficulté.

Histoire de Sainte Agnès.

Le saint évêque cite toujours des consuls dont l'histoire ne parla jamais, et il envoie toujours ses vierges dans le *dishonesto loco*. Il y fait envoyer sainte *Agnès* à l'âge de treize ans. On la met toute nue ; aussitôt ses cheveux s'alongent, se multiplient, et lui couvrent tout le corps. Un ange se place à son côté l'épée à la main. Le fils du prévôt aimait *Agnès* ; il vient pour en jouir bon gré, malgré : le diable l'étrangle. Le père de ce jeune homme accourt tout éperdu. *Agnès*, touchée de ses larmes, ressuscite son fils. Malgré ce miracle, on la jette au feu, elle ne brûle point. On lui coupe la tête, elle en meurt selon l'usage.

Histoire de Sainte Julienne.

Sainte *Julienne*, épouse du prévôt de Nicomédie, ne voulut point souffrir qu'il consommât son mariage ; il la fit fouetter. Ne l'en trouvant pas plus disposée au de-

voir conjugal, il la fit plonger dans un bain de plomb fondu; il lui parut doux comme de l'eau tiède : il lui en fit jeter sur la tête, il lui sembla essence. Il la fit enchaîner : elle attrapa un des diables qui excitaient les bourreaux; elle le lia d'un des bouts de sa chaîne, et de l'autre elle le battit, l'étourdit et finit par le jeter dans un cloaque.

Tels sont les contes de *Voragine*, de ses modèles et de ses imitateurs, sans variété, sans imagination, sans nœud, sans dénouement, sans style. Ses héros sont des hommes de bien, ou des filles vertueuses, livrés aux plus affreuses persécutions; et il n'intéresse point; il y parle sans cesse de viol, de prostitution, et il n'amuse point. Le fonds de ses sujets est ridicule, la manière dont il les traite est ennuyeuse.

Le bon évêque et ses chanoines, et son clergé et ses dévotes n'en regardèrent pas moins ses histoires comme très-édifiantes, et très-propres à faire le salut de leurs ouailles.

Mais le bon grain semé dans cet ouvrage fut bientôt étouffé par l'ivraie qui s'éleva de l'Enfer du *Dante*, ouvrage satyrique qui

Dante Alighieri, né à Florence en 1265, mort en 1321.

fut publié peu de temps après, et qui eut plus de réputation que tous les Saints de la légende.

Jean Bocace, né à Certaldo près de Florence en 1313, et mort en 1375.

Dans le siècle suivant, *Bocace* sema une nouvelle ivraie qui germa plus promptement encore, et qui se multiplia de boutures, de marcottes, de provins et de graine.

Ce fut dans les champs de la France que *Bocace* recueillit les premiers germes de cette plante maudite et féconde.

Cet homme célèbre, l'*Homère* des conteurs, naquit à Certaldo près de Florence. Son père était un bon paysan qui avait un peu de bien, et plusieurs enfans.

Trouvant plus d'esprit à *Jean Bocace* qu'aux autres, il le confia à un marchand qui le mena à Paris.

Bocace, emporté par son génie, ne put jamais faire de progrès dans la science du commerce.

Il ne songeait qu'à la poésie. Enfin, après six années de patience, le marchand n'espérant plus de le former, le renvoya à son père.

Cet homme de bon sens tâcha de lui faire étudier le droit : car il voulait, comme le père d'*Ovide*, comme tous les bons pères,

que les talens de son fils servissent à sa fortune ; et *Bocace*, comme *Ovide*, faisait des vers en promettant de n'en plus faire.

Cependant *Bocace*, par respect pour l'auteur de ses jours, se traîna dans le barreau jusqu'à ce que la mort de ce vieillard le laissât maître de sa conduite. Alors il se livra entièrement à ses goûts, et dissipa bientôt son patrimoine.

Sa réputation croissait ; Florence lui donna le droit de bourgeoisie, et le chargea d'aller porter à *Pétrarque* le vœu de ses concitoyens, qui desiraient de voir revenir dans sa patrie ce poète, le premier de son siècle.

Cette députation prouve que les Florentins sentaient le mérite de ces deux hommes de génie.

Pétrarque avait trop de bon sens et d'instruction pour se laisser séduire à cette apparence de faveur populaire.

Loin de retourner à Florence, il engagea *Bocace* à ne pas rentrer dans une ville livrée à la démence des factions, et dans laquelle des hommes comme eux ne pouvaient ni s'adonner en paix à l'étude, ni développer entièrement leur génie. *Bocace*

sentit la vérité de ce conseil, et ne rentra pas dans sa patrie.

Amoureux de la liberté et passionné pour la paix, il ne put jamais trouver l'une et l'autre dans aucune des villes qui se disaient républiques. Il n'y voyait que l'anarchie, et l'esprit de parti bien plus despotique que celui des tyrans couronnés.

Il fallut pour vivre libre qu'il se réfugiât à la cour d'un roi; il choisit celle de *Robert* surnommé *le sage*. Ce prince régnait à Naples; il aimait les lettres, et il méritait son surnom.

Déja la république de Florence et celle de Gênes avaient été obligées de recourir aux vertus de ce monarque, et de lui donner la seigneurie de leur ville, l'une pour cinq ans, l'autre pour dix, afin de laisser calmer les factions et d'avoir quelques jours paisibles.

Ce fut à la cour de ce roi que *Bocace* développa tout son talent. L'amour y contribua. Il fut l'amant de la fille naturelle du roi qui lui donnait un asyle, et qui certainement n'ignora point ses amours.

Du Décaméron.

Ce fut vraisemblablement pour amuser cette princesse que *Bocace* composa le

Décaméron, ouvrage si célèbre qu'il éclipsa tout ce qu'on avait fait jusqu'alors en Italie.

C'est un recueil de cent nouvelles la plupart très-gaies. *Bocace* commence cet ouvrage par le tableau de la peste qui désola Florence de son temps. Il en fait une description exacte et simple, où il n'exagère rien. Je l'ai trouvée conforme à ce que j'ai entendu dire à des vieillards qui dans leur jeunesse avaient été exposés à ce fléau, lorsqu'il ravagea Marseille en 1720. La suspension de tous les travaux; la cessation de toute autorité, le relâchement de tous les liens de la société, l'interruption du service divin, le brigandage s'établissant au milieu de la mortalité; la police ne s'exerçant que sur ce qui concerne la santé, et ne pouvant agir qu'avec violence; enfin le goût du plaisir rendu plus vif par l'aspect toujours présent d'une mort inévitable.

Bocace suppose qu'au milieu de cette désolation générale, sept jeunes femmes et trois jeunes cavaliers se rencontrent dans une église, forment le projet de se retirer à la campagne et de s'y amuser le plus qu'ils pourront.

Arrivés dans une maison riante, la bonne

chair, la promenade, les échecs, le chant, la danse, sont leurs seules occupations; et pour varier leurs plaisirs, tous les jours, après le dîner, ils racontent chacun une histoire.

Il résulte de ce plan que l'image de la contagion est toujours présente à la pensée du lecteur, au travers de toutes les folles histoires dont l'auteur l'entretient.

Je ne sais si l'idée du danger qui menace sans cesse ses personnages ne sert pas à faire ressortir davantage la gaieté de sa narration, et à rendre ses histoires plus piquantes, et plus intéressantes par cet effroyable contraste.

Il est sûr que ce tableau ne nuisit pas au succès de son ouvrage: mais il n'appartient pas à tout le monde de hasarder une telle exposition. C'est la massue d'*Hercule* qui, soulevée par un bras trop foible, retombe de tout son poids, et brise la tête de l'imprudent qui ne sait pas s'en servir.

Bocace, dans son *Décaméron*, s'occupe sans cesse de la religion et des femmes. On voit qu'il aime les femmes passionnément. C'est à la messe que se rencontrent ses personnages; c'est au nom de Dieu qu'ils

débutent dans leurs contes. Assemblés le mercredi, ils suspendent leurs narrations le vendredi et le samedi, comme trop profanes dans des jours consacrés par la mort du sauveur du monde. Ils les reprennent le dimanche et les interrompent encore le vendredi suivant.

Ainsi, en contant des histoires où ils paroissent se jouer de la religion, ils affectent d'en suivre toutes les pratiques.

Bocace, dans le *Décameron*, fait une guerre assez vive aux moines. Non-seulement il raconte beaucoup d'histoires scandaleuses dont ils sont les héros, mais il lance contre eux beaucoup de sarcasmes. C'était la philosophie du temps.

En effet le premier pas qu'il fallait faire pour parvenir à la raison, était de décrier ces bandes nombreuses enrégimentées, afin de la combattre et de l'étouffer.

Pour essayer de vous peindre ce mélange de piété, d'ironie, de licence avec lequel *Bocace* fait la guerre à la gente monacale, je vais vous en traduire un conte, et je le mettrai en vers, quoique *Bocace* l'ait écrit en prose. Car les Français étant moins familiarisés que les Italiens avec ces idées,

aiment qu'elles soient revêtues des couleurs de la poésie. Je le commence par le préambule de la première journée du Décaméron, quoique le conte que j'en tire ne soit que le second de la quatrième.

L'ANGE GABRIEL.

Belles, chères, aimables dames,
Tout chrétien doit toujours commencer ce qu'il fait,
Au nom du créateur du monde et de nos ames:
Qu'il soit donc mon premier objet!

Les choses d'ici-bas sont toutes périssables;
Les soucis, les dangers, les chagrins, les douleurs
Environnent les biens, et les plus desirables
Ne remplissent jamais nos cœurs.

Nous avons toutefois de saints Médiateurs,
Qui connurent jadis les faiblesses humaines:
Si nous les invoquons, ils seront, dans nos peines
Entre le ciel et nous, d'heureux intercesseurs.

On s'y trompe pourtant; et, dans notre misère,
Nous prenons pour des saints souvent des malfaiteurs:
Mais quand le cœur est pur, l'intention sincère,
Dieu, rempli de bonté, fait grâce à notre erreur,
Et de l'humble et faible pécheur,
Il n'exhausse pas moins la fervente prière.

Certain *Bertho de la Massa*,

Habitant des murs d'Imola,
Joueur, larron, paillard, maître expert en tout vice,
Auteur de cent forfaits, de mille autres complice,
Menacé du gibet, redoutant d'être pris,
Partit un beau matin, et quitta son pays.
Pour se mieux dérober à l'œil de la justice,
Il s'enfuit à Venise; il s'y masque d'un froc,
Habit propre à cacher mainte et mainte fredaine,
Et coupé de façon qu'il s'ajuste sans peine
A la taille de tout escroc.

Le nouveau moine, avec adresse,
Prêche, bénit, absout, catéchise, confesse;
Par-tout il édifie: et tel est son talent,
Qu'on le prend pour un saint vivant.

Le peuple vient en foule assister à sa messe;
Il court en hâte à ses sermons:
C'est de lui que l'on veut des absolutions.
La mère lui mène sa fille;
Le mari son épouse; on lui remet l'argent
Que l'on destine à l'indigent.
On le consulte en tout; et, dans chaque famille,
On le choisit pour directeur:
Tant il extirpe bien les péchés hors du cœur.

La jeune *Flammetta*, femme d'un sénateur,
Vient, à sa renommée, et tout bas lui raconte
Les petits péchés qu'elle a faits.
Ses yeux sont si brillans, son coloris si frais,

Que le moine est en feu. — Passez, je ne tiens compte,
Dit-il, de ces détails. Parlez-moi franchement
De m'ouvrir votre cœur ne sentez point de honte :
Belle, vous avez dû céder à quelque amant?

A ce propos, la dame se fâchant,
Lui demande toute en colère,
S'il trouve sa beauté si mince, si vulgaire,
Qu'elle dût la livrer au premier aspirant?
Le moine un peu surpris l'appaise, l'interroge;
Son astuce mêlant la censure à l'éloge,
Lit dans cette ame enfin, bientôt la connaît mieux
Qu'elle ne se connaît soi-même.

Vaine de son haut rang, vaine de ses aïeux,
Vaine de ses attraits, seule au monde elle s'aime.
Il voit qu'elle a le cœur fier et non scrupuleux;
Et que cette beauté, par un commun contraste,
Dans un esprit étroit, loge un orgueil très-vaste.
Du reste elle est dévote; elle croit fermement
A la Vierge, aux sorciers, aux Anges,
A tous les saints du firmament,
Aux miracles les plus étranges.

De sa crédulité, le moine bien content,
L'engage encor beaucoup à croire,
Et d'apparitions lui conte mainte histoire.

Cinq ou six jours après, chez elle, sur le soir,
Il se fait annoncer; il entre avec mystère :
Loin de l'œil des témoins, il demande à la voir.

Oh! combien j'ai, dit-il, expié la colère
Où je vous fis tomber, non sans juste raison!
— Vous! et comment cela vous advint-il, mon père?
— Vers minuit, enfermé, comme à mon ordinaire,
Dans ma cellule solitaire,
Aux pieds du crucifix j'étais en oraison;
Tout-à-coup ébloui d'une vive lumière,
Je vois paroître un beau garçon
Qui se jette sur moi, qui me renverse à terre,
Qui me frappe à coups de bâton.
Je veux crier, il m'enjoint de me taire.
— D'où viens-tu? que veux-tu? quel mal t'ai-je pu faire,
Pour m'attaquer ainsi quand je fais ma prière?
— Je suis, me répond-il, l'Archange *Gabriel*;
Apprends que *Flammette* m'est chère:
C'est moi qui la protège, et je descends du ciel
Exprès pour te punir, et pour venger l'outrage
Qu'elle reçut de toi, quand tu la crus peu sage.
En achevant ces mots, il redoubla ses coups:
Alors, en votre nom, je lui demandai grâce.
Ange, vengeur du crime; Ange d'un Dieu jaloux!
Quelle expiation voulez-vous que je fasse
Pour réparer ma faute, et calmer ce courroux?
Va, me dit-il, trouver *Flammette*:
Dis-lui que sa dévotion,
Sa foi, sa charité, sa beauté si parfaite
Méritent mon affection;
Que des cieux les plus hauts, mes yeux veillent sur elle;
Que je veux lui parler; que déja, dans la nuit,

Elle m'eût vu paraître à côté de son lit,
Si je n'avais pas craint d'effrayer cette belle.
Cours la voir aussitôt que tu seras guéri
Des coups que t'a donnés ce bras qui t'a puni.
Demande-lui pardon ; obtiens d'elle ta grâce,
Sinon je reviendrai t'assommer sur la place :
Parle-lui du dessein que j'ai d'aller la voir,
Et connais si son cœur veut bien me recevoir.
—En doutez-vous, mon père? Ah! qu'il vienne, qu'il vienne!
—Mais quand?—Dès cette nuit.—J'y cours, car il m'attend.
Mais bientôt sur ses pas le moine revenant :
— Mon pardon ; —je l'accorde en très-bonne chrétienne.
Allez donc. — Il s'éloigne, et revient en disant :
Quelle forme à vos yeux desirez-vous qu'il prenne ?
— Celle qui lui plaira : j'espère cependant
Que celle qu'il prendra n'aura rien d'effrayant.
— S'il vous apparaissait sous une forme humaine?
— Cela me plairait beaucoup mieux.
— Il faut, pour qu'un esprit soit visible à nos yeux,
Qu'il revêtisse un corps. — Ah! je le crois sans peine.
— Puisque vous me montrez tant de bontés. — Eh bien!
— Si vous vouliez qu'il revêtît le mien,
De ma terrestre chair mon ame séparée,
Pourrait du Paradis, sur la voûte éthérée,
Goûter les plaisirs les plus doux,
Tout le temps que l'Archange emploîrait avec vous.
—Mon père, j'y consens. Allez : — un mot de grâce.
Un esprit dans un corps tient toujours quelque espace :
Ce n'est plus par les airs qu'il viendra jusqu'à vous ;

Écartez des mortels l'œil profane et jaloux :
Mais laissez votre porte ouverte afin qu'il passe.
— Je le ferai. Le moine alors part satisfait ;
De sa damnable ruse il admire l'effet ;
Il rit, il compte l'heure avec impatience.

Flammette s'abandonne à sa folle espérance,
Ne forme point de doute ; et ne soupçonnant pas
Qu'un vil moine ait osé convoiter ses appas,
Se baigne, se parfume, et se mire, et s'apprête
A son céleste tête-à-tête ;
Prodigue, pour charmer sa divine conquête,
L'eau bénite, l'eau rose, et les fleurs et l'encens,
Laisse sa porte ouverte, et se tient toute prête.

L'Ange arrive bientôt, couvert d'un linceul blanc,
Qui parut à *Flammette* éclatant de lumière.
Ce corps qu'elle aperçoit lui paraît bien plus grand
Que ne l'est des humains la stature ordinaire.

Après quelques propos sur la céleste sphère,
L'Archange se met nu, puis prend sa place au lit.
Que sens-je? qu'est ceci? dit *Flammette* étonnée.
Quoi ! la substance d'un esprit
Aurait ce que je tiens?—Quand elle est incarnée,
Dit l'Ange, avec le corps, elle revêt des sens :
Mais ils valent bien mieux ; vous en aurez la preuve,
Si vous voulez goûter une volupté neuve.
—Mon cher Archange, j'y consens :
Tout ce que vous voudrez.... mais j'étais loin de croire....

La parole lui manque en cet heureux moment,
Suffoquant à la fois de plaisir et de gloire :
Non la terre jamais n'offrit un tel amant!
On n'en a de pareil qu'au sein du firmament,
Disait-elle tout bas, en s'abusant encore.

La nuit, dans ces plaisirs, passe rapidement.
L'Archange enfin lui dit qu'au lever de l'Aurore,
Près du trône de Dieu, c'est lui qui doit mener
Les nobles légions des Séraphins, des Anges,
Comme étant le chef des Archanges :
Près d'elle dans trois nuits, il pourra retourner.

Il y revient souvent. *Flammette* en est plus belle ;
Son teint plus animé devient plus florissant ;
Son sourire est plus vif, et son œil étincelle :
Elle ne peut céler les transports qu'elle sent ;
Sa joie éclate en tout, et son orgueil révèle,
Même au regard le moins perçant,
Qu'elle cache un secret dans son cœur trop content.
On veut le deviner. Contre elle réunies,
Ses rivales ou ses amies,
Sondent adroitement les replis de son cœur,
Et cherchent si l'amour a part à son bonheur.
— Non, je ne connais rien, dit-elle, sur la terre
Qui soit capable de me plaire.
Eh! quels sont vos amans? des guerriers, des prélats,
Des sénateurs, des podestats,
Des princes ou des rois, un empereur peut-être?
Mon choix est bien plus beau, bien plus digne de mo[i]

Et vous envieriez trop l'amant que je reçoi,
Si je vous le faisais connaître :
Mais sachez qu'avec lui je goûte fréquemment,
Dans des torrens de joie et de biens ineffables,
Des cœurs sanctifiés le pur épanchement,
Et des plaisirs innénarrables.

La curiosité redouble à ce discours :
On doute, lui dit-on, qu'elle ait de tels amours ;
Elle veut les tromper par cette fable étrange.
On fait tant, qu'elle avoue, avec quelque regret,
Sous le sceau du plus grand secret,
Qu'auprès d'elle, de nuit, elle admet un Archange.
Un Archange ! on s'étonne, on sourit, on se tait ;
Mais chacun veut savoir comme un Archange est fait.
Ses frères, ses parens, Venise toute entière,
Sont bientôt informés de ce nouveau mystère,
Et notre madré moine, au fond de son couvent,
En eut lui-même quelque vent.
Dans la nuit, en Archange, il vole chez *Flammette* ;
Il vient lui reprocher qu'elle est trop indiscrette :
Il la gronde, et se met cependant en son lit.
Il visitait déja ses charmes :
Tout-à-coup à la porte on entend un grand bruit,
Des menaces, des cris, même un cliquetis d'armes.
Ouvrez, *Flammette*, ouvrez, ou, si vous n'ouvrez pas,
On va jeter la porte en bas...
— O ciel ! c'est mon époux, mes deux frères, mon père.
Saint Ange, sauvez-moi ; faites en ma faveur

Un miracle éclatant qui calme leur colère :
Ils me tueraient — Soyez près de moi sans frayeur,
Dit l'Archange : je sais très-bien ce qu'il faut faire,
Et mettez-vous seulement en prière :
Tous deux sautent du lit. Soudain sous mille coups
La porte est renversée ; on entre avec courroux.
On trouve *Flammette* à genoux,
Les yeux fixés au ciel, et les assurant tous
Que son Archange a pris son vol par la fenêtre ;
Qu'au milieu d'une nue il vient de disparaître ;
Qu'elle l'a vu voler, et que rien n'est plus beau.
On regarde, on le voit, non dans l'air, mais dans l'eau,
Traversant hardiment le canal à la nage,
Et tout prêt à gagner déja l'autre rivage.

Chacun eut beau crier ; malgré tous leurs discours,
Rien ne la détrompa. *Flammette* crut toujours
Avoir été l'objet des desirs d'un Archange,
S'en vanta, se flatta même de son retour ;
Et craignant de trop perdre au change,
D'aucun homme jamais ne put goûter l'amour.

Si je n'ai pas suivi dans cette traduction l'original mot à mot, je n'y ai pas fait de très-grands changemens. J'ai suivi la marche de l'auteur.

La nouvelle de Bocace ne finit pourtant pas où j'ai terminé mon compte ; il en voulait trop aux moines pour ne pas châtier

celui-ci. Il suppose donc que ce frère se sauve en nageant dans la cabane d'un gondolier, qui, ayant entendu parler de l'appirition de l'Ange *Gabriel*, soupçonne le nageur d'être cet Ange, l'interroge, le fait jaser; et sûr qu'il tient le fripon, l'expose tout nu dans la place *Saint-Marc* aux regards et aux injures de la populace.

Chaque journée du Décaméron finit par une chanson.

Nos fabliers avaient attaqué les moines long-temps avant *Bocace;* mais il leur porta des coups plus acérés et bien plus efficaces. La sainteté de leur caractère et la licence de leurs mœurs donnaient beaucoup de prise pour égayer les lecteurs à leurs dépens.

Il fallait du talent et sur-tout du courage; car

Les défenseurs zélés des dévots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnaient au feu.
(BOILEAU.)

Al fuoco, Al fuoco, si fatti volumi, s'écriait *Bonifacio Vanozzi. Chi potesse contare quante puttane ha fatto il Decameron del Boccacio, rimarrabbe stupido.* Je doute beaucoup que l'Italie en ait eu un plus Clameurs élevées contre le Décaméron.

grand nombre depuis ce livre, que du temps de *Boniface* VIII, de *Léon* XII, de *Jean* XI, et de tant d'autres papes. *Ma chi potesse contare* combien les moines en ont fait avant et depuis le Décaméron, serait plus ébahi encore : *et chi potesse contare* le nombre d'imbécilles, de fanatiques, de fripons, d'assassins, de régicides, que ces bons moines ont engendrés, serait bien plus *stupide* encore.

Or, quel est celui qui prêche les plus mauvaises mœurs, ou le plaisant qui engage à tolérer un penchant que la nature nous donne, ou l'hypocrite qui enseigne à violer la nature, en nous induisant au meurtre, à la rapine, à la persécution, à la guerre civile, en invoquant le nom de Dieu ?

Bocace a fait quelques femmes galantes, soit ; mais les moines ont ravagé des empires, détruit des villes, élevé les bûchers de l'inquisition, occasionné les massacres de la Saint-Barthélemi, de l'Irlande, du Mexique, du Pérou, du Japon ; ils ont répandu les prostitutions de tous les genres, et causé plus de scandale que tous les faiseurs de contes, depuis les auteurs des

Fables milésiennes jusqu'à celui des Bijoux indiscrets.

Malgré les criailleries des Moines, *Bocace* ne fut point persécuté en Italie. *Pétrarque* prit sa défense, et allégua sa jeunesse pour excuser la licence de son style, quoiqu'alors ils eût trente-cinq ans.

Pétrarque rendit justice à son talent; et lui fournit des secours quand les Rois, ses protecteurs, eurent perdu leur empire.

Bocace ne revint dans sa patrie qu'à l'age de soixante ans. Encore les troubles de la ville l'engagèrent-ils à se retirer dans le village où il étoit né.

Beaucoup de gens en France ne regardent *Bocace* que comme un faiseur de contes pour rire. Ils se trompent. Souvent il intéresse son lecteur. Sa dernière journée ne contient que des traits de générosité.

C'est sur-tout la grande variété de cet ouvrage qui en fait le charme, et qui donne à *Bocace* la supériorité sur tous les écrivains qui ont travaillé dans ce genre : dans ce genre qui paraît si facile, et qui a tant d'écueils cachés, que les naufrages y sont aussi fréquens que dans les genres les plus sérieux.

Cent histoires aussi diversifiées, écrites dans un style toujours pur, toujours élégant, toujours convenable au sujet, seront toujours un ouvrage d'un grand mérite ; et cet ouvrage était alors sans exemple.

Le Décaméron contient plusieurs contes ; mais la plupart des histoires méritent une autre dénomination, et sont de véritables nouvelles.

Une nouvelle est un roman très-court. Elle ne renferme pas un seul fait, comme le conte proprement dit ; mais une suite d'événemens, et quelquefois même des incidens propres à en augmenter l'intérêt.

Une nouvelle qu'on voudroit mettre en vers ferait plutôt le sujet d'un poème que d'un conte. *La Fontaine* dit, dans la preface des siens, qu'*il faut toujours prendre un sujet peu chargé de matière.* La poésie aime à peindre les objets, et à développer des sentimens. Le poète devient long ou sec quand le sujet est trop surchargé.

Au reste, la différence du conte aux fables et aux nouvelles, est si délicate, que les nuances se confondent, et que les auteurs donnent indifféremment le nom de l'un à l'autre. C'est une fable, c'est une

nouvelle, c'est un conte, ce sont des expressions presque synonymes.

Des papes et des conciles censurent le Décaméron.

Le Décaméron eut un succès prodigieux. Il fut tel que des Papes et même des Conciles l'honorèrent de leurs censures. Mais aussi telle était l'estime dont il jouissait, et la justice que les Italiens lui rendaient, que ce livre ne fut jamais condamné tout entier.

Ces conciles n'en censurèrent que quelques endroits satyriques, que quelques tableaux trop frappans des mœurs monastiques. Ils ordonnèrent qu'à l'avenir on supprimât ces endroits en réimprimant le Décaméron : et c'est ce qu'on a fait en Italie.

Ils n'approuvèrent pas, mais ils tolérèrent les aventures galantes et les détails licencieux ; détails qui ne passent en Italie que pour des traits de gaieté, et que personne n'a la pédanterie de blâmer quand ils sont présentés avec agrément.

Bocace, dans les deux voyages qu'il fit en France, connut les chansons et les *Sirventes* des Troubadours, les Romans et les Fabels des Trouvères. Il donna la préférence à ces derniers, puisqu'il inséra dans son Décaméron plusieurs de leurs fabliaux, entre autres celui de *Griselidis* qu'il imita

du *Parement des Dames*, si connu des amateurs, et qui a produit en France le proverbe de *la Patience de Griselidis*.

Bocace connut aussi le *Dolopatos*, et il y puisa quelques contes. C'était un hommage que son génie rendoit au génie des Indiens.

Le *Décaméron* excelle précisément par ce qui manquait aux Fabels de nos Trouvères, par les grâces de la diction, par la pureté du langage. Il fut regardé en Italie comme un ouvrage classique, et depuis que la langue italienne s'est un peu altérée, toutes les Académies ont consacré ses expressions, comme étant du toscan le plus pur.

Le grand succès de cet ouvrage ne pouvait manquer de produire une foule d'imitateurs.

Cento novelle Antiche.

En effet, on vit bientôt paraître en Italie le recueil des *Cento Novelle Antiche*. Ce n'était qu'une compilation de nouvelles qu'on croit avoir été écrites avant *Bocace*, et que le goût des contes, qu'il avoit prodigieusement accru, engagea à recueillir.

François Sacchetti, né à Florence en 1335, mort en 1408.

François Sacchetti, contemporain et compatriote de *Bocace*, n'émigra pas, comme

lui, par amour pour la paix et pour les lettres. Il occupa au contraire un rang dans sa patrie. Il crut qu'il pouvait faire dans une République ce que *Bocace* faisait à la cour du protecteur de sa République. Il composa trois cents nouvelles. Il ne parvint pourtant pas à donner deux fois plus de plaisir que *Bocace*. Il fut bien moins goûté de ses lecteurs.

Un autre Florentin, appellé *Jean*, prit de lui-même le surnom *de la bête* (*il Pecorone*), et il écrivit des contes à peu près dans le même temps que *Bocace* et *Sacchetti*.

Jean il Pecorone, né à Florence.

Il suppose qu'un religieux, amoureux d'une none, lui en débite pendant vingt-cinq jours.

Car, *Bocace* ayant fait raconter ses nouvelles pendant dix jours, il fallait bien que ses imitateurs arrangeassent leurs nouvelles par journées.

Ce moine, parmi les fables qu'il conte à sa none, mêle beaucoup de faits historiques qui ne donnent aucun prix à ce recueil.

La mode du temps était de conter des histoires dans toutes les conversations. Narrer était l'amusement de la société.

Il n'y avait point alors de théâtres réguliers : l'imprimerie n'existant pas, les livres étaient rares.

Les cartes n'étaient pas encore inventées. Le jeu n'absorbait pas tous les autres amusemens, et ne mettait pas presque au même niveau l'homme d'esprit et le sot.

Quand on avait entendu la messe et le sermon, on ne savoit souvent à quoi s'occuper.

Celui qui possédait le talent de narrer agréablement était le plus recherché. Les bons contes étaient d'un prix infini.

Maxime Planude, moine de Constantinople, vivait en 1327. Il publie les fables d'Esope.

Ce fut à peu près vers ce temps-là que l'Italie connut les fables d'*Ésope*, dont le moine *Planude* publia la collection à Constantinople, qui n'était pas encore tombée sous la domination des Turcs.

Planude mit à la tête de ces fables une prétendue vie d'*Ésope*, laquelle n'était qu'un tissu de contes, qu'on prit quelque temps pour des vérités. Car nous n'étions pas encore en état dans notre occident de démêler le vrai de l'erreur. Trop de ténèbres nous environnaient.

L'Italie commençait à s'éclairer ; et c'était à des poètes, à des faiseurs de contes, au

Dante, à *Pétrarque*, à *Bocace* qu'elle en avait l'obligation.

Les Trouvères et les Troubadours, français et provençaux, avaient précédé les conteurs italiens; mais ils n'avaient pas rendu le même service à leur nation

Ils n'avaient ni fixé, ni perfectionné la langue française; aussi sont-ils oubliés, tandis que *Bocace* et *Sacchetti* sont aussi prisés que de leur temps.

La nation semblait même rétrograder au lieu d'avancer. L'église n'avait plus d'hommes aussi éloquens ou aussi enthousiastes que saint *Bernard* ou *Abeillard*; et les plus célèbres Trouvères de la fin du quatorzième siècle ne valaient peut-être pas ceux du douzième ou du treizième.

Instructions du chevalier de la Tour-Landri à ses filles, vers 1371.

Le chevalier *Geoffroi de la Tour-Landri* étoit un homme de qualité, par conséquent mieux élevé que le vulgaire. Il écrivit en 1371 environ vingt-cinq ans après *Bocace*.

S'il ne connaissait pas le *Décaméron*, il avait lu certainement le *Castoyement* et le *Dolopatos*. Il les imite visiblement. C'est la même intention. Il n'en diffère qu'en adressant à ses filles des instructions que les auteurs de ces deux ouvrages avaient destinés à leurs fils, à des jeunes gens.



Son recueil appartient de plus près à l'histoire des mœurs. Il s'agit de former l'esprit et le cœur de jeunes filles bien nées ; de les préparer à devenir des mères de famille respectables. C'est un père qui leur parle.

Il suppose qu'il s'entretient avec elles dans un jardin. Il leur dit d'abord ce qu'on doit faire en s'éveillant, et ce qu'on doit faire quand on est levé. Presque tous ses contes commencent par ces mots : *Je vous dirai, belles filles, un autre exemple.*

Pour leur enseigner à se conduire décemment dans les églises, il fait choix d'une histoire propre à leur faire connaître le pouvoir de Dieu, et à leur faire juger comme il se venge quand on l'outrage. Elle paraîtra peut-être un peu farouche aux oreilles de nos dames : mais elle peint les mœurs du temps, la naïveté du langage ; enfin, c'est un miracle.

Histoire du moine et de la dame qui forniquent sur un autel.

Dans l'Abbaye de Beau-Lieu en Poitou, belles filles, il y eut un jour un moine qui *entra en besogne* avec une femme, *sur un autel* ; si bien *qu'ils s'entreprinrent* et *s'entrebrassèrent comme chiens, de sorte qu'ils y furent assez, près de toute la journée ; et que ceux de l'église et ceux du pays*

eurent assez de loisir pour les venir voir. Ils ne pouvoient se départir : et il fut connu qu'il falloit venir en procession autour d'eux, et prier Dieu pour eux. Ce qui réussit. Car enfin ils se départirent.

Afin d'engager ses filles à ne pas perdre leurs jours à leur toilette, il leur cite un miracle d'une autre espèce. Une grande dame qui passait son temps à se parer, tandis qu'on l'attendait pour dire la messe, vit tout-à-coup dans la glace où elle se mirait, l'ennemi du genre humain, le diable *qui lui montroit son cul*, mais si laid, si difforme qu'elle en sauta de sa place, et qu'elle en fut long-temps malade.

De la dame qui voit le diable dans son miroir.

Il dit encore à ses filles, pour les détourner d'être inconsidérées dans leur conduite, qu'une autre grande dame (car il prend presque toujours ses exemples dans la bonne compagnie), étant bien malade, assurait, par le Dieu qu'elle allait recevoir, qu'on avait tort de parler mal d'elle et du seigneur de *Craon ;* je ne nie pas, ajoutait-elle, qu'il n'ait couché quelquefois dans mon lit, mais c'était sans penser à mal, et sans en faire.

Afin de leur inspirer de la modestie dans

Du chevalier qui eut trois femmes.

leurs vêtemens, et de les détourner de l'amour du luxe, il leur raconte l'histoire d'un chevalier qui se maria trois fois.

A la mort de sa première femme, son oncle, saint ermite, vint le visiter. Le chevalier le supplia de lui dire si sa femme étoit sauvée ou damnée.

Le saint homme alla dans la chapelle, pria, s'endormit, vit en songe saint *Michel* mettant dans une balance tout le bien qu'avait fait cette femme, et le diable mettant dans l'autre bassin les robes fines et fourées de vair ou d'hermine qu'elle avait portées.

Il disait à l'Archange que du superflu de ses robes deux cents pauvres auraient été vêtus et mis à l'abri du froid. Le diable mettait aussi dans la balance les bagues et les joyaux qu'elle avait reçus de ses compagnons d'*amourettes*; il y plaçait encore ses mauvaises paroles, ses railleries, ses médisances. Ce bassin de la balance l'emporta visiblement sur celui où *Michel* avait mis les bonnes œuvres et les pieuses paroles.

La pauvre âme criait, se lamentait, et se démenait fort; toutes ses robes prirent feu.

Le bon ermite s'éveilla, et alla conter sa vision à son neveu.

Le chevalier se remaria, et au bout de cinq ans perdit sa seconde femme.

Il alla trouver son oncle et lui demanda où elle était. Le saint se mit en oraison. Il lui fut révélé qu'elle devait être cent ans en purgatoire, pour certaines fautes, telles que d'avoir couché avec un écuyer, et autres petits péchés.

Elle s'en était bien confessée; c'est pourquoi elle n'en fut point damnée. L'écuyer et elle n'avaient commis ce délit que dix ou douze fois. Or pour chaque fois qu'on le commet on est sept ans en purgatoire. Encore ne l'avait-elle fait ni avec un homme marié, ni avec un prêtre, ni avec un moine: et il n'en étoit point résulté d'enfant. *Ainsi, belles filles, vous voyez, par cet exemple, que ce péché est cher acheté.*

Le chevalier prit une troisième femme, vécut long-temps avec elle, et la perdit encore. Son oncle eut encore une vision.

Il vit cette femme qu'un démon saisissait par les cheveux avec ses griffes. Il lui perçait, avec des aiguilles ardentes, les sourcils, les tempes, le front. Le saint ermite de-

manda pourquoi ? Parce qu'elle avait cherché à plaire, répondit-on, en attifant ses cheveux, et en arrachant ceux qui n'étaient pas bien plantés.

Un autre diable survint, et avec un brandon, et avec ses longues dents, il lui défigura tout le visage, parce qu'elle l'avait fardé et peint pour plaire au monde : ce qui est un des péchés qui déplaisent le plus à Dieu; l'orgueil amenant à sa suite la luxure, et tous les autres péchés mortels.

Or elle avait bien mérité ce châtiment, puisqu'elle avait voulu paraître plus belle que Dieu ne l'avait faite. L'Ange dit à l'ermite qu'elle serait livrée à ses tourmens mille ans et plus.

L'ermite s'éveilla et raconta à son neveu ce qu'il avoit vu. Ils allèrent visiter le corps de la défunte qu'on se disposait à ensevelir. Ils lui trouvèrent le visage tout noir et tout défiguré.

Le chevalier en fut pénétré d'une terreur si efficace, qu'il quitta le siècle, donna tout son bien à Dieu, c'est à dire aux moines, et ne mena plus qu'une sainte vie.

Appuyant ces contes historiques par des contes théologiques, ce bon père rappelle

à ses filles, comment les filles de *Loth*, voyant leur père *sans braies, tout nu*, en furent tentées, l'enivrèrent, *le mirent à fornication*, tant qu'*il les dépucela*. Ces termes techniques sont ses propres expressions. Il ne dissimule rien à ses filles, il ne veut point qu'elles pèchent faute d'instruction.

Il leur rappelle encore bien d'autres histoires de la *Bible*, celle de *Dina*, et celle d'*Onan*, et celle de *Joseph*, près d'être violé par la femme de *Putiphar*, qu'il prend pour la reine d'Égypte, femme de Pharaon; tandis qu'elle n'était que celle d'un eunuque de ce roi.

Entre-mêlant d'histoires profanes tous ces récits sacrés, et consacrés, il fait à ses filles cent contes que vingt auteurs modernes vous ont fait connaître, entr'autres celui d'un mari qui revenant coucher avec sa femme sans être attendu, et se levant avant le jour, prend, au lieu de sa culotte, celle que le prieur d'un monastère avait oubliée près de son lit en lui cédant la place à l'improviste. Mais voici ce qu'il en arriva selon lui, et ce qu'il conte à ses filles.

La femme s'étant aperçue du troc, court

trouver sa commère, femme experte, qui l'avait déja tirée de plusieurs embarras.

Cette commère lui fait mettre des culottes et en met elle-même, puis elle va à la rencontre du mari. Elle l'aborde, lui parle nouvelles, l'assure que toutes les femmes de la ville, qui ont de la pudeur, ont pris depuis peu l'usage de mettre des culottes, afin de se garantir des ribauds, qui attaquent les femmes inopinément. Pour l'en convaincre, elle trousse ses jupes, lui montre qu'elle en a, et le laisse convaincu qu'il a pris le matin celles de sa femme.

Il termine tout ce ramas de contes plus dignes de la Légende que du *Décaméron*, par une histoire absurde de *Caton* et de son fils *Catonet*, lequel éprouve sa femme en feignant de lui confier un secret qu'elle divulgue.

Ce conte est pour apprendre à ses filles qu'elles doivent être discrètes.

Je ne sais assurément pas si Mesdemoiselles de *la Tour-Landri* en furent plus circonspectes, plus décentes, plus chastes, plus fidèles à la loi conjugale ; mais certes elles furent fort instruites, et si elles péchèrent ce ne fut pas par ignorance.

Au commencement du siècle suivant, *Martin V*, ce pape qui eut la gloire d'éteindre le schisme dont la chrétienté gémissait depuis plus de trente années, et dans lequel on vit jusqu'à trois papes se disputer le Saint-Siége, et diviser le sacré Collége; *Martin V* prit pour secrétaire apostolique un des esprits les plus gais qu'on ait vus: c'était *le Pogge*.

Il imagina d'établir dans le Vatican même une espèce de *Cercle*, ou de *Club*, que les Italiens appellent *Buggiale*. Les esprits les plus dégagés de Rome s'y rassemblaient, et, se livrant à toute leur gaieté, ils racontoient toutes sortes d'histoires, de contes, de bons mots, que le *Pogge* recueillit en sa qualité de secrétaire apostolique.

Jean-François il Poggio Bracciolini, né à Terra-Nuova, en 1380, mort en 1459.

Il les écrivit avec toute la licence du style le plus libre. En voici un des plus modestes, que nous citons pour en donner un exemple, et que nous avons mis en vers, quoique *le Pogge* l'ait écrit en prose.

LE DOCTE ANDRÉ.

Le docte André, des plus doctes vanté,
Pour sa science et pour sa gravité,
Un beau matin donnait à sa servante
De son savoir une preuve éminente.
Dans cet emploi sa femme le surprit :
Elle en recule, et se signe, et lui dit :
Eh quoi! monsieur, vous grave personnage!
Vous érudit! si prudent et si sage....
Mais le docteur point ne se dérangeant,
Fort en principe, et ferme sur sa base,
Lui répartit : esprit, raison, talent,
Tout ce qui fait l'habile et le savant,
Je trouve tout au fond de cette case.

Loin de lui nuire, cette gaieté le servit. Les Papes *Eugene IV* et *Nicolas V*, successeurs de *Martin V*, le gardèrent auprès d'eux, toujours en qualité de secrétaire apostolique. Il eut l'honneur de l'être sous huit papes, et ne quitta le Vatican que pour revenir à Florence sa patrie, occuper l'emploi de secrétaire de la République.

Ce qu'on doit au Pogge

Ce plaisant, si connu par son Recueil de facéties (*facetiae*), était un homme d'honneur, un savant laborieux. Citoyen zélé, il écrivit l'histoire de son pays avec trop de

partialité. Curieux dans ses recherches, la littérature lui doit les ouvrages de *Quintilien*, les treize premiers livres de *Valerius Flaccus*, l'Histoire d'*Ammien Marcelin*, et quelques autres ouvrages de l'antiquité, qu'il retrouva dans de vieux monastères, où ces manuscrits, oubliés, inconnus de leurs possesseurs, auraient péri sans lui.

Philosophe courageux, il eût assez de fermeté pour écrire une lettre en faveur du malheureux *Jérôme de Prague*, que des hommes qui n'étaient pas si plaisans eurent la lâche cruauté de faire brûler, malgré le sauf-conduit qu'ils lui avaient donné.

Cependant la France réclama bientôt le grain qu'elle avait prêté à *Bocace*, et qui lui avait produit de si riches moissons.

On traduit le Décaméron en français.

On traduisit le *Décaméron* en français : on en fit de beaux manuscrits. Tous les riches voluptueux voulurent en avoir des exemplaires. On en retrouve encore quelques-uns, conservés avec soin dans les bibliothèques des curieux.

La France ne fut pas plutôt sortie des guerres horribles que les Bourguignons et les Anglais lui livraient, et l'État n'eut pas plutôt repris quelque vigueur sous l'ad-

ministration de *Charles VII*, qu'on vit paraître un livre français, composé à l'instar du *Décaméron*.

Les Cent nouvelles nouvelles, en 1456.

Le manuscrit des *Cent Nouvelles nouvelles* parut en 1456, un an après que le Parlement eut revu le procès de la Pucelle, et réhabilité sa mémoire, précisément dans le temps où le fils aîné de *Charles VII*, l'héritier présomptif de la couronne, brouillé avec son père, vivait réfugié auprès de *Philippe-le-Bon*, Duc de Bourgogne.

Ce Duc était le Prince le plus riche, le plus fastueux, et le plus galant de la chrétienté. Il avait quinze bâtards avoués, et un plus grand nombre de maîtresses.

Assistant un jour, avec une suite nombreuse, à la toilette d'une dame de Bruges, il laissa apercevoir une petite touffe de cheveux courts et frisés, qu'on crut qu'il avait coupés lui-même. On plaisanta sur leur couleur. Il répartit qu'il les érigerait en un ordre de chevalerie qui ferait l'objet de l'ambition des plus braves chevaliers des es domaines, et il institua l'ordre de la *Toison d'or*. Comme il faut aux peuples des motifs plus graves, il dit au public qu'il instituait cet

ordre en l'honneur du commerce des laines. Les Manufactures de la Flandre enrichissaient alors ses États; et il prit pour instituer cet ordre le jour de son mariage avec la fille du roi de Portugal.

Les *Cent Nouvelles nouvelles* furent composées à cette cour si splendide et si voluptueuse.

C'est le Dauphin, le Duc de Bourgogne, *Philippe de Laon*, *Lannoy*, *Crequi*, *Beauvoir*, *de Fiennes*, *Villiers*, et les autres seigneurs de cette cour, qui récitent ces nouvelles, ou qui sont supposés les conter.

Il paroît certain que ce fut le Dauphin qui les fit recueillir, et qui prit soin de les publier.

C'est encore un de ces recueils dont la plupart des contes vous sont connus par les imitations qu'en ont faites les auteurs de nos jours.

L'auteur, quel qu'il soit, prétend que toutes les histoires qu'il rapporte sont réellement arrivées. Mais il change le nom et l'état de ses personnages. Par exemple, il attribue à un particulier obscur l'histoire si connue du Duc d'Orléans, montrant au

sieur de *Cani* le corps nu de son épouse avec laquelle il était couché.

Le vœu des trois maris pèlerins.

On y raconte l'histoire de trois marchands qui, allant en pèlerinage avec leurs femmes, firent vœu de ne pas coucher avec elles tout le temps du voyage. Ayant conté leur vœu à trois cordeliers qu'ils trouvèrent un soir dans une auberge, ces trois moines s'introduisirent furtivement dans la chambre et dans le lit des trois dames, qui pensant que leurs maris voulaient rompre leur vœu les laissèrent se contenter, et le lendemain en plaisantèrent ou en complimentèrent leurs maris.

Les trois marchands se doutèrent de la supercherie, ne détrompèrent point leurs femmes, de peur qu'elles ne prissent goût pour les moines : mais ils eurent soin de coucher avec elles, afin que d'autres ne les remplaçassent plus.

On y trouve aussi l'histoire de la Belle scrupuleuse, qui accordait tout à ses amans, hors des baisers, alléguant que sa bouche avait promis à son mari de lui être fidèle.

Et l'histoire si connue de l'*Anneau d'Hanscarvel*, que l'auteur des *Cent Nou-*

velles nouvelles a puisée dans les facéties du *Pogge*.

Ces cent nouvelles, et la traduction du *Décaméron*, eussent fait un recueil d'histoires amusantes assez considérable pour être satisfaisant, si ces petits ouvrages n'éveilloient pas l'appétit des amateurs.

> Mais c'est la faim d'Erésichton
> Que tout aiguise et rien n'appaise.

En France la langue changeait tous les jours. La difficulté qui naissait de ses variations perpétuelles, effaçait, pour ainsi dire, les livres à mesure qu'on les écrivait. Il n'y en avait aucun qui ne fût suranné au bout de vingt ans.

Charles VIII, le fils de *Louis XI*, à qui on doit les *Cent Nouvelles nouvelles*, fit la conquête de Naples. *Louis XII* la fit aussi. *François I* voulut la refaire et perdit sa liberté. Ces entreprises nous valurent la connaissance de la langue italienne, et celle des beaux-arts.

Le *Décaméron* en fut plus goûté. La sœur de *François I*, *Marguerite* de Valois, femme en premières noces de *Charles*, Duc d'Alençon, et en secondes d'*Henri* d'*Albret*, Roi de

Marguerite de Valois, reine de Navarre, née à Augoulême en 1492, morte en 1549.

Navarre le fit traduire en français par *Antoine le Maçon* en 1545, et ne dédaigna point d'imiter cet ouvrage, en composant un recueil de contes, qu'elle donna aussi pour des histoires vraies, racontées par des personnes de la Cour que le débordement d'un torrent des Pyrénées arrêtait auprès d'un couvent en revenant des bains de Caulderets.

Il est assez singulier que la Reine de Navarre, Princesse pieuse, de mœurs pures, d'un goût délicat, ait écrit des histoires galantes avec un style assez gai.

Il peut être bon, et il est au moins curieux de remarquer que le premier bon recueil de contes licencieux en prose que nous aions, a été fait à la Cour d'un Roi par un Républicain (*Bocace*); le second dans le palais d'un Pape, par un autre Républicain, secrétaire apostolique (le Pogge); le troisième, à la Cour d'un Prince aussi puissant qu'un Roi, et publié par un Dauphin de France (depuis Louis XI); et le quatrième par une Reine de Navarre, sœur d'un Roi de France (Marguerite de Valois). Les premiers émules de ces grands conteurs, *Sacchetti*, *il Pecorone*, étaient aussi des Ré-

publicains : tant il est vrai que la vertu est le fondement des Républiques, et le zèle de la liberté un feu qui purifie les mœurs.

Marguerite de Valois dit, dans le roman dont elle a fait la préface de son ouvrage, que lorsqu'elle eut pris, avec la Dauphine et quelques autres personnes, la résolution d'écrire des nouvelles à l'imitation de *Bocace*, il fut décidé qu'on n'admettrait point de gens de lettres à ce travail, afin de conserver un style naturel, qu'on craignait de voir altérer par des fleurs de rhétorique. De l'Heptaméron.

L'histoire, qui nous apprend que cette Reine n'aima ni son premier ni son second mari, qu'elle vivait même assez mal avec le dernier, ne nous dit point qu'elle ait eu aucune faiblesse. Elle nous instruit, au contraire, de ses rigueurs pour l'Amiral *Bonnivet*.

Cet Amiral, ne pouvant la séduire, ne désespéra pas de l'avoir par surprise. Il l'invita elle et le Roi son frère à passer quelques jours dans l'un de ses châteaux. Il choisit pour coucher une chambre basse, au-dessous de celle qu'il cédait à *Marguerite de Valois*. Il avait fait faire une trape

au plancher, et, la nuit, quand il crut qu'elle était endormie, il entra dans sa chambre.

La trape s'ouvrit sans bruit; *Marguerite de Valois* s'éveilla en sentant un homme se glisser dans son lit. Elle reconnut *Bonnivet*, se défendit sérieusement, lui égratigna et lui meurtrit le visage. Il voulut lui fermer la bouche avec le drap. Elle appela sa dame d'honneur, qui vint nue en chemise au secours de sa maîtresse.

L'Amiral déja hors d'état de lui faire ni plaisir, ni insulte, se déroba dans les ténèbres.

Marguerite en voulait porter plainte le lendemain à son frère. Madame de *Châtillon* l'en empêcha, persuadée qu'un tel éclat ne peut manquer de nuire à une femme, par tous les mauvais propos qu'il fait tenir sur son compte.

François I n'en fut pas moins instruit. Il aimait trop les femmes pour être irrité contre *Bonnivet*. Il le plaignit; il eut même la délicatesse de sortir du château avant l'heure où *Bonnivet* eût été obligé de lui venir faire sa cour, de peur que les contusions de son visage ne le rendissent l'objet de la raillerie des courtisans.

La Duchesse d'*Alençon*, car *Marguerite de Valois* ne devint Reine de Navarre que long-temps après la mort de *Bonnivet*; la Duchesse d'*Alençon* partit aussitôt que son frère. Ce fut toute la punition de *Bonnivet*. *François I* eût été obligé d'en faire un exemple, si sa sœur fût venu le trouver pour s'en plaindre publiquement.

Marguerite a mis cette histoire dans son *Heptaméron*. C'est la quatrième nouvelle de sa première journée. Elle a seulement déguisé les noms des personnages.

Je crois qu'il n'est guères de conteurs qui n'ait, comme elle, inséré dans son recueil quelques-unes de ses propres aventures.

Le dessein de Marguerite avait été de faire cent nouvelles comme *Bocace*, et de nous donner le *Décaméron* français; mais n'en ayant écrit que soixante-et-douze, son livre ne fut appelé que l'*Heptaméron*.

La plus intéressante des nouvelles de cette Reine, celle qu'elle n'a, je crois, imité de personne, et qu'aucun de nos Poètes n'a mise en vers, est une histoire qu'elle donne pour vraie, et qu'elle dit être arrivée sous le règne de *Louis XII*.

En voici un extrait.

La Mère imprudente

Une femme d'une haute qualité, mariée très-jeune, perdit son mari peu de temps après en avoir eu un fils. Elle se jeta dans la dévotion, éleva son fils avec le plus grand soin, l'entoura de personnes pieuses, et lui donna pour gouverneur un homme respectable.

Malgré toutes ces précautions, le tempérament du jeune homme se développa de bonne heure. Il devint amoureux de la femme de chambre de sa mère, et la sollicita vivement, pour qu'elle lui permît de passer une nuit avec elle.

Cette femme connaissant l'humeur de sa maîtresse, crut devoir l'avertir des propositions que son fils lui fesait.

La mère eut quelque peine à croire ce rapport; mais enfin n'en pouvant douter, elle voulut surprendre son fils, le réprimander vertement, et lui faire une telle frayeur que jamais il ne fût tenté de se hasarder à proposer une telle folie à ses femmes.

Elle ordonna donc à celle-ci de donner à son fils rendez-vous pour la nuit suivante. Elle prit la place de cette femme et se mit dans son lit pour mieux surprendre le jeune homme.

En l'attendant elle s'endormit à moitié : le jeune homme arrive sans bruit, se glisse entre les draps, et l'attaque avec toute la pétulance de son âge.

Le tempérament de cette femme sage depuis plusieurs années, et alors dans toute la plénitude des sens, s'éveilla subitement, et lui parla avec une force qui étourdit sa raison.

L'idée de l'imprudence qu'elle avait commise, la grandeur du péril qu'elle courait, la honte de se faire connaître à son fils, dans le temps qu'il lui avait déja fait des caresses interdites avec une mère, la firent hésiter. L'approche du plaisir, le feu qui la gagnait l'égarèrent : elle céda sans savoir ce qu'elle fesait, et sans proférer un seul mot.

Ce premier pas fait, il fallut bien permettre la récidive et se taire encore.

Le jeune homme se retira enchanté, bien persuadé qu'il avait eu la femme de chambre qu'il desirait.

Sa mère, revenue à elle, prit sur-le-champ son parti, fit préparer des chevaux, écrivit au gouverneur de son fils qu'elle lui ordonnait de partir à l'instant même avec son élève sans la voir, et de le mener à l'armée.

Le jeune homme part, ne soupçonnant rien, si ce n'est que sa mère ayant appris qu'il avait couché avec une de ses femmes, le punissait en l'éloignant.

Sa mère se trouva grosse. Elle avait un frère, fils naturel de son père, homme fort indulgent pour des faiblesses auxquelles il devait le jour. Il l'aimait beaucoup; il vivait dans un château éloigné du sien. Elle alla le trouver, lui confia qu'elle était enceinte, et accoucha chez lui d'une fille.

Il prit soin de cet enfant; et pour augmenter le mystère de sa naissance, il la fit élever à la cour de la Reine de Navarre.

La paix étant faite, le fils demanda à sa mère la permission de revenir auprès d'elle. Elle lui ordonna de voyager.

Enfin elle lui manda qu'elle ne voulait le revoir que quand il serait marié. Elle ajouta qu'elle le laissait le maître d'épouser la femme qui lui plairait; qu'elle ne voulait que son bonheur; que, pourvu qu'il

aimât bien sa femme, elle serait contente de son choix : et afin qu'il n'en pût douter, elle lui envoya son consentement en bonne forme.

Le jeune homme, muni de ce papier, épousa aussitôt une jeune personne pour laquelle il s'était épris de la plus vive tendresse ; et il l'emmena incontinent au château de ses pères.

Lorsque sa mère s'informa qui elle était, elle reconnut, à tous les indices, que cette jeune personne était sa propre fille, celle qu'elle avait eue de son fils.

Épouvantée de cette cumulation de péchés, fruit d'une seule démarche hasardée dans un bon dessein, elle alla se confesser au Légat d'Avignon.

Ce prélat consulta de savans Théologiens, des Évêques, des Cardinaux, auxquels il fit part de cette aventure sans nommer les personnes.

Ils décidèrent que la mère étant seule fautive, elle devait garder son secret, ne jamais révéler à ces jeunes époux qu'ils étaient du même sang, et les laisser vivre dans une union qui leur convenait, qui

ne nuisait à personne, et qu'on ne pouvait rompre sans un grand scandale.

Si la cour du Pape avait rendu beaucoup de jugemens pareils, il faudrait en faire un supplément aux lois de *Justinien*, et ce supplément assurerait mieux les droits de ce Pontife à la vénération des peuples, que toutes les décrétales vraies ou fausses.

C'est de *Marguerite de Valois* que *Marot* traçait le portrait quand il se disait *serf d'un monstre fort étrange*, car il avait

Corps féminin, cœur d'homme, et tête d'Ange.

Non seulement les mœurs de cette Reine étaient pures, mais elle avait un grand fonds de religion. Elle en parle souvent dans son *Heptaméron*.

Ses personnages ne s'assemblent jamais qu'après avoir entendu la messe, et ne terminent jamais leurs conversations sans aller à vêpres. Les moines du couvent où ils vont faire leurs dévotions, ne manquent point de venir écouter ces récits fort peu édifians. C'est le vrai tableau des mœurs de ce siècle.

La Reine de Navarre penchait cependant du fond de son cœur en faveur des dogmes

des Calvinistes, parce que les ministres de ces sectaires étaient plus instruits que les prêtres catholiques, se mariaient, vivaient bien avec leurs femmes, et ne causaient pas autant de scandale que les Moines et les Évêques.

Ces contes, tout licencieux qu'ils sont, ne prouvent que de la gaieté d'esprit. Les gens dont les mœurs sont perverses font du mal et se taisent, ou parlent en hypocrites.

Marguerite eût pu dire comme *Martial:*

Lasciva est nobis pagina, vita proba.
Nos vers sont libertins et notre vie est chaste.
Bayle, et le sage auteur des bijoux indiscrets,
Et le chantre divin, et de *Jeanne*, et d'*Agnès*,
Ont depuis offert ce contraste.

Car ces hommes studieux, s'ils ont eu quelques aventures galantes, ont trop employé de temps à écrire pour avoir été libertins.

Jean de la Casa, Archevêque de Bénévent, contemporain de la Reine de Navarre, offrit aussi ce constraste. Il fut un Prélat vertueux, quoique dans sa jeunesse il eût

Jean de la Casa, né en Toscane en 1503, mort en 1556.

composé *Il Capitolo del Forno*, ouvrage où, sous l'allégorie d'un four, il célébrait la manière d'accomplir le grand œuvre, et dans lequel il avait mis des vers un peu trop libres par la pensée, si ce n'est par l'expression. On peut les traduire ainsi, pour vous donner une idée de ces plaisanteries à l'italienne.

Fidèlement je cuis au four des femmes;
Mais j'avoûrai que souvent de nos jours,
De gros garçons cuisent à d'autres fours.
J'y fus par fois, mais rarement, mesdames;
Au votre seul j'enfourne constamment
Un pain petit pour un four aussi grand (1).

On ne lui fit point un crime en Italie de ces gaietés peu décentes; et on ne l'en admit pas moins à l'épiscopat. Plus de sévérité eût

(1) Voici les vers de *Jean de la Casa.*
Tennero il Forno già le donne sole.
Oggi mi par che certi garzonacci
L'abbian mandate poco men ch'al sole.
. . . .
Io per me rade volte altrove il metto:
Con tutto che 'l mio pan sia piccolino,
E 'l forno delle donne un po grandetto.

privé l'Église d'un Prélat respectable, ennemi de l'intrigue, fuyant les cours, honorant son état par ses vertus, et par son goût pour la retraite et la paix.

L'*Arétin*, qui vivait dans ce même temps, mettait dans ses sonnets, et dans ses *Raggionamenti*, bien d'autres plaisanteries.

Antoine-François Grazzini, surnommé *il Lasca*, aussi Florentin, simple épicier de profession (*semplice speziale*), devint un homme de lettres célèbre. Il publia des contes, où, s'il y a moins de gaieté et de naïveté que dans ceux de *Bocace*, on trouve la même élégance et la même pureté de style, le même mépris des moines et de la crédulité publique. Il fut un des fondateurs de la célèbre Académie *de la Crusca*.

Antoine François Grazzini il Lasca, né à Florence, et mort octogénaire en 1583.

Ses contes, ou plutôt ses nouvelles, dont la plupart sont licencieuses, et dont quelques-unes sont tragiques, se trouvent aussi enchâssées dans un cadre. C'était la mode; et qui doit plus sacrifier à la mode que les faiseurs de nouvelles?

Grazzini suppose que plusieurs personnes se rassemblent le soir chez une dame à laquelle ils font des histoires. Cette dame est

fort dévote, et commence chaque soirée par une invocation à Dieu et au Saint-Esprit.

Louis le Pulci, né à Florence en 1432.

C'est un exemple que le *Pulci* lui avait donné dans son fameux Poème du *Morgante :* ouvrage singulier où l'on trouve un mélange étonnant de gaieté, d'érudition, de sublime et de bouffon.

Il commence la plupart de ses chants par une invocation à la Vierge ou au Saint-Esprit, ou par quelque passage de l'Évangile. Ensuite il fait des contes grotesques, dans lesquels il se permet quelquefois la peinture des mœurs les plus bouffonnes, et les plaisanteries les plus vives sur la religion.

Afin de vous donner une idée de ce poème qu'on connaît fort peu en France, je vous en citerai un conte tiré du quatrième chant, et j'oserai le traduire en strophes de huit vers, comme il est écrit, comme le sont les poèmes épiques en Italie; vous en jugerez mieux.

C'est un dialogue entre la princesse *Meriada* et le marquis *Olivier*, qui l'a délivrée de la recherche d'un *Manfredon*, brigand, mécréant, géant dont elle ne voulait point.

Pour récompenser *Olivier*, elle l'emmène dans sa chambre, et là...

. . . .

La demoiselle en secret le tenant (1),
Et le regarde, et soupire, et le prie
Qu'il soit pour elle un chevalier galant,
Aimable, honnête, et plein de courtoisie;
Qu'il n'aille pas dénier son aveu
Au tendre amour qui la met tout en feu.

Non, répart-il, vous êtes musulmane.
Je suis chrétien; cela m'impose un frein:
C'est un amour que notre Dieu condamne;
Vous me tûriez plutôt de votre main.

---

(1) Strophe 8 du chant IV.

Essendo molti giorni riposatì,
La damigella un di chiama il marchese:
In una camaretta sono andatti;
E poi che tutta nel viso s'accese
E suoi sospir' tutti ha manifestati,
Prega che à lei sia cavalier cortese,
Ch' il suo amor negar non debb' à quella
E che sentia nel cor mille quadrella.

9.

Ulivier *dice, no 'l faro per certo,*
Perche se saracina, io son christiano;
Del nostro Iddio so che sarei deserto.
Prima m'uccidi qui colla tua mano!

—Prouvez-moi donc que mon culte est profane,
Que *Mahomet* n'est qu'un fantôme vain ;
Ou seulement aimez comme moi-même,
Et sur-le-champ je reçois le baptême.

Lors *Olivier* de la Divinité
Dit ce qu'il sait, et sans réserve aucune
Veut expliquer comme en la Trinité
On peut trouver trois personnes en une.
Cette chandelle est une ; à sa clarté
Allumez-en deux autres, sur la brune,
Cette lumière en trois se partageant,
Est toujours une, et va tout éclairant.

Puis il parla des Saints et des miracles,
Du Christ en croix, mort et ressuscité,

Ella rispose : se tu mi mostri aperto,
Ch'el nostro Maometto Iddio sa vano ;
Jo mi battezzero per lo tuo amore,
Perche tu sia puoi sempre il mio signore.

10.

Ulivier disse della Trinitate
Com'era una sustanzia e tre personne.
Di lor potenzia e di lor deitate,
E poi gli fece una comparazion :
Se d'esser uno e tre pur dubitate
Si mostra per esempio e per ragione
Ch'una candela accesa mille accende
E 'l lume sico, pure, all'usato rende.

11.

De miracoli fatti disse al mondo,
E come Lazzar' gia ressuscitossi,

De l'Evangile et de ses vrais oracles.
A ce qu'il dit ou fait, cette beauté
Ne répond rien, n'apporte point d'obstacles;
Si que soudain par le zèle emporté,
Il la baptise, et venant au Saint-Crême,
Tous deux bientôt ils rompent le carème.

Cent et cent fois, mais toujours ardemment,
Notre Olivier la contredanse mène,
Oubliant tout, et ne se souvenant
Du tendre amour qu'il eut pour *Forisène.*
Son nouveau feu l'occupe uniquement,
Tant qu'à la fin la nouvelle chrétienne
En devint grosse, et fit un bel enfant,
Qui combattit pour *Charles* vaillamment.

Come fu crucifisso, e nel profundo
Del Limbo à trar molte anime n'andossi.
Disse la dama; piu non ti rispondo,
E sû contenta che la battezzassi.
E doppo à questo, vennono alla cresima,
Tanto che in fine e ruppon' la quaresima.

12.

Piu e piu volte questa danza mena
Ulivier *nostro, pur celatamente;*
Non si recorda più de Forisena,
Che la soleva aver sempre à la mente.
E la fanciulla leggiadra e serenna
Ingravidata e di lui finalmente:
E' nacque ne un figlivol, dice la storia,
Che diede à Carloman *poi gran vittoria.*

Dans un autre endroit le géant *Morgante* parle ainsi à *Margutte*.

Or de ta foi dis-moi quel est l'objet:
Adores-tu le *Christ* ou *Mahomet?*
Moi, dit *Margutte*, ou blanc ou violet,
Toutes couleurs à mon sens sont égales.
C'est en poulets bien rôtis que je croi,
Et c'est sur-tout au bon vin que j'ai foi.
J'admets pourtant trois vertus cardinales,
Le cul, la gueule, et les jeux de hasard (1).

Ces vers furent applaudis et non censurés lorsqu'ils parurent; on trouvait tout simple qu'en peignant des incrédulés et des libertins, on leur fît tenir des discours conformes à leurs mœurs et à leur caractère; que le peintre, en un mot, fît des portraits ressemblans. De graves auteurs ont même soutenu en Italie que le *Morgante* est un poème sérieux, et que le chanoine *Louis*

---

(1) *E se egli crede in Christoo in Maometto?*
Rispose allor Margutte, per dir tel' tosto,
Io non credo più al nero che al azzuro;
Ma nel cappone o lesso o voglia arrosto,
Ma sopra tutto nel buon vino ho fede.
Or queste son trè virtu cardinale,
La gola, il dado, el' culo, come io t'o detto.

le Pulci a dit toutes ces impiétés et toutes ces obscénités sans y entendre malice.

Quoi-qu'il en soit, *Lucrèce Tornabuoni*, mère du célèbre *Laurent de Médicis*, fesait lire publiquement ces vers à sa table, les écoutait sans scrupule, et ne causait point de scandale.

Dans ces siècles de dévotion et de persécution, les paroles impies ou obscènes ne blessaient point les oreilles ; les mœurs étaient très-dépravées, et l'on ne se scandalisait que des actions de ses ennemis, auxquels on ne pardonnait pas ce qu'on se permettait soi-même.

Le *Pulci* était ecclésiastique : les invocations pieuses qu'il met en tête de ses chants, étaient une imitation ou une parodie de ce qui se pratiquait dans les couvens, dans les consistoires, dans les conciles, dans toutes les assemblées apostoliques, où l'on commençait par invoquer le Saint-Esprit, lorsqu'il ne s'agissait que de se livrer à toutes ses passions ; et par écouter la messe, en méditant les artifices les plus noirs pour se défaire de ses ennemis, ou pour envahir le bien d'autrui.

Le *Pulci*, le *Grazzini*, l'*Arétin*, *Jean*

de la Casa, naquirent à Florence ou dans ses environs, aussi bien que *Bocace*, *Sacchetti*, *il Pecorone*, *le Pogge*, et ils n'ont pas moins concouru à donner aux mœurs de cette ville la grande réputation dont elles jouissent aujourd'hui.

Cette licence n'empêcha pas Florence d'égaler Athènes dans les beaux arts, et de la surpasser dans les sciences.

Si elle a produit quelques auteurs cyniques, elle a produit une foule de grands hommes en tous genres, et la vertu ne lui a pas été étrangere.

Tous les bâtards de *Bocace* ne reçurent pas le jour en Toscane; le Milanais et le royaume de Naples en produisirent aussi quelques-uns, qui ne furent pas sans mérite.

Matthieu Bandello, dominicain, évêque, né à Castelnuovo, à la fin du 15e siècle.

Le Milanais en vit naître deux. L'un, *Matthieu Bandello*, natif de Castelnuovo, fut moine de l'ordre de Saint-Dominique: sa famille étant attachée à la France, ses biens furent confisqués après la bataille de Pavie. Il s'enfuit et passa en France à la suite de *César Fregose*. *Henri II* lui donna l'évêché d'Agen en 1550.

Je ne sais s'il édifia ses ouailles; mais il

les réjouit, en leur donnant, au lieu de prônes et de sermons, quatre gros volumes de nouvelles licencieuses et tragiques, ou comiques.

Il les dédia à des abbés, à des évêques, à des cardinaux, à des princesses, ne s'inquiétant guère si ses histoires convenaient au caractère ou à la dignité des personnes auxquelles il les présentait, ou à la gravité du ministère qu'il remplissait. *Je ne doute point*, disait-il, *que l'amour ne soit une chose sainte, divine, et si nécessaire à nous autres mortels, que, sans l'amour, notre vie ne serait qu'un ciel sans étoile et sans Soleil* (1).

L'autre est *Straparole*, né à Caravagio dans le même siècle. C'est lui qui nous donna *les Nuits agréables* (le piacevole notti); et comme les conteurs ne se font pas plus de scrupule que les peintres, de traiter les sujets qui ont été traités par leurs devanciers, et de les arranger à leur manière, *Straparole* prit à *Sacchetti* un

Jean-François Straparole, né à Caravagio.

(1) *Io non dubito punto, che amore non sia cosa santa, divina, et à noi mortali necessaria, imperòche se non fosse amore, sarrebbe la vita nostra come il cielo senza stelle e sole.*

conte que *Sacchetti* avait pris à nos anciens Trouvères, et que je vais, pour votre édification, remettre en rimes françaises à notre manière; il vous donnera une idée de ces deux auteurs et en général des conteurs italiens.

Le marchand de crucifix.

D'un vieux faiseur de crucifix (1),
La femme était jeune et jolie.
Un sien voisin en fut épris,
Et déploya tant d'industrie,
Que de ses feux il eut le prix.
C'était, mon cher lecteur, au sein de l'Italie,
Et vous n'ignorez pas les mœurs de ce pays.
On y craint les rayons solaires;
La nuit plus que le jour on vaque à ses affaires.
Un soir que ce marchand de croix
Quitta sa femme et son ménage
Pour aller mettre un dieu de bois
Sur un pont, au coin d'un village,
La femme écrit à son voisin,
Lui mande que jusqu'au matin

---

(1) Ce conte est le quatrième de la neuvième nuit de Straparole. Je ne sais par quel scrupule on l'a retranché de plusieurs éditions, et on lui en a substitué un autre qui ne le vaut pas. Il se trouve dans les bonnes éditions.

Son mari, pour ce saint ouvrage,
Sera loin d'elle retenu.

Le voisin, d'amour éperdu,
Obéit vîte à ce message.
Près d'elle, dès qu'il est rendu,
Sans perdre temps il lui rend grâce,
Vante ses charmes et l'embrasse.
Il faisait chaud; il se met nu.
Ils allaient souper tête à tête,
Lorsque, tout-à-coup revenu,
L'époux frappe et trouble la fête.
Que faire? où se cacher? Dans son trouble imprévu,
Au fond de l'atelier notre amant se retire,
Grimpe sur une croix de peur d'être aperçu,
S'y crampone, s'y tient, chaque bras bien tendu:
Il ne bouge ni ne respire;
On l'eût pris pour un vrai pendu.

L'époux dans l'atelier, sans le remarquer, passe;
Il soupe avec sa femme, et se met à la place
Du vivant crucifix près de lui suspendu.
Il mange, il boit, il rit, trouve sa femme belle,
La caresse, et lui dit quel étrange incident
Le ramène coucher cette nuit avec elle.
Son épouse l'embrasse, et tout en l'embrassant
Rêve au moyen de faire évader son amant.

Tandis qu'elle y songeait, deux Nonains arrivèrent,
Et dans cet atelier en se signant entrèrent.

Vous savez, cher lecteur, qu'en ces heureux climats,
Captives dans un cloître on ne les retient pas.
Elles venaient chercher, pour orner leur église,
Un *Christ* bien travaillé, qui fût noble, touchant,
Un bel homme, bien fait, d'une taille bien prise,
    Dont l'aspect fût intéressant;
Un *Christ* qui fît aimer les cœurs les plus rebelles.

Chez moi, dit le sculpteur, on trouve les plus beaux.
Je fournis le Saint-Père et tous les cardinaux:
Je suis bien assorti; j'en ai de tout nouveaux.
    J'ai des crucifix de ruelles,
    De grands chemins et de chapelles;
    J'en ai que l'on attache au cou;
    J'en ai qu'on porte à la ceinture,
    Et qui flottent à l'aventure,
    Sur la cuisse et sur le genou.
    J'en ai pour mettre à la coiffure;
    J'en ai de toutes les façons,
De grands et de petits, comme on les veut. --Voyons,
Disent les deux Nonains, monsieur, nous choisirons.
Toutes deux regardaient d'un air de complaisance
Ces corps nus attachés à la sainte potence.
— Ah! voici le plus beau, dit la jeune en fixant
La croix où de son mieux se tenait notre amant.
    On le prendrait pour la nature:
Nul autre n'a cet air, cette noble figure.
—Oui, ma sœur: il est vrai qu'on le dirait vivant,
Répart l'autre tout bas; mais il est peu décent.

— Que dites-vous, ma sœur? J'éprouve, en le voyant,
Une componction, une ardeur de prière,
Que jusqu'à ce moment je ne connaissais guère:
Je ne pécherai plus quand il sera chez nous.

En proférant ces mots elle tombe à genoux.
Sa piété fut efficace,
Et sa grâce
Opéra dans le *Christ* un soudain changement;
Il devint homme en un moment.
Les Nones, toutes deux, au miracle crièrent.
Le sculpteur en pâlit : il saisit un ciseau;
Il allait d'un coup de marteau.....
Mais les deux Nones l'arrêtèrent.
Le *Christ* épouvanté, du long bois descendit,
Traversa l'atelier, et dans l'ombre s'enfuit:
Les Nonains le favorisèrent.
Leur cœur ému long-temps de frayeur palpita;
Et cette croix qui le porta
Fut la croix qu'elles achetèrent.

Je n'ai pas su depuis ce qu'il en arriva;
Je pense que le *Christ* à sa croix retourna,
Et qu'il fut dans le cloître aux Nones rendre grâce.
C'est ainsi que pour moi j'aurais fait à sa place.

Dans *Sacchetti* et dans l'ancien *Trouvère*, il n'y a que la première moitié de ce conte. C'est une femme qui, d'accord avec son mari, joue ce tour à un prêtre, que le mari

punit en lui enlevant d'un coup de ciseau ce que le prêtre destinait aux plaisirs de sa femme.

Straparole a imaginé les deux religieuses et la préférence qu'elle donne au *Christ* vivant. Nous y avons ajouté le miracle qu'opère la piété de la jeune none.

Dans *Straparole*, le sculpteur prend son ciseau à la requête des nones qui voudraient que le christ fût plus décent. Le prêtre s'enfuit : car, dans *Straparole*, comme dans ses prédécesseurs, le héros de ce conte est un prêtre. On peut le croire laïque dans notre traduction.

Les Italiens reprochent à *Straparole* d'avoir négligé son style, et bien mérité son nom, qui signifie *trop de paroles*.

Un de ses contes les plus étranges est celui du testament d'*Andrigetto*, que je vais vous traduire en prose comme il l'écrivit; car aucun de ces conteurs ne narrait en vers.

Testament d'Andrigetto.

« *Andrigetto* se sentant malade fit venir son notaire, son confesseur, et, devant

force témoins, il leur dicta son testament en ces termes.

Moi, *Andrigetto*, infirme de corps, mais sain d'esprit, je donne et lègue mon ame au grand diable d'enfer.

Item, je lègue l'ame de *Tonisto Rapante*, mon notaire, à Satan, afin qu'elle fasse compagnie à la mienne, quand elle partira d'ici, parce que, s'il n'avait pas consenti et dressé tant d'actes illicites, et tant de contrats usuraires, je ne me trouverais pas dans la peine où je suis.

Item, je lègue l'ame du père *Néofire*, mon confesseur ici présent, à trente mille paires de diables, parce que, s'il ne m'avait pas si facilement absout, je n'aurais pas commis tant de fautes.

Item, je lègue à ma maîtresse *Félicité* un petit bien situé dans la campagne de *Cornachio*, afin qu'elle ait le vivre et le couvert, qu'elle se donne du bon temps avec ses amoureux, comme il me semble qu'elle a toujours fait, et qu'à la fin de sa vie elle vienne me retrouver avec vous dans les profondeurs de l'enfer, et y soit tourmentée d'un éternel supplice.

Item, je lègue le reste de mes biens pré-

sens et futurs, meubles et immeubles, en quelque manière qu'ils soient, à *Commode* et à *Torquato*, mes fils légitimes et naturels ; les priant de ne faire dire ni messes ni prières pour mon âme : voulant au contraire qu'ils s'amusent à jouer, à fréquenter les filles de joie, à boire, à se battre, et à faire tout ce qu'il y a de plus détestable et de plus abominable, afin que, tout mon héritage incessamment dépensé, mes fils tombent dans le désespoir, et qu'ils se pendent par leur col. »

Giovani Baptista Basile, né à Naples.

Naples eut aussi la gloire d'avoir son conteur facétieux *Giovani Baptista Basile*, comte *del Torone*, membre des académies des extravagans, et de celle des oisifs. Il prit le surnom de paresseux, quoiqu'il fût un écrivain très-laborieux.

Il Pentamerone.

Il composa pour s'amuser un recueil de contes qu'il intitula *il Pentamerone*, ou les cinq journées, à dix contes chacune. Ce sont cinquante histoires de facéties et de folies à faire pouffer de rire les nourrices, les enfans, les jeunes femmes, et, ce qui est plus étrange, les sages même.

On se demande en vain comment un

ouvrage où il n'y a ni pensées, ni allégories, ni satyre, ni allusions, ni raison, ni rien qui parle au cœur ou à l'esprit, attache par je ne sais quelle naïveté de style, ou quel enchaînement de plaisanteries, et force à rire malgré le bon sens qu'il révolte à chaque page. On sent que l'auteur se joue de celui du lecteur, et on en rit avec lui.

Le cadre dans lequel ce *Jean Basile* enchâssa ces cinquante histoires est lui-même un conte absurde. C'est une princesse qui n'a jamais ri. Son père, roi de *Valle Pelosa*, lui fait voir en vain les matassins, les escamoteurs, les joueurs de gobelets, les danseurs de corde, les faiseurs de culbutes et de tours de force, les marionettes, les fantoccini, l'âne qui boit dans un verre, l'âne qui vole, les chiens qui dansent. Il fait venir des arlequins de Bergame, des pantalons de Venise, des gilles de France, des hanswourth d'Allemagne; ils ne peuvent arracher un sourire à la princesse.

Une vieille qui en tombant lui montre son derrière déformé et ridé, en obtient un sourire très-léger; et, de dépit, cette vieille sorcière la condamne à épouser un prince décédé qui ne doit ressusciter que

quand une femme versera assez de larmes pour remplir une urne. Bref on assemble cinquante poissardes pour faire des contes, et elles en font pendant cinq jours, au bout desquels la princesse épouse le prince revenu au monde et remonté sur son trône.

Ce livre est écrit dans un napolitain fort difficile à entendre, et qui nuit à sa célébrité même en Italie.

Ce *Jean-Baptiste Basile* écrivit ce conte à la fin du seizième siècle ou au commencement du dix-septième; et termina, pour ainsi dire, ce siècle que les Italiens appellent *le bon;* surnom qu'il mérite par le grand nombre d'hommes à talens qu'il produisit chez eux en tous genres.

Une foule d'amateurs dont je ne parle pas fit aussi des contes sous les titres les plus plaisans qu'ils purent imaginer. *Faits et dits notables*, *faits et dits agréables*, *facéties et mots subtils*, *facéties*, *paroles et bourdes*, *astuces*, *journées*, *heures de récréations*, *jeux*, *nouvelles amoureuses*, *passe-temps*, *déportemens*, etc.

Vincent Brugiantino, gentilhomme ferrarois.

Vincent Brugiantino, gentilhomme de Ferrare, mit en vers italiens les nouvelles de *Bocace*; mais il ne mit pas dans ses

vers ces grâces, cette naïveté, ces tournures heureuses dont *Bocace* abonde, et que les Italiens appellent *Vezzi di lingua :* termes que nous pourrions traduire en français par *jeux d'expressions.* On semble en effet, en employant ces tournures, se jouer de la langue ; on en franchit les difficultés sans pourtant en violer les règles. C'est ce qui fait le charme de la poésie, de la prose élégante et légère, et c'est ce qui n'appartient qu'aux grands maîtres.

Les Italiens préférèrent la prose de *Bocace* aux vers du *Brugiantino.*

La langue italienne était fixée, et le Décaméron ne perdait pas de ses beautés. Le temps semblait les augmenter, en rendant ses expressions plus naturelles et plus naïves.

En France au contraire la langue n'avait point encore de forme fixe. Les contes de la reine de Navarre n'étaient point classiques. Elle avait attiré à sa cour les plus beaux esprits de son temps. Elle leur avait donné le titre de valets de chambre, afin qu'ils eussent une libre entrée auprès d'elle sans blesser l'étiquette.

Bonaventure de Perriers, né à Arnay-le-Duc ou à Bar-sur-Aube, mort en 1544.

Un d'eux, appelé *des Perriers*, fut auteur du *Cymbalum mundi*, ouvrage qui causa d'autant plus de scandale que les parlemens, les prêtres et les philosophes s'élevèrent contre, parce que l'auteur s'y moquait d'eux tous.

Ce *Cymbalum mundi*, cette clochette, ce grelot, ou plutôt cette marotte du monde, était un petit livre écrit en français, quoique le titre fût en latin. Cette bizarrerie commença son succès; la censure qu'en fit la Sorbonne, le 19 mai 1538, augmenta sa célébrité; le parlement la rendit tout-à-fait éclatante, en le condamnant au feu. L'édition en fut bientôt épuisée, et peu de gens purent lire cet ouvrage.

Cependant, sur la parole des théologiens et des magistrats, on crut le *Cymbalum* un livre détestable, impie, abominable. On le trouve ainsi qualifié dans plusieurs écrits du temps, et ces injures furent répétées jusqu'au commencement du dix-huitième siècle.

Des libraires de Hollande, persuadés que la mauvaise réputation de ce livre lui attirerait des acheteurs, et leur vaudrait de l'argent, le réimprimèrent. Le public fut bien étonné de n'y trouver que de faibles

plaisanteries, peu piquantes, divisées en quatre dialogues joyeux et facétieux, dont le moins mauvais est le second, où l'auteur se moque de ceux qui vont cherchant *la pierre philosophale;* véritable *pierre d'achoppement* pour les affamés spéculateurs qui courent après.

Des Perriers composa aussi de petits contes en prose, qu'il intitula *Récréations, et joyeux Devis.*

Ce livre fut pour les faiseurs de contes en vers une forêt enchantée où ils allèrent chercher des aventures. Ils en trouvèrent beaucoup; ils se les approprièrent, et les revêtirent, comme ils purent, des ornemens de la poésie.

Ces *joyeux devis* ressemblaient plus aux facéties du *Pogge*, qu'aux nouvelles de *Bocace* ou de *Marguerite de Valois.* Ce sont pour la plupart de petits contes tels que celui-ci, que nous avons mis en vers, quoique *des Perriers* l'ait écrit en prose.

La confession du berger normand.

Certain curé vers pâques confessant
Un villageois du pays Bas-Normand,
Pour rappeler sa mémoire engourdie
Lui dit : Es-tu joueur? — Oh! monsieur, non.
—Ivrogne?—non.—Paillard?—nenni.—Glouton?
— Non pas. — Eh! mais, qu'es-tu donc, je te prie?
— Je suis berger. — Ah! ah! double fripon,
Dit le pasteur avec quelque surprise :
As-tu du moins gardé de notre église
Les ordres saints qu'elle-même a prescrits?
— Je n'ai jamais gardé que mes brebis.
— Fort bien : mais dis, dans le cours de ta vie
N'as-tu jamais rien pris à ton prochain?
— Si fait : je crois qu'au fermier mon voisin
J'ai pris, hier, une bride pourrie,
Un vieux licón. — C'est mal. — Ah! pas trop mal;
Car au licou tenait un bon cheval.
Va promptement vendre cet animal;
Je t'attendrai dans mon saint presbytère.
Le prix reçu, reviens vîte m'en faire
Une ample aumône, et, quand je la tiendrai,
De ce licou volé je t'absoudrai

Les contes de *des Perriers* ne sont souvent qu'un bon mot. Par exemple, pour faire celui-ci, j'en ai réuni deux. L'un est

la confession d'un paysan qui ne se reconnaissant à aucun des péchés que lui indique son curé, lui dit enfin, *je suis maçon.* L'autre est celui du berger qui a volé un licou. J'ai pensé que ces deux confessions pouvaient très-bien aller ensemble, que l'une prêtait de la force à l'autre, et que, réunies, elles seraient un petit conte, au lieu de deux épigrammes.

Ce penchant qu'eut *des Perriers* à écrire des choses gaies et à se moquer des faux docteurs et des faux sages, ne le rendit pas heureux. Il termina sa vie en se passant son épée au travers du corps.

Le *Gargantua* et le *Pentagruel* de Rabelais, ouvrage beaucoup plus indévot, et beaucoup plus indécent que le *Cymbalum mundi*, causait alors bien moins de désagrémens à son auteur.

François Rabelais, né à Chinon en Touraine, mort en 1553.

La Sorbonne censura ce livre, le parlement le condamna au feu comme le *Cymbalum :* mais ce livre, beaucoup plus piquant, se faisait lire de tout le monde; on ne pouvait en parler qu'à gens qui le connaissaient; tous les lecteurs devenaient ses amis et se trouvaient prêts à le défendre.

Toute la cour et tout Paris prirent le

parti de *Pentagruel.* Personne ne pouvant s'empêcher de rire en y pensant, les magistrats prirent aussi le parti d'en rire. Ils laissèrent en paix un auteur tellement rempli d'esprit que tous les hommes le louaient, et d'une figure si prévenante que toutes les femmes le protégeaient.

Il se moquait pourtant de toutes les conditions dans son roman satyrique. Il y désignait les rois de France sous le nom de *Grand-gosier*, les catholiques sous le nom de *Papimanes*, les hérétiques sous le nom de *Papefigues*. Il y poursuit perpétuellement les moines. Mille pauvres diables avaient été brûlés vifs pour des écrits moins forts contre la religion ou contre des ecclésiastiques : mais *Rabelais* couvrait toutes les vérités qu'il disait par des obscénités si ordurières, par des allégories si bizarres, par des bouffonneries si originales, qu'on devenait ridicule en voulant le traiter comme un auteur sérieux.

D'ailleurs on savait que *Rabelais* n'était d'aucun parti, et peut-être avait-on soupçonné l'auteur du *Cymbalum mundi*, attaché à la reine de Navarre, de favoriser le parti des huguenots.

Rabelais vivait encore, lorsque le fameux Jésuite *Pierre Ribadeneira* vint de Tolède achever ses études à Paris.

Retourné dans son pays, il montra combien il avait profité, en osant jouter contre *Siméon Métaphraste* et contre *Jacques de Voragine*; il composa *la Fleur des Vies des Saints*, que les jeunes religieuses n'appelaient jamais que *la Fleur des Saints*, quelques reproches que leur fissent les vieilles de ce qu'elles lisaient mal. Pierre Ribadeneira de Tolède, mort en 1611.

On se moqua beaucoup à Paris de ce fatras de contes insipides, et les gens d'esprit, lisant tout aussi mal que les jeunes religieuses, n'appelaient jamais l'auteur de cette compilation que le Jésuite *Badineira*.

Cependant alors les Italiens et les Espagnols étaient nos maîtres en littérature. *Molière* et *Corneille* puisaient presque autant chez eux que chez les anciens.

Les contes espagnols ne sont pas des histoires purement lubriques, mais des aventures tout-à-fait romanesques. Ce sont des enlèvemens, des combats, des sérénades, des sbires, des emprisonnemens, des retraites dans des couvens, des chansons, de grands traits de jalousie et de généro-

sité. Les Espagnols semblent tourmentés par leur imagination, comme les Italiens par leur tempérament.

Michel Cervantes Saavedra, né en 1549, en Espagne, on ne sait dans quel lieu, mort en 1516.

Michel Cervantes est encore celui de leurs auteurs dont les nouvelles sont les plus renommées. Vous les connaissez, toute l'Europe les connaît.

Maria de Zayas.

Vous n'avez peut-être jamais entendu parler des contes de dona *Maria de Zayas*; cependant les contes de cette dame espagnole ne sont pas inconnus en France.

La Précaution inutile.

Elle en a fait un intitulé *la Précaution inutile*. On n'y trouve rien de ce qu'a mis le célèbre *Beaumarchais* dans sa comédie de ce nom; mais on y trouve la gageure de *Sédaine* toute entière.

Dans le conte espagnol, c'est une duchesse qui est dans ses terres près de Valence. Voyant de ses fenêtres un cavalier descendre de cheval pour se reposer, elle le fait inviter à venir dans son château, quoiqu'elle ne le connaisse point. Elle le trouve aimable, il s'appelle *D. Fabrique*; elle se met au lit avec lui pour faire sa méridienne.

Le duc, homme âgé d'une cinquantaine d'années, qui vivait à la campagne pour

tenir sa femme loin des amans, arrive à la fin de la méridienne. La duchesse fait cacher *D. Fabrique* dans un cabinet. Elle gage cent écus que son mari ne lui fera pas le dénombrement de toutes les pièces de fer qu'on peut forger pour servir à une porte. Il les nomme toutes à l'exception de la clef.

Alors elle lui conte ce qu'elle a fait avec *D. Fabrique*, et lui dit qu'elle l'a caché dans ce cabinet. Le duc s'emporte et lui demande la clef avec fureur. Elle se met à rire, et lui persuade qu'elle lui a dit une fable pour lui faire nommer la clef; la clef dont il n'a pas parlé. Faites-moi donner mes cent écus, ajoute-t-elle, je les ai bien gagnés. Il se retire, et les lui envoie.

La duchesse aussitôt fait sortir *D. Fabrique* du cabinet, lui fait présent des cent écus, y ajoute une chaîne d'or et le congédie.

Outre leurs nouvelles, les Espagnols ont aussi de petits contes dans le genre des facéties du *Pogge*, mais beaucoup moins connus. Tels sont *el sobre mesa y alivio de caminantes*, ou *l'Après-Dînée et la Récréation des Voyageurs*, par *Jean Timo-* Jean Timoneda.

neda. Il s'y moque des préjugés, mais ce n'est ni avec la licence des Italiens, ni la dérision des Français, ni l'audace des Anglais. On sent que l'auteur craint toujours que quelque familier du Saint-Office n'écoute ce qu'il dit. Vous en jugerez par ce conte.

L'ASTROLOGUE.

Un astrologue dont la femme était en travail, observait sous quel signe naîtrait l'enfant dont elle accouchait.

Elle en eut deux : et il découvrit que, selon toutes les règles de son art, le premier devait être un grand coupeur de bourse (un gran corta bolsas), et le second un grand meurtrier (un gran matador). Il en conçut un tel chagrin, que, malgré tous ses soins, il ne put cacher sa douleur à sa femme.

Elle en voulut savoir la cause, et, après bien des sollicitations, il lui conta ce que sa science et les astres venaient de lui révéler.

Il ne tient qu'à vous, lui dit-elle, de détourner ces pronostics : faites du premier un fabricateur de bourses, et il en cou-

pera, et faites du second un boucher, et il commettra bien des meurtres.

Les Espagnols aiment beaucoup ces petits romans qu'on appelle nouvelles. Ils en ont beaucoup écrit; et je crois que cette nation, vive, sensible, spirituelle et sensuelle n'eût pas manqué d'avoir son *Pogge* et son *Bocace*, si elle n'avait pas eu ses familiers et ses inquisiteurs.

Je ne sais si les Espagnols ont des contes en vers dans le genre de ceux de *La Fontaine*; mais ils ont deux fabulistes qui ne sont pas sans réputation.

D. Thomas de Yriarté a publié des fables qu'il appelle, je ne sais pourquoi, littéraires (fabulas literarias). Il y affecte une grande variété de versification : tantôt il leur donne la forme du sonnet, tantôt celle de quatrains, d'octaves ou de tercets, d'autres fois des formes particulières à la poésie espagnole. D. Thomas Yriarté.

Cette variété, qui ne nous paraîtrait qu'une bigarrure, ayant eu du succès à Madrid, est sans doute agréable, et doit être louée. La grâce du style, le charme de l'expression font tout en poésie; et si

l'auteur, en changeant de mesure et de manière à chaque fable, en a fait un jeu plus piquant pour le lecteur, il a rempli son but; car la poésie légère est elle-même une espèce de jeu.

Pour vous donner une idée des fables d'*Yriarté*, je vais vous transcrire celle que le chevalier de *Florian* a mise en vers français parmi celles qu'il a composées. Je la choisis, parce qu'on ne peut trop la remettre sous les yeux des jeunes auteurs, et quelquefois des vieux.

Florian, en la traduisant, l'a abrégée, et en a tiré une plus grande moralité. Voici sa fable.

L'AUTEUR ET LES SOURIS.

Fable de Florian.

Un auteur se plaignait que ses meilleurs écrits
Etaient rongés par les souris.
Il avait beau changer d'armoire,
Avoir tous les piéges à rats
Et de bons chats,

Rien n'y faisait : prose, vers, drame, histoire,
Tout était entamé; les maudites souris
Ne respectaient pas plus un héros et sa gloire,

Ou le récit d'une victoire,
Qu'un petit bouquet à *Cloris*.
Notre homme au désespoir, et l'on peut bien m'en croire,
Pour y mettre un auteur peu de chose suffit,
Jette un peu d'arsenic au fond de l'écritoire,
Puis dans sa colère il écrit.
Comme il le prévoyait, les souris grignotèrent,
Et crevèrent.

C'est bien fait, direz-vous; cet auteur eut raison.
Je suis loin de le croire. Il n'est point de volume
Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon,
Et l'on déshonore sa plume
En la trempant dans du poison.

Yriarté termine ce petit conte par une autre moralité. Il a écrit sa fable dans ce style que les Espagnols appellent *Sylva*, c'est-à-dire, fureur poétique, enthousiasme, colère. Il devait donc finir plus en homme irrité qu'en philosophe : voici dans sa fable ce qui suit la mort des souris.

O l'heureuse recette !
S'écria pour lors le poète :
Et comment si souvent rongé jusques au vif,
Ne pas teindre ses vers d'un mordant corrosif?
Sans doute, en critiquant, heureux qui se modère :
Mais on doit employer une plume sévère.

Contre toute censure où la malignité
Ne cherche qu'à nous faire outrage.
Qui n'en repousse pas les traits avec courage,
A bien moins de raison que de timidité (1).

D. Felix Maria Samaniego.

Yriarté est mort depuis peu de temps. Son talent a passé à *D. Felix Maria Samaniego*. Il a composé des fables à l'usage d'un séminaire royal. Il a emprunté des sujets à tous les fabulistes, sur-tout à *Gay*, le plus célèbre de l'Angleterre : mais toujours circonspect, n'oubliant point qu'il écrit pour des jeunes gens, il est, je crois, encore plus timoré qu'*Yriarté*. Les pères et les maris peuvent laisser lire en toute sûreté à leurs femmes et à leurs filles les ouvrages de ces deux auteurs.

La langue espagnole s'était fixée ; comme

---

(1) Voici les vers espagnols.

Feliz receta !
Dixo entónces al critico poëta :
Quien tánto roe, mire no le escriba
Con un poco de tinta corrosiva ?
Bien hace quien su critica modera ;
Pero usar la conviene mos severa
Contra censura injusta y offensiva.
Quando non hablar con sincero denuedo,
Poca razon arguye, ó mucho miedo.

l'italienne, dès le seizième siècle. La française continuait toujours à changer, et répandait toujours par son instabilité un nuage sur les écrits à mesure qu'on en faisait.

La lecture des contes en répandait le goût. Ils se multipliaient en France comme en Italie, mais non pas avec un succès égal.

Chapuis, chanoine de Tours, traduisit les Cent Nouvelles de *Giraldi*, et en fit cent de sa façon qu'il intitula *Facétieuses journées*.

Gabriel Chapuis, né à Nozeroy, mort vers 1611.

Un autre plaisant, le seigneur de *Cholières*, ne donna que des *Matinées* et des *Après-dînées*, et n'en donna que neuf. C'est un bavardage où il y a quelques méchans contes et de méchans vers, mêlés à de méchante prose. Sans l'indécence du style, cet ouvrage serait absolument inconnu.

Cholières.

Un troisième plaisant, ne donna que des *Serées* ou *Soirées* : mais il voulut remplir tout le mois, et il en publia au moins trente. La première traite du vin, sans lequel, dit-il, les soirées seraient bien tristes.

Guillaume Bouchet, sieur de Brocourt, mort vers 1607.

Ce buveur, ce narrateur de fariboles, était un juge de Poitiers, un magistrat estimable : il s'appelait *Bouchet*.

Son livre vaut mieux que celui de *Cholières :* il y a plus de contes, ils sont plus courts ; on voit que l'auteur est instruit, quoiqu'il défigure sans scrupule tout ce qu'il tire de l'antiquité.

C'est dans ce livre qu'on trouve ces quatre vers si connus :

Au temps passé, en l'âge d'or,
Crosses de bois, Évêques d'or :
En ce temps-ci sont d'autres lois,
Crosses d'or, Évêques de bois.

Je crois que ce fut alors que parurent le *Parangon des Nouvelles*, *le Patron de l'honnête Raillerie, le Courier facétieux, le Chasse-ennui, les Délices de Verboquet, le Facétieux réveil-matin, la Gibecière de Mome, l'Histoire générale des Larrons, les Joyeuses aventures, les Nuits Parisiennes, les OEillets de récréations, le Trésor des récréations, les Tromperies de ce siècle ;* et une multitude d'autres ouvrages dont les auteurs connus ou inconnus cherchaient à piquer la curiosité du lecteur par le titre même qu'ils donnaient à leurs recueils.

Oh ! quand j'aurais une langue de fer ,
Toujours parlant , je ne pourrais suffire ,
Mon cher lecteur , à te nombrer et dire
Combien de fous veulent nous faire rire.

Dans cette foule de livres qu'il faut bien passer sous silence , quelque desir qu'on ait de ne rien omettre , il en est deux dont je parlerai comme de sources où allèrent puiser des gens avides de produire , quoiqu'ils ne trouvassent rien dans leur propre fonds.

Le premier est un recueil de contes tirés de toutes sortes d'auteurs anciens ou modernes , étrangers ou nationaux , qu'un anonyme publia sous le titre de la *Gibecière de Mome* ou *de Momus*. La Gibecière de Momus.

Pour prologue il introduit le Dieu des Ris , disant : « Je suis le gaillard Momus , » le Dieu des humeurs enjouées , qui , n'é- » tant fait que pour rire , ne veut aussi » que faire rire.

» Des autres Dieux , les uns tonnent , les » autres combattent , les autres forgent , » les autres volent impunément ; je ne » songe qu'à divertir.

» Au lieu de la foudre de *Jupiter* , du

» caducée de *Mercure*, du glaive de *Mars,*
» du marteau de *Vulcain*, des flèches de
» *Cupidon*, j'ai une gibecière non pleine
» d'argent, il cause trop de soucis, mais
» d'une chose que ne peuvent payer tous
» les trésors de *Crésus*.

» Quand j'y mets la main, j'y trouve
» tout ce qu'il y a de plus facétieux dans
» l'Antiquité. Tout ce que *Bocace* a de
» plus attrayant y est en élixir. Les Nuits
» de *Straparole* y brillent du plus beau
» jour. J'y ai renfermé, par extrait et par
» choix, tout ce qu'ont fait de meilleur les
» autres génies de gaillardise et de naïveté.
» Vous y trouverez aussi des nouveautés.
» Fouillez dans la gibecière, vous verrez
» que je ne mens point. »

En voici quelques traits.

Thémistocle voulant tirer de l'argent des habitans d'Andréos, je vous amène, leur dit-il, deux déesses, la *Force* et la *Persuasion;* et nous y opposons deux déesses, lui repartit un des Andréens, la *Pauvreté* et l'*Impossibilité.*

Alfonse d'Arragon disait : Il y a quatre choses qui sont bonnes, encore qu'elles

soient vieilles ; le vieux bois, le vin vieux, les vieux amis et les vieux auteurs.

Un borgne venait d'épouser une demoiselle : Je voudrais bien voir, lui dit-il, si vous êtes pucelle ? Vous y seriez bien embarrassé, lui répondit-elle, même avec deux bons yeux ; mais puisque vous n'avez qu'un œil, pourquoi me voudriez-vous toute entière ? Mes ennemis m'ont causé cette perte, répliqua le mari : et pourquoi vous fâcheriez-vous, lui repartit l'épousée, si mes amis m'en avaient occasionné une plus douce ?

Ce conte, assez gai pour entrer dans la *Gibecière de Momus*, avait été extrait des *Heures de récréation* de *Guichardin*.

L'autre livre dont je veux vous parler est beaucoup plus célèbre : c'est le *Moyen de parvenir*, recueil de petites histoires très-courtes, racontées par des gens qui dînent ensemble. Il commence par *car*, et ce mot, dit-on, ne se retrouve pas dans le reste de l'ouvrage. Je n'ose l'affirmer, quoique je ne l'aie pas retrouvé. Le Moyen de parvenir.

L'auteur n'y enseigne aucun moyen de parvenir ni à la fortune, ni à la cour, ni à l'armée, ni dans les lettres. Il semble

par son titre avoir voulu indiquer à ses lecteurs qu'un des moyens les plus sûrs pour s'avancer, quelque état qu'on embrasse, c'est d'être un homme aimable, et d'avoir le talent de conter avec grâce de très-courtes histoires.

On a puisé dans ce livre un nombre prodigieux de petits contes et de saillies qu'on a rimées sous le nom d'Épigrammes.

L'auteur en a été long-temps inconnu. Le plaisir, beaucoup plus que le desir d'être célèbre, fait entreprendre de pareils ouvrages.

Beroald de Verville, né à Paris en 1558.

Beaucoup de gens l'attribuent aujourd'hui à *Beroald de Verville*, chanoine de Saint-Gratien, Abbaye de la ville de Tours.

Il était fils d'un savant très-dévot qui, de catholique, se fit protestant, et qui écrivit une chronique dans la vue de démontrer qu'on ne doit avoir d'autre guide que la Bible pour supputer les temps.

Le fils fut en tout l'opposé du père. De protestant il se fit catholique, d'homme du monde, chanoine; ne régla ni sa conduite, ni sa plume, ni son temps par la chronique ou par les maximes des livres saints, chercha *la pierre philosophale*, composa des

poèmes, fit des romans, et compila enfin tous les petits contes du *Moyen de parvenir*.

Si *Bouchet*, juge, *Chapuis* et *Verville*, chanoines, ne croyaient point manquer à la gravité de leur état en faisant des contes lubriques; un conseiller du parlement de Rennes, *du Faïl*, gentilhomme breton, ne crut ni déroger à sa noblesse, ni manquer à la décence de la magistrature en rivalisant avec eux. — Noël du Faïl, seigneur de la Hérissaye.

« Châtrez, dit-il dans un de ses contes,
» un *Martial*, un *Térence*, un *Suétone*,
» un *Bocace*, dans son *Décaméron*, un
» *Pogge*, Florentin, ou les contes de la
» Reine de Navarre, ce serait vrai corps
» sans ame; un banquet de diable où il n'y
» aurait point de sel, et où le profit qui est
» contraire au mal ne pourrait se tirer. »

Il y a dans ses contes trois interlocuteurs, deux dont les noms, tirés du grec, sont *Eutrapel* (Εὐτράπελος), c'est-à-dire volage, et *Polygame* (Πολύγαμος), ayant plusieurs femmes.

Il a publié ses contes sous le nom d'*Eutrapel;* ce qui l'a fait prendre, par quelques beaux-esprits qui n'entendaient pas le grec, pour un Italien appelé *Eutrapello*.

Il mêle quelquefois des vers à ses récits. Il traduit ce vers d'Horace,

Fœcundi calices quem non fecere?

par celui-ci,

Qui n'est savant après avoir bien bu?

Il fait à l'honneur des dames de Paris des vers qu'elles ne me pardonneraient pas de citer, quoiqu'ils soient à leur gloire, et qu'ils célèbrent des attraits qu'on a vantés chez elles depuis la fondation de cette ville. Un autre auteur a dit :

Il n'est bon bec que de Paris.

C'est l'éloge de leurs grâces dans la conversation, comme les vers de *du Faïl* sont leur éloge dans l'action. Cet assemblage de charmes divers attira de tous les temps dans Paris les amateurs de toutes les nations.

Tandis que ces chanoines et ces magistrats faisaient et recueillaient des contes, notre occident s'enrichissait de nouveaux trésors tirés de l'Orient ou de l'Antiquité.

Fables de Lockman, publiées par Erpénius.

Un Hollandais qu'on appelait *Erpenius*, professeur d'Arabe à Leipsick, publia une traduction latine des fables de *Lockman*.

Lockman est regardé comme un poète Arabe, quoiqu'il soit né dans l'Afrique, chez les noirs Éthiopiens. Il était esclave. On trouva dans ce recueil plusieurs fables attribuées à *Ésope* par le moine *Planude*.

On soupçonna dès-lors que ce moine avait confondu les deux fabulistes, et fait de l'esclave Éthiopien un esclave Phrygien. Enfin on alla jusqu'à douter de l'existence d'*Ésope*. On pensa, non sans quelque fondement, que les Grecs avaient mis sous le nom d'*Ésope* toutes les fables qui leur étaient venues du Midi ou de l'Orient.

Dans le même temps, le procureur général *François Pithou*, l'un des hommes les plus doctes de la France, parcourait tous les recoins des bibliothèques monacales, où de bons livres restaient encore ensevelis dans la poussière. Il déterra à Reims, dans celle de Saint-Remi, un manuscrit des fables de *Phèdre*, ouvrage qu'on croyait perdu pour jamais, et qui, réuni aux fables d'*Ésope* et à celles de *Lockman*, nous rendait assez riches en ce genre.

Fables de Phèdre, publiées par François Pithou, né à Troyes en 1544, mort en 1621.

Faerne mettait alors en Italie celles d'*Ésope* en vers latins, et il en composait quelques-unes.

Faerne, mort vers 1561.

Reidembourg. Marie, dite de France.

Reidembourg en avait déja fait en Allemagne. Nous-mêmes nous en avions eu dès le treizième siècle. C'était une femme qui en était l'auteur. Elle s'appelait *Marie*. Elle prit le surnom *de France*, pour désigner qu'elle était de la province qu'on appelait l'*Isle de France*, province où déja l'on parlait mieux la langue d'*Oyl* que dans aucune autre.

Presque toutes nos richesses littéraires étaient des plantes exotiques que les vents avaient jetées sur notre sol; mais le temps approchait où nous devions aller chercher nous-mêmes les productions des climats les plus éloignés pour enrichir notre patrie, au lieu d'attendre que le hasard nous les apportât.

Bientôt le cardinal de *Richelieu* développa le génie de la nation, et les Académies qu'il fonda, rassemblant en faisceaux toutes les connaissances humaines, nous firent sentir ce qui nous manquait, nous apprirent comme il fallait diriger nos recherches, et nous enseignèrent à cultiver nos talens avec méthode.

Elles devinrent des foyers de lumières, et elles portèrent, en peu d'années, la litté-

rature française à ce haut degré de gloire où elle ne serait pas parvenue sans l'émulation qu'elles inspirèrent à la jeunesse, et le goût de l'instruction qu'elles répandirent dans toutes les classes de la société.

Le cardinal de *Richelieu* se délassait des contes politiques en écoutant les bons mots de *Bois-Robert*, qu'il récompensa d'une bonne Abbaye; et les contes de *Douville*, frère de cet Abbé. Ce n'était qu'une compilation assez pauvre, qu'il avait intitulée *Contes à rire*, ou *Récréation française*.

Douville. On ne sait ni l'année de sa naissance, ni celle de sa mort.

Mais le cardinal fit bien mieux en envoyant *André du Ryer* à Constantinople et en Egypte chercher des contes plus importans et plus dignes de lui.

Du Ryer, sieur de Malezais, né à Marcigny en Mâconnois.

Du Ryer en rapporta l'*Alcoran de Mahomet*, et le *Jardin des Roses de Saadi*: c'est un ouvrage de morale et de fables que *du Ryer* traduisit de l'Arabe en Français.

Ce *Saadi*, qu'on appelle le prince des poètes de l'Orient, n'est pas Arabe, mais Persan. Né à *Schiras* à la fin du douzième siècle, fuyant sa patrie envahie par les Turcs, il fut pris par des croisés français, maîtres de Tripoli en Syrie, et réduit par

Saadi, né à Schiras en Perse, en 1193.

eux à l'esclavage. Ils l'employèrent à creuser des fossés pour servir de fortification à cette place.

Un marchand arabe, de la ville d'Alep, le racheta, connut son talent pour la poésie, et en fut tellement épris qu'il lui donna sa fille en mariage.

Je crois que nous devons aussi à cet *André du Ryer* la connaissance de quelques fables indiennes attribuées à *Pilpay*, ou plutôt *Bid-pay*, fabuliste beaucoup plus ancien que *Saadi*, que *Lockman*, que *Sendebad*. Il était Indien, de la caste des Brames ; il fut, dit-on, gouverneur d'une partie de l'Indostan, sous le règne de l'Empereur *Dabschelim*.

Les fables de Pilpay furent traduites de l'indien en persan, du persan en turc, du turc en arabe, de l'arabe en français. On y trouva les originaux de plusieurs fables de *Lockman* et d'*Ésope*, et elles firent encore plus douter les savans de l'existence du fabuliste grec.

Cependant ces fables où des animaux enseignent la morale aux hommes, ces contes où des êtres surnaturels font tant de prodiges, n'étaient pas, à beaucoup près,

si ingénieux que ces belles fables où les Grecs avaient représenté la Déesse de la Sagesse sortant toute armée de la tête du Roi des Dieux ; où ils avaient fait naître les Muses de la Déesse de la Mémoire, et du Dieu de la Lumière ; et l'Amour enfant, l'Amour, armé de flèches, de la Déesse de la Beauté et d'un père inconnu.

Depuis deux mille ans aucun peuple, aucun poète n'avait rien ajouté à ces belles allégories, lorsqu'une femme, une Française, une Lyonnaise, *Louise Labbé*, veuve d'un riche marchand de cordes, célèbre par sa beauté, par son esprit, par ses galanteries, par son talent pour la poésie, imagina le *Débat de Folie et d'Amour* se disputant le pas à la porte du palais de *Jupiter*. La Folie en frappant l'Amour le rendit aveugle, et *Jupiter* la condamna à servir de guide à cet enfant.

Louise Charly-Labbé, née à Lyon en 1526, femme d'Ennemon Perin ; elle mourut en 1566.

On a dit avec raison que cette allégorie était la plus heureuse des fables modernes. Elle est, en effet, la seule qu'on puisse mettre à côté de celles de l'Antiquité. Elle est du même genre ; elle en a la grâce, la vérité, la justesse ; elle en est le complément.

Les mœurs étaient changées en Europe, les esprits plus éclairés, le sort des hommes et des propriétés plus assuré. On croyait davantage aux effets des lumières et moins aux prodiges. Il fallait des talens pour prospérer. Un cheval, une lance, un grand courage, ne suffisaient plus pour devenir prince ou roi. L'imagination était moins exaltée, le jugement plus exercé.

Les jeux de cartes qui occupaient le désœuvrement des sociétés, depuis le règne de *Charles VI*, rendaient les contes moins nécessaires; la controverse qui, après la mort de la Reine de Navarre, s'introduisit dans toutes les conversations pendant les guerres de religion, leur nuisit encore plus: enfin le théâtre, qui commença à devenir un objet important sous le règne de *Louis XIII*, acheva de les décréditer. Quiconque fut capable d'imaginer une bonne intrigue, aima mieux en faire une comédie qu'un fabel.

Molière donna l'exemple de prendre dans nos vieux fabliaux des sujets de pièces nouvelles.

Ainsi les contes, qui avaient tenu le permier rang dans la littérature aux douzième

et treizième siècles, furent obligés, dans le dix-septième et dans le dix-huitième, de le céder à la comédie, à la tragédie, à l'épopée, à l'ode, à la satyre; et au lieu d'être l'honneur des fêtes publiques, comme ils avaient été celui des cours plénières, ils ne furent plus considérés que comme un des amusemens de la jeunesse.

La langue, qui avait changé jusqu'alors, commençait à prendre une forme un peu plus stable; celle des Trouvères l'emporta entièrement sur celle des Troubadours, et fut préférée par les écrivains de toutes les provinces.

Mais aussitôt qu'elle se fut un peu perfectionnée, et que le goût se fut un peu épuré, on sentit que des histoires aussi frivoles que des contes devaient tirer leur principal mérite de la diction ou des charmes de la poésie, et l'on revint à les écrire en vers.

Ce fut pourtant le bon, l'inimitable *Jean La Fontaine* qui eut la gloire d'appeler ce genre au Parnasse, d'y accoutumer les Muses, de les entretenir de tous les jeux, de toutes les espiégleries de l'Amour, sans

blesser leurs oreilles ; et de faire préférer aux lecteurs les contes en vers aux contes en prose. Il puisa dans tous les recueils connus, mais il embellit tout ce qu'il toucha.

Jean La Fontaine, né à Château-Thierry le 8 juillet 1621, mort en 1695.

Supérieur à tous les conteurs de son temps, il rivalisa avec l'*Arioste* dans le conte de *Joconde*. Il ne l'imita pas servilement. Il y ajouta l'épisode du livre blanc pour écrire le nom de toutes les infidèles. Il y mit sur-tout beaucoup de ces *Vezzi di lingua*, qui plaisent tant aux lecteurs. C'est ce qui fit penser à *Boileau* que *La Fontaine*, dans ce conte, n'avait pas été inférieur à l'*Arioste*.

On a reproché à *La Fontaine* d'avoir quelques longueurs dans ses contes, de croiser ses rimes trop uniformément, de les faire trop souvent tomber deux à deux dans de petits vers de quatre pieds.

On ne peut lui faire aucun de ces reproches dans ses fables : elles sont écrites avec beaucoup plus de soin ; les rimes y sont croisées avec beaucoup plus de grâce, et il y a infiniment plus d'imagination dans l'expression.

Ses fables sont écrites d'un style si facile et si naturel qu'elles semblent ne lui avoir coûté aucun travail. Ce n'est qu'en les comparant avec ses contes qu'on s'aperçoit de la peine qu'il a dû prendre pour les écrire avec une pureté et une élégance continues.

Outre l'extrême mérite de sa poésie, de son naturel, de sa naïveté, que personne ne lui conteste, ses fables en ont encore un autre qu'on aperçoit moins.

La morale en est toujours douce ; elle tend toujours à nous éconcilier avec la nature et avec nous-mêmes. Jamais on n'y trouve un mot d'humeur ; jamais un trait qui sente l'homme mécontent ; jamais un vers d'épigramme ou de satyre ; jamais de causticité. C'est toujours un ami qui vous parle, qui vous console, qui vous égaie : aussi fut-il surnommé *le bon La Fontaine.*

Les autres fabulistes sont souvent des censeurs amers. Ils attristent le lecteur ; ils déprécient la nature humaine ; ils écrivent avec chagrin, confondent le style de *Juvénal* avec celui d'*Ésope* ; insultent tantôt une classe d'hommes, tantôt une autre. On sent qu'ils ont de l'humeur, et ils en don-

nent. C'est-là le grand écueil qui perd presque tous ceux qui font des fables.

Les faiseurs de contes ont un autre écueil contre lequel ils échouent très-souvent; c'est la grossièreté, c'est l'obscénité. *La Fontaine* l'évita avec beaucoup d'adresse. On voit toujours en lui le conteur aimable, poli, exercé, qui fait entendre tout ce qu'il veut sans blesser l'oreille, qui badine avec sa langue, et qui la maîtrise : semblable à un habile artificier qui joue avec le feu et qui ne se brûle jamais.

Il s'est permis dans ses contes, comme il l'avoue lui-même dans une de ses préfaces, des fautes contre la grammaire, des altérations de mots, des hiatus et autres défauts que le plus mince rimeur ne se permettrait pas aujourd'hui.

Il a réussi malgré ces défauts, comme une jolie femme sait plaire malgré les siens. Ils seraient intolérables dans quiconque n'aurait pas cette foule de charmes qui entraînent le jugement, et portent à excuser ce qu'on ne peut s'empêcher de condamner.

Les contes de *La Fontaine* sont remplis de pensées sages et douces, qu'on aime à

rencontrer, lors même qu'on ne songe qu'à rire : comme quand il dit :

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage,
En soit le point le moins considéré.
Lorsque l'on met une fille en ménage,
Les père et mère ont pour objet le bien :
Tout le surplus ils le comptent pour rien.
Jeune tendron à vieillard apparient ;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés,
De même taille, et mêmes chiens couplés.

Quelquefois *La Fontaine* combat les préjugés en se jouant. On avait alors la fureur de cloîtrer les filles. Il s'en moque fréquemment.

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'Amour, ni le moins accessible.
Un bon mari mieux que grille, ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.

Les préambules *de la Coupe enchantée*, celui du *Petit Chien qui secoue des pistoles et des pierreries*, sont plus délicieux encore : ce sont des leçons charmantes contre la jalousie et l'avarice.

Les poètes remarquent dans ces contes des beautés d'artiste, qui compensent et rachètent bien des défauts ; telles que ce grand vers suivi de ce vers monosyllabique :

Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
— Rien.

La raison de la longueur de ce premier vers qui ressemble à une consultation, et celle de la brièveté du second, sont trop sensibles pour qu'on ait besoin de les dire : mais quel goût, quelle heureuse inspiration ne faut-il pas éprouver pour s'exprimer ainsi ! Ce sont de ces beautés qu'on ne trouve que chez les grands poètes.

La Fontaine donne aussi de temps en temps dans ses contes d'excellens conseils. On pourrait en faire un supplément à l'art poetique. Ses successeurs ne les ont pas toujours suivis, et ne s'en sont pas mieux trouvés En voici quelques traits qu'on ne peut trop rappeler aux jeunes gens qui veulent s'exercer dans ce genre.

Qui pense finement, et s'exprime avec grâce,
Fait tout passer, car tout passe :

Je l'ai cent fois éprouvé.
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe en sa faveur à la chose pardonne.
Ce n'est plus elle alors ; c'est elle encor pourtant.
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.
Pourquoi? me direz-vous, puisque sur ces merveilles
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons.
Je réponds à cela : chastes sont les oreilles,
Encor que les yeux soient fripons.

On a imprimé dans quelques écrits que *La Fontaine* a fait ses premiers contes pour l'amusement de cette duchesse de *Bouillon*, qu'on peut dire de *joyeuse mémoire*. C'est, en effet, toujours pour quelque femme qu'on commence à travailler dans ce genre.

Omnia vincit Amor, et nos cedamus Amori.

Et nous aussi, c'est pour complaire à une femme que nous avons écrit nos premiers contes, et que nous crayonnons aujourd'hui l'histoire de ce badinage littéraire.

On dit aussi que c'est pour cette même duchesse que *La Fontaine* a fait les seuls vers obscènes qui soient sortis de sa plume : vers élégans, pensées fines, et même délicates, rendues avec des mots grossiers, que nous

voudrions transcrire ici, parce qu'ils sont peu connus; mais que nous ne transcrirons pourtant point, par égard pour le public, auquel on ne doit pas présenter, même en badinant, ce qu'on n'oserait pas faire entendre à une personne respectable.

Nous dirons seulement ici pour la gloire de *La Fontaine*, qu'on a défiguré ces vers dans quelques sottisiers où on les a imprimés, et dans lesquels on n'a pas manqué de lui faire dire tout le contraire de ce qu'il a dit : de sorte qu'on a fait une platitude sans mérite, d'un badinage où il avait conservé une certaine fleur de délicatesse en manquant à la décence.

On trouve dans les fables de *La Fontaine* beaucoup de contes proprement dits qu'il avait pris dans des recueils de contes, tels que *le Financier et le Savetier*, *le Pot au lait*, qu'il a empruntés des *Joyeux devis* de *des Perriers*; *Belphégor*, qu'il a tiré de *Machiavel*; *le Meunier, son fils et l'Ane*, qu'il a trouvé dans les facéties du *Pogge*, et que le *Pogge* avait puisé dans *Riedembourg*, auteur allemand dont nous avons déja parlé.

Tircis et Amaranthe, *la Jeune Veuve*,

sont plutôt des contes que des fables, selon la définition que nous en avons déja faite, qu'*un conte est une histoire qui peut être vraie, au lieu qu'une fable est toujours impossible.*

Les contes des Fées devraient, par cette raison, se mettre au rang des fables.

Mais les Magiciens, les Fées, les Anges, les Dieux, les Saints et même les Démons, étant des êtres dont l'existence est admise pour véritable; des êtres agissant, pensant et parlant à l'instar de l'homme, on en a fait aussi les héros du Conte. Les animaux et les plantes sont restés plus particulièrement à la Fable. J'ai déja dit que les nuances se confondent, et que, dans ce genre, le lecteur, quand on l'amuse, chicane rarement sur le nom.

Le Berger et le Roi est aussi un conte que *La Fontaine* a pris à *Fénélon*, qui l'avait intitulé *Alibée*; car *Fénélon* a fait un recueil de fables en prose pour l'éducation du duc de Bourgogne. C'est en comparant ces deux ouvrages de deux grands écrivains, qu'on sentira combien les bons vers l'emportent sur la prose la plus correcte et la plus élégante.

Salignac de Fénélon, né à Fénélon en Quercy, le 6 août 1651, mort en 1715.

Les fables de *Fénélon* sont des histoires dont les personnages sont souvent tirés de l'Antiquité. Elles sont instructives ; et malgré l'élégance du style et l'excellence de la morale, elles sont sans réputation, n'amusent pas comme les contes profanes, et ne se retiennent pas comme les vers de *La Fontaine*.

Perrault d'Armencourt.

Dans le temps que *Fénélon* écrivait pour les enfans des Rois, et que *La Fontaine* faisait des contes pour les connaisseurs, pour les poètes, pour les gens du monde, *Perrault d'Armencourt* en composait pour les mères et pour les nourrices, et il réussit comme eux. *La Barbe bleue, le Chat botté, Riquet à la houpe, la Belle au bois dormant*, sont encore aussi connus que les contes de *La Fontaine*, et bien plus que les fables de *Fénélon*, écrites aussi pour des enfans.

Les auteurs dramatiques leur ont fait le même honneur qu'aux contes de *La Fontaine*, en les mettant sur la scène.

Perrault donna les siens sous le titre de *Contes du temps passé*. Ils sont écrits dans un style doux, sans aucune prétention, et par cela même plus difficile à imiter que

s'il était orné d'antithèses ou de détails bien saillans.

Cet auteur était fils de *Charles Perrault*, si connu par ses querelles avec *Boileau* au sujet des Anciens.

Charles Perrault, né à Paris en 1633, mort en 1703.

Ce fut le prince de *Conti* qui engagea la querelle, en disant qu'il irait à l'Académie et qu'il écrirait sur le fauteuil de *Boileau : Tu dors, Brutus.*

Le fier censeur se réveilla, et il lui fut facile de démontrer que les *Chapelain*, les *Scudery*, que *Perrault*, dans son *Parallèle des anciens et des modernes*, égalait aux grands auteurs de l'Antiquité, leur étaient fort inférieurs.

Si *Perrault* eût comparé l'*Andromaque*, l'*Iphigénie*, la *Phèdre* d'*Euripide* avec les tragédies de *Racine*, l'*Avare* de *Plaute* avec celui de *Molière*, l'*Art poétique* de *Boileau* avec celui d'*Horace* ; et il le pouvait, puisque ces ouvrages étaient publiés lorsque son *Parallèle* parut en 1690 : s'il eût fait sentir les beautés que les Modernes avaient ajoutées à celles que les Anciens avaient créées, les défauts qu'ils avaient évités, les progrès que leur génie et leur expérience avait fait faire à la poésie, considérée comme art, il

eût gagné sa cause, et personne n'eût eu rien à lui objecter. Mais il ne fit point cet ouvrage, qui eût été encore plus instructif que curieux.

Dans ce *Parallèle*, livre plein de connaissance de l'Antiquité et de tous les arts, il se montre peu instruit dans les lettres, et absolument sans goût pour la poésie. Il cite à peine *Corneille*; il affecte de ne pas nommer *Racine*; il ne nomme *Boileau* que pour le déprécier. Il traite le *Lutrin* de poème burlesque; il lui préfère le *Virgile travesti* de Scarron. Il regarde la *Pucelle* de *Chapelain* comme un bon poème, quoiqu'il convienne que le style en soit défectueux. Il ne se doute pas que jamais ouvrage de poésie ne sera tolérable sans un style excellent.

Mais ce qui vaut mieux que du goût, c'est qu'il s'efforce de faire respecter comme hommes ceux que *Boileau* et *Molière* ont trop poursuivis comme versificateurs.

Il nous a conservé dans le quatrième dialogue de ce *Parallèle* une anecdote sur l'abbé *Cotin*, propre à le faire estimer. Studieux et sans fortune, il vivait content. Deux ou trois héritages le rendirent riche,

et les soucis arrivèrent. Des locataires, des fermiers ne le payèrent pas ; d'autres lui chicanèrent ce qui lui était dû ; des procès commencèrent. *Cotin*, au désespoir d'être enlevé à ses livres, donna tous ses biens à l'un de ses héritiers, à condition qu'il le logerait, le nourrirait, et lui paierait une modique pension pour son entretien.

Ses autres collatéraux se fâchèrent. Ils prétendirent qu'un homme qui faisait donation de tous ses biens était en démence et devait être interdit. Ils présentèrent une requête au parlement. *Cotin* s'en tira comme *Sophocle*, accusé par ses propres fils d'être tombé en enfance. Il dit à ses juges : Venez entendre les sermons que je compose. Ils y allèrent ; et s'ils n'y trouvèrent pas l'éloquence et l'élégance que *Boileau* exigeait, ils y trouvèrent tant de bon sens, de raison, de conséquences, de logique, qu'ils condamnèrent unanimement les héritiers de *Cotin*, et qu'ils les punirent d'une amende.

Boileau ne répondit pas au *Parallèle* de *Perrault* par un examen comparé des ouvrages antiques et modernes. Il se contenta de faire quelques épigrammes, et d'élever vaguement les Grecs au-dessus de ses con-

temporains dans ses remarques sur *Longin*. Le public ne retira ni lumières ni instruction de cette grande querelle. La question ne fut pas décidée.

Il fut aisé de réconcilier *Perrault* avec *Boileau*.

> Quand, malgré l'emportement,
> Comme eux l'un l'autre on s'estime,
> L'accord se fait aisément,

disait *Boileau*; et en effet ils s'estimaient. *Perrault* s'était rendu recommandable par les éloges historiques qu'il composa de la plupart des hommes illustres du dix-septième siècle, dans lequel il vivait. C'était un homme d'une probité rare, épris du mérite de ses contemporains, espèce de passion qui tourmente peu de gens.

Il fit dans sa place tout le bien qu'il fut possible de faire. C'est lui qui engagea *Louis XIV* à placer les Académies dans le Louvre.

Il étoit contrôleur-général des bâtimens : il mit en vers français les fables de *Faerne*. Il fit aussi des contes. Il rima celui de *Griselidis*, qu'il prit dans *Bocace*, et non dans nos vieux auteurs d'où *Bocace* l'avait tiré.

Malheureusement pour lui il versifia le conte de *Peau d'Ane*, qu'il prit dans les *Joyeux devis* de *des Perriers*.

C'est un conte ridicule pour le fond. Il le rima d'une manière niaise et non pas naïve, plate et non pas simple. On accabla *Perrault* de plaisanteries.

La Fontaine avait dit dans ses fables,

Si *Peau d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

En parlant ainsi pour montrer la faiblesse de l'esprit humain, *La Fontaine* avait choisi exprès le conte le plus insipide et le moins propre à intéresser. Aussi s'était-il bien gardé de le mettre en vers, lorsqu'il avait puisé des contes et des fables dans les *Joyeux devis*. Mais *Perrault* et beaucoup d'autres ont pris ces vers pour un éloge.

Charles Perrault était frère du célèbre *Claude Perrault*, l'homme peut-être le plus étonnant du siècle de *Louis XIV* par la variété de ses talens et l'étendue de ses connaissances.

Claude Perrault, né à Paris en 1613, mort en 1688.

Il fut assez grand architecte pour concevoir la *colonnade du Louvre*, assez profond physicien pour composer des *Mémoires* con-

cernant l'*Histoire naturelle des animaux*, et assez bon médecin pour que la Faculté voulût avoir son portrait.

Lorsque les contes de *La Fontaine* parurent, ils ne manquèrent pas de censeurs ; mais leur mérite lui attira les éloges de *Bayle*, qui travaillait alors à sa *République des lettres*. *Bayle* fut un des premiers à leur rendre justice, à priser la manière adroite avec laquelle *La Fontaine* peint des actes de licence sans être jamais obscène. Il fit remarquer que les anciens ne nous avaient rien laissé de semblable ; que *La Fontaine* leur était supérieur dans ce genre comme dans ses fables.

Jean-Antoine du Cerceau, né à Paris en 1670, mort en 1730.

Bientôt après un Jésuite, car les Jésuites se fourraient par-tout, comme on le disait de leur temps, un enfant d'*Ignace* chercha à se glisser sur le Parnasse auprès de *La Fontaine*, et se fit un nom parmi les faiseurs de contes. Il est plus connu que bien des laïcs qui pouvaient écrire avec plus de liberté ; c'est le Père *du Cerceau*.

Si sa robe, si les statuts de son ordre, si les chaînes monastiques n'eussent pas gêné le cours de ses idées, et interdit à son imagination toutes les images riantes, il eût

été beaucoup plus plaisant. On lit encore avec plaisir quelques-unes de ses productions.

N'osant choisir ni des sujets galans, ni des sujets tendres; ne pouvant se permettre aucune réflexion un peu profonde, aucune sorte de hardiesse, il fallait qu'il ne traitât que de petits sujets innocens qui, n'offrant rien au cœur ou à la pensée, ne l'exposassent point à la censure de ses supérieurs.

Il fallait qu'il apportât presqu'autant de soins à s'affaiblir que les autres auteurs en apportent à se rendre énergiques.

On a retenu quelques vers de son Épître sur les *Pincettes*. Elle commence ainsi :

Heureux qui, près du feu, peut avoir des pincettes.
. . . .
Va chez mon serrurier, *Picard*, va promptement
Commander de ma part des pincettes de poche.

Ne pouvant chanter les infidélités des femmes, il s'égaya sur leur penchant à désobéir. Il fit un conte qu'il intitula *La nouvelle Ève*. En voici le préambule :

Pain dérobé réveille l'appétit.
A tout péché la loi qui l'interdit

Est un attrait, est une rocambole.
D'aller vers là, de revenir ici,
Est-il permis? Quand on le peut ainsi,
On s'en soucie autant que d'une obole;
Mais que la loi dise, je le défends,
Nous y courons, et notre cœur y vole.
D'*Eve* en cela nous sommes tous enfans :
Ne la traitons point trop en criminelle;
Elle eut grand tort, je ne l'excuse point :
De là nous vint la tache originelle.
Mais tel lui fait son procès sur ce point,
Qui, dans sa place, aurait fait tout comme elle.

Si le conte entier était écrit avec cette gaîté ; si la narration en était plus animée, plus soutenue, plus concise ; sur-tout si l'objet de la désobéissance était mieux choisi, ce conte serait plus connu. Il n'est pourtant point oublié ; on le retrouve dans la plupart des recueils de vers ou de contes qu'on nous a donnés.

Du Cerceau travailla dans divers genres de littérature. Il fit même quelques comédies : on y sent toujours la réserve ; on n'eût pas permis à un Jésuite de Paris ce qu'on tolérait aux chanoines de Tours, et ce qu'on laissait publier à tant de moines italiens.

Cet esclavage qui enchaîne la pensée est la grande cause pour laquelle, parmi cette foule immense d'ecclésiastiques qui ont cultivé les lettres, et dont un grand nombre a rendu de très-importans services comme érudits ou comme orateurs, il n'y en a peut-être pas un seul qui ait fait faire de grands progrès à la raison, qui se soit illustré comme penseur, et qui fasse époque comme homme de génie.

Psaumes mis en vers.

Il est même assez remarquable que les Psaumes de *David* n'ont pas été traduits en vers français par des ecclésiastiques, soit prêtres ou moines, quoique dans ce genre rien ne les empêchât de déployer leurs talens.

Ils ont été traduits par trois hommes qui, tous les trois, avaient employé leur jeunesse à faire des vers, des épigrammes et de petits contes très-licencieux. Deux ont été des laïques très-profanes, connus par des aventures scandaleuses; et tous les trois ont été obligés de fuir et de s'expatrier.

Pendant les guerres de religion, la Sorbonne et tous les prêtres ont crié contre les Psaumes de *Marot* et contre ceux de *Beze*. Aucun n'a entrepris de rivaliser

contre ces hérétiques, en remettant le Psautier en meilleurs vers; et depuis les beaux jours de *Louis XIV*, aucun ecclésiastique n'a fait des vers de piété qu'on puisse comparer aux odes sacrées que *Jean-Baptiste Rousseau* a tirées des Psaumes. Les dévots ont laissé, dans le seul genre de poésie qu'ils pussent cultiver sans scrupule, la palme aux deux plus grands libertins de leurs siècles, aux auteurs qui avaient le plus profané leur muse. La tonsure cléricale semblait couper les ailes de l'esprit et le rendre incapable de prendre un grand essor.

Antoine Bauderon de Senecay ou Senecé, né à Mâcon en 1643, mort en 1737.

Contemporain du Père *du Cerceau*, contemporain de *La Fontaine* et des fabliers de nos jours, *Bauderon de Senecé* vécut près de cent ans; il fut, comme *Marot* et *des Perriers*, valet-de-chambre d'une Reine (*Marie-Thérèse*, femme de *Louis XIV*). Il nous donna aussi des contes en vers.

Ils eurent peu de réputation, hors celui du *Kaïmac*, petit poème estimé de tous les gens de lettres, bien composé, assez bien narré, et rempli de vers d'une morale forte qui ont assuré son succès. Il ne ressemble en rien à ceux de *La Fontaine* :

exemple qui fait voir qu'on peut réussir dans ce genre, pourvu qu'on ne l'imite pas.

On trouve dans ses autres contes, tous trop faibles et trop prolixes, quelques vers heureux, tels que celui-ci :

Je ne connais d'enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux.

Son conte des *Travaux d'Apollon* est excellent pour le fond. Il s'agit de démontrer que le talent des vers ne mène ni à la fortune ni au bonheur.

EXTRAIT DU CONTE DES TRAVAUX D'APOLLON.

L'histoire de nos jours et les fastes antiques
Etalent à l'envi les malheurs poétiques ;
Hésiode à nos yeux s'y montre assassiné ;
Homère mendiant, *Lucrèce* empoisonné :
Des scandaleux effets de leur double folie,
Le Tasse et *Le Marin* font rougir l'Italie ;
Et le zèle français cruellement dévot
Fit languir dans l'exil *Théophile* et *Marot*.
Mais que sert d'épuiser cette preuve vulgaire ?
Le Dieu même, le Dieu dont le feu nous éclaire,
Fit voir cet univers, où brille sa splendeur,
Rempli de ses travaux comme de sa grandeur ;
Ses malheurs sont semés dans les métamorphoses ;
Repassons-en la suite, et plains-toi si tu l'oses.

Après ces vers, il raconte tous les malheurs qu'*Apollon* éprouva, et qui commencèrent avant sa naissance.

La terre lui refuse un lieu où il puisse naître. A peine est-il au monde que sa mère, errante et fugitive, le porte de contrée en contrée : on lui refuse tout, jusqu'à l'eau pour étancher sa soif.

Il atteint la jeunesse, et le serpent Pithon veut le dévorer : il en triomphe, et tout vainqueur qu'il est, *Daphné* le fuit. Si *Coronis* se rend à ses vœux, elle lui est bientôt infidèle. Le fils qu'il en a, *Esculape*, arrache les hommes à la mort; *Pluton* s'en plaint à *Jupiter*, et ce Dieu le foudroie.

Apollon punit d'aveuglement les Cyclopes qui ont forgé la foudre dont son fils a été frappé. *Jupiter* le bannit des cieux.

Réduit à garder les troupeaux d'*Admette*, *Mercure* les lui vole. Réfugié en Phrygie, il y devient manœuvre. Il s'engage à bâtir les murs de Troye; *Laomédon* le trompe, et ne le paie pas.

Il reprend son rang et son emploi de conducteur du Soleil. Il a un second fils, jeune homme aussi téméraire que l'aîné était prudent. Il cède à ses desirs; il lui

permet d'exercer un jour ses fonctions, et *Jupiter* le foudroie encore. Enfin il dispute le prix du chant, et *Midas* l'adjuge au Dieu *Pan*.

Ainsi, malgré ses talens divers, toujours supérieur, il est toujours malheureux.

Cette allégorie est très-ingénieuse. Ce conte eût été excellent s'il eût été écrit avec plus de concision, plus d'hilarité, plus de philosophie, plus de poésie; s'il ne l'eût pas noyé dans une autre fable, en faisant revenir des enfers l'ombre de *Maynard*, par laquelle il se fait conter l'histoire d'*Apollon*, qu'il savait tout aussi bien que cette ombre.

Il l'a gâté sur-tout en y montrant l'humeur d'un homme mécontent de sa fortune, et en la terminant par une sorte de requête en mauvais vers, dans laquelle il implore la munificence de *Louis XIV*.

Il fallait au contraire, pour être intéressant dans un tel sujet, se montrer supérieur à la fortune; prouver que tout vrai poète, tout véritable artiste, passionné pour son art, est heureux par ses succès, par le seul plaisir de cultiver des talens qui

l'enivrent ; que, fût-il contraint d'être pâtre ou maçon, volé par un fourbe, trompé par un Roi, trahi par sa femme, banni de son pays, il trouverait dans la culture de son art des ressources et des consolations qui le rendraient plus content que les fripons, les puissans, les coquettes, qui s'attachent à le duper.

Il fallait suivre enfin la métaphore jusqu'au bout, et montrer, comme *Ovide*, qu'*Apollon* seul peut éclairer le monde ; et qu'après l'avoir persécuté, il faut revenir à lui si l'on veut avoir des lumières, de la chaleur, de l'abondance, de la joie, et tout ce que le soleil produit quand son char est bien dirigé.

L'auteur qui s'avilit ou qui déprécie son art dans ses ouvrages, déplaît toujours à son lecteur. Qui que tu sois, artiste ou écrivain, si tu veux de l'or, quitte ta plume ou ton pinceau et va creuser la mine ; mais si tu aimes la gloire, renonce à la richesse et pénètre-toi de ce que dit *Jean-Jacques* :

Si peu de bien suffit au sage,
Qu'avec le plus léger partage
Tous ses desirs sont satisfaits.

Ce conte, que *Senecé* écrivit il y a près de cent ans, méritait mieux d'être refondu et refait que tant de contes obscènes mis et remis en vers par vingt auteurs différens ; cependant il ne l'a pas encore été.

On y trouve quelques bons vers et d'excellens conseils, tels que ceux-ci :

Prétends-tu de ton nom laisser quelque mémoire?
Tu vois par quels degrés on arrive à la gloire.
Le travail y conduit. . . . .
. . . .
Au point de recueillir le fruit de ton étude,
N'en corromps point l'espoir par ton inquiétude :
De la nécessité subis l'heureuse loi ;
La volupté te fuit et l'honneur s'offre à toi.
. . . .
Ne te rebute point, change, corrige, efface ;
Consulte à tous propos les maîtres du Parnasse.

Les Anglais ont aussi des contes : ils sont même le premier peuple qui ait recueilli le grain semé par *Bocace* ; mais il n'a pas porté d'aussi beaux épis dans ce climat flegmatique qu'en Italie et en France. Contes Anglais.

Chaucer, qui vivait du temps de *Bocace*, fit connaissance avec lui à Naples. Il prit du goût pour son *Décaméron*, et à son

retour dans son pays il se moqua comme lui des moines dans les contes qu'il publia. *Chaucer* était catholique, toute l'Angleterre l'était alors. Or voici à peu près comme il traite les reliques dans son conte du *Pardonner.*

LE VENDEUR D'INDULGENCE (1).

La tête dans un capuchon,
Les reins ceints d'un épais cordon,
Frère *Jean* parcourait les champs et les villages,
Prêchait, catéchisait, donnait force pardons,
Brouillait les filles, les garçons,
Et rappatriait les ménages.
On l'aimait dans tout le canton.

Voyez-vous cet os de mouton
Que je vous rapportai, dit-il, d'un long voyage?
Il vient de Bethléem et des bords du Cédron,
Où j'ai fait un pélerinage.
Au bélier de *Jacob* il appartint jadis.
Dans l'eau de quelque puits il suffit qu'on le mette
Et qu'on en lave ses brebis;
La moins saine guérit, et devient blanche et nette.

---

(1) Le vendeur d'indulgence, imitation de Geoffroi de Chaucer. On ignore le lieu de sa naissance. On croit qu'il naquit à Londres en 1328, et qu'il mourut vers 1400.

Avant le chant du coq, qui boira de cette eau,
Verra multiplier chaque jour son troupeau,
Et qui, pour faire le potage
De son mari, s'en servira,
Jamais jaloux ne le verra :
Quoi qu'elle dise, il la croira;
Et quoi qu'elle fasse, pour sage
A tous égards il la tiendra.
Achetez de mon eau; j'en ai maintes bouteilles. —

Filles, femmes, maris, garçons,
Entr'ouvrant à ces mots la bouche et les oreilles,
Au bon frère apportaient poulardes et chapons,
Et même un peu d'argent ou d'autres menus dons.
Et pour prix de son eau presque autant efficace
Que sa prière et ses pardons,
Avec joie emplissaient sa poche et sa besace.

Chaucer puisa plus encore chez les auteurs français que chez les Italiens, quoiqu'alors nous ne les valussions pas.

Il a mis en vers anglais le roman de *la Rose* de notre *Jean de Meun;* il traduisit *la Belle Dame sans merci* de notre *Alain Chartier*. Cette dame est une *Anaxarette*. Ce poème est un dialogue entre elle et un de ses amans, qui meurt du chagrin de ne pouvoir l'obtenir.

Dryden a remis en anglais moderne les

meilleurs contes de *Chaucer;* il en a traduit de *Bocace;* il en a tiré des poèmes *d'Homère* et d'*Ovide*.

Matthieu Prior, né à Londres en 1664, mort en 1721.

Mais de tous les conteurs anglais celui qui approche le plus des nôtres est *Prior*. Il a rimé l'*Anneau d'Hanscarvel*, il l'a amplifié, paraphrasé, et l'a revêtu de formes tout-à-fait anglaises. Mais c'est ce qui lui appartient que vous cherchez, et non ce qu'il a pris aux autres; c'est pourquoi je vais vous traduire un conte qui est bien à lui, si je ne me trompe.

Le gentilhomme amoureux.

Des publiques rumeurs, des factions des cours,
De cet amas de maux qui tourmentent nos jours,
Je me sauve en ton sein, ô ma chère *Célie!*
Remets un peu de calme en mon ame flétrie.
Dans ton humble réduit je me fixe à jamais;
Que seul auprès de toi j'y vive désormais.
Unique passion de mon ame enivrée,
Ne donnons de ces lieux à nul autre l'entrée:
N'admettons que l'Amour; qu'il soit notre portier;
Qu'il nous sépare enfin de l'univers entier.

Sous ces lambris sculptés, dans ces palais qu'on va
Siéges des hauts projets qui trompent notre attente,

Que la foule s'empresse; elle ne pense pas,
Et l'envie ou l'orgueil entraîne tous ses pas;
Sous une chaîne d'or, rampant avec bassesse,
Elle perd le bonheur en cherchant la richesse.
Célie! ah! si jamais peu sensible à l'amour
Ton berger desirait de voir encor la cour,
Que le courroux du ciel à l'instant le foudroie;
Qu'aux malédictions je sois toujours en proie;
Que j'éprouve aussitôt, puni par les destins,
Ce que je hais le plus, ce que le plus je crains.
Ce qui me paraîtrait la plus triste disgrace,
C'est de te voir perfide, et de me voir en place.

C'est ainsi qu'en pleurant, ce tendre *Céladon*,
Epanchait de son cœur l'ardente passion
Dans le sein palpitant de sa belle adorée;
Et *Célie* amoureuse, attendrie, éplorée,
Lui disait : O ma joie! ô ma félicité!
Miracle de tendresse et de sincérité!
Oui, mon ame, mes sens, ma vie, et tout mon être,
Tout en moi t'appartient, l'Amour t'en rend le maître.
Je n'ai jamais goûté d'instant vraiment heureux
Jusqu'au jour où j'ai pu m'assurer de tes vœux;
Et nulle peine aussi ne me semblera dure,
Si je ne te vois pas insensible ou parjure.
Le mépris, le travail, les soins, la pauvreté,
L'état le plus abject et le plus redouté,
Me paraîtrait heureux, béni par ta présence.
Ta vue adoucirait ma plus rude souffrance :

J'irais parmi les flots, j'irais parmi les feux,
Contente de te rendre un peu moins malheureux.
J'en atteste *Vénus;* mais *Vénus* elle-même
Aima-t-elle jamais quelqu'un comme je t'aime?
A-t-elle pu sentir un feu pareil au mien?
Il remplit tout mon être; il s'accroît par le tien.
Non; je ne voudrais pas m'absenter pour une heure
Des bras de mon berger, de sa simple demeure,
Quand du roi de la Perse on m'offrirait la main,
Son trône, ses honneurs, son pouvoir souverain;
Ou quand de *Jupiter* épouse fortunée,
Je régirais des Dieux l'auguste destinée.

Son amant lui rend grace; il tombe à ses genoux,
Les embrasse, et rempli des transports les plus doux,
Boit le thé que lui verse une beauté si chère,
Et le lait qu'y mêlait la main de sa bergère.
Il jure, en la quittant, de lui garder sa foi,
Et vole : où? vers la cour demander un emploi.
A peine est-il dehors, cette amante si tendre,
Pour adoucir les maux qu'elle éprouve à l'attendre,
Appelle un beau *Colin*, qui, sous le lit couché,
Avait tout entendu, bien clos et bien caché (1).

---

(1) Voici les derniers vers de ce conte.
And leaving her ador'd embrace,
Hasten'd to court to beg à place.
While she, his abscence to bemoan,
The very moment he was gone
Call'd Thyrsis from beneath the bed
Where all this time he had been hid.

Il y a dans ce conte quelque chose de plus qu'une histoire propre à faire rire. La tournure des contes anglais, soit en vers, soit en prose, est plus caustique que galante. Leur humeur les tourmente plus que leur tempérament.

Ceux du docteur *Swith* sont les plus connus parmi ceux de leurs prosateurs. Son *Guliver*, où il se joue de l'orgueil de l'homme, et son conte *du Tonneau*, où il se moque des trois grandes religions qui divisent la chrétienté, sont plutôt des romans satiriques que des contes.

Le goût des histoires orientales n'a pas été moins vif à Londres qu'à Paris.

On y a composé un ouvrage qui surpasse peut-être toutes les imitations des contes orientaux qu'on a faites en France. C'est le conte *des Génies*, ou les charmantes leçons d'*Horam*, fils d'*Asmar*. Elle est telle qu'elle trompe les lecteurs peu attentifs. Bien des gens m'ont assuré que ce conte était l'ouvrage d'un auteur persan. Le conte des Génies.

Cependant le feint traducteur donne dans sa préface une prétendue histoire d'*Horam*, où il se trahit à chaque phrase. Il fait naître *Horam* sur les confins de la mer Caspienne.

Il le fait étudier à *Monsul*, sur les bords du Tygre ; tomber dans l'esclavage à la prise de cette ville par le pacha de Diarbec ; vendre à un Anglais qui lui rend la liberté. Il vient à Londres ; il est disciple de *Newton*, s'instruit dans toutes les sciences de l'Europe, et retourne en Asie sur un vaisseau de la compagnie des Indes qui le mène au Bengale ; on l'y prend pour un jésuite déguisé. C'est un roman à ne tromper personne.

Enfin, dans la conclusion du conte, l'auteur anglais cesse de se contraindre ; il avoue qu'*Horam*, fils d'*Asmar*, n'a jamais existé, et son cœur s'élevant de la morale à la religion, il y parle de l'*homme racheté par le Fils de Dieu*. Idée trop étrange pour avoir pu appartenir à un Musulman, à un Guebre, à un Brame, à un homme né en Asie et nourri hors de la religion chrétienne.

Contes allemands.

Les Allemands ont beaucoup de fabulistes ; ils ont écrit beaucoup de contes dans le genre oriental.

Burcard Waldis, au seizième siècle.

C'est dans un de leurs fabulistes du seizième siècle, appelé *Burcard Waldis*, auteur fertile qui composa quatre cents fables, qu'on trouve le conte de *l'Épouse inconso-*

lable, dont La Fontaine a fait sa délicieuse fable de *la Jeune Veuve*. Nous avons déja observé que nous devions à un Allemand la fable *du Meunier, de l'Ane et de son Fils.*

Ce ne sera pas sans étonnement sans doute que vous trouverez le fameux *Martin Luther* parmi les faiseurs de fables et de contes allemands. Je ne prétends pas parler de sa théologie ; je ne veux pas non plus parler de son père qui était un *incube*, ni de son *gobelet catéchistique* qui contenait deux grandes pintes, et qu'il était seul capable de vider d'un trait, comme *Ulysse* avait seul la force de bander son grand arc. On sent bien que ce sont des contes faits sur lui, mais non pas par lui.

Martin Luther, né à Islebe dans le comté de Mansfeld, fils d'un forgeron, né en 1483, mort en 1546.

Je ne veux pas parler non plus de sa *Dispute avec le Diable au sujet des messes privées*, quoique ce conte soit bien de lui, et qu'il le donne pour une aventure véritable arrivée à lui-même. Je parle de quelques fables qu'il a composées et dans lesquelles il fait dialoguer des animaux : je parle surtout d'une traduction d'*Ésope* qu'il avait entreprise. Il n'en a traduit que seize fables, et il a fait une belle préface afin de montrer

l'utilité de ce genre. Il pouvait ajouter, pour conduire les hommes aussi bien que les enfans.

Les auteurs allemands n'ont guère eu de succès dans les vers légers que de nos jours.

Hagedorn. *Hagedorn* a publié, en 1738, quelques fables et quelques contes à l'imitation de *La Fontaine.* C'est, dit-on, le premier ouvrage de ce genre dont l'Allemagne puisse se glorifier.

Lichtwer. *Licthwer* publia, dix ans après, des contes et des fables. J'essayerai de vous traduire celle qu'il a mise en tête pour servir de préface.

La vérité, fable.

La Divinité des poètes,
La Fable, errait un jour loin des lieux fréquentés,
Et seule s'égarait dans de vastes retraites.
Bientôt par des brigands ses pas sont arrêtés.
Le chef de la gent homicide
Lui demande sa bourse, un pistolet en main.
Elle la lui remet; hélas! elle était vide.
Il s'étonne; il s'irrite; il ordonne soudain
Que de tous ses atours elle soit dépouillée:
Chacun pille aussitôt ses plus beaux ornemens,
Sa guirlande, ses diamans,
Cette robe de soie, et si bien travaillée,
Où brillaient d'*Arachné* tous les divers talens.
Ces brigands s'étonnaient de l'amas de richesse

Dont le goût et les arts décoraient la Déesse.
Mais quand son dernier voile à la fin fut ôté,
La Fable disparut; on vit la *Vérité*
Eclater à leurs yeux dans toute sa fierté.
La terreur les saisit, et leur troupe éperdue
Se prosterne à ses pieds. Déesse, épargnez-nous;
Reprenez vos habits, nous vous en prions tous:
Excusez notre erreur. De la Vérité nue,
Quel mortel assez pur peut supporter la vue?

Voici un petit conte de *Lessing* que je vais vous rimer : il est moins moral et partant plus gai. Lessing.

JACQUES ET SA FEMME.

Quoi! déja tu veux quereller,
Disait le bon *Jacque* à sa femme?
— Coquin, pendart, ivrogne, infame.
— Ça, patience, ma chère ame,
Je me hâte de m'habiller.
— Où veux-tu donc si vîte aller?
— Au cabaret, ma douce amie:
Puis toute seule gronde, crie;
A ton aise tu peux brailler.
— Tu t'en vas; tu pars de la sorte,
Chien de vin, cabaret maudit;
Encor s'il n'y passait la nuit.....
Mais qui peut frapper à ma porte?

C'est vous, voisin ; entrez ici :
Entrez, ne soyez point en peine,
Au cabaret est mon mari.
Nous sommes seuls ; rien ne nous gêne.

Gerstemberg. Enfin pour vous convaincre que les Allemands ne manquent pas toujours de légèreté, je vous traduirai encore ce petit conte anacréontique de *M. de Gerstemberg*, gentilhomme du Holstein.

La reconnaissance de l'amour.

L'Amour parmi ces bocages
D'une onde claire arrosés,
Poursuivait les jeux volages
En papillons déguisés.

Ciel ! est-ce ruse ou faiblesse ?
En volant sur le ruisseau
Il y tombe ; je m'empresse
A le retirer de l'eau.

Je veux le sécher ; j'essuie,
Mais sans que ma main appuie,
Ses ailes et son bandeau.

Ami, je te remercie,
Dit-il, des soins que tu prends ;
Pour récompenser ton zèle,
Que puis-je ? — O Dieu d'amour ! rends,

Rends *Chloé* toujours fidèle.

— Hélas! quel est ton espoir?
Jamais je n'eus le pouvoir
De fixer aucune belle :
Mais voici ce que je peux.

Chaque fois que l'inconstante,
Pour quelque rival heureux
Aura trompé ton attente,
A sa beauté sur-le-champ
J'ajouterai, pour te plaire,
Un charme si décevant,
Qu'elle t'en sera plus chère.
Il dit, et part en riant.

La fin du conte germanique n'est pas tout-à-fait semblable; *M. de Gerstemberg*, qui en est l'auteur, fait bien dire à l'Amour qu'il n'est pas en son pouvoir de rendre une femme fidèle, et cela est plein de goût et d'esprit; mais il lui fait ajouter : *Tout ce que je puis, c'est de faire que si* Chloé *donne des baisers à d'autres qu'à toi, il lui vienne aussitôt de la barbe sur les lèvres.*

Cette image d'une femme barbue terminait mal ce joli conte. C'est une de ces idées disparates et désagréables qui font accuser les Allemands de n'avoir pas de goût.

Celle-ci en manque parce qu'elle contredit la fable et la nature ; elle n'est ni vraie en elle-même, ni conforme au caractère, à la malice, au badinage dont la fable a composé l'emblême de l'Amour enfant. Ce n'est pas ce Dieu qui doit punir une femme des infidélités qu'il lui fait commettre; mais il est dans son caractère poétique et dans la nature que les infidélités d'une femme, en exaspérant notre amour-propre, nous la fassent aimer davantage. C'est une des plus cruelles malices de l'amour.

Or, pour le dire en passant, le goût n'est guère que l'art de saisir tous ces rapports furtifs, et de laisser toujours apercevoir le nud, le vrai sous le voile de la fable. C'est ce qui fait le charme des odes d'*Anacréon*, c'est ce qui les a marquées du sceau de l'immortalité.

Malgré cet exemple et quelques autres, les Allemands ne se sont point formés, comme nous, à l'école des Grecs et des Romains, beaucoup moins encore à celle des Italiens.

Ils ont pris les Anglais pour modèles. Ils préfèrent Londres à Athènes, *Milton* à *Homère*, *Shakespear* à *Sophocle*; ils ont

imité plutôt les incohérences que les hardiesses des poètes britanniques.

La nature leur a pourtant imprimé un caractère différent. Moins dédaigneux, moins caustiques, ils ont un penchant invincible vers la moralité. Ils ont autant de peine à s'en écarter qu'un Italien à n'être pas cynique.

Vous connaissez les idylles de *Gesner*, mais connaissez-vous son conte ou plutôt son tableau du déluge? Il est encore moins chargé de figures que celui du *Poussin*. Gesner.

Le déluge.

Sémire et *Sémin* périssaient les derniers de la race humaine. Entourés de flots toujours croissans, ils s'étaient réfugiés sur le sommet d'une haute montagne.

Une partie s'en écroule à côté d'eux, avec tous ceux qui s'y étaient retirés.

Sémire et *Sémin*, jeunes, sensibles, vertueux, s'aimaient passionnément. Ils pleuraient leurs pères, leurs mères qui devaient les unir; ils pleuraient leur famille et le genre humain qu'ils voyaient périr tout entier. Ils tremblaient à chaque coup de la

foudre qui éclatait sur leur tête, à chaque vague qui s'enflait et qui de moment en moment s'élevait et diminuait l'étroit espace qui les enfermait.

Pénétrés de terreur et de tendresse, ils tombent à genoux; ils invoquent le ciel, ils craignent d'accuser sa justice en condamnant sa rigueur, et tandis qu'ils le prient et qu'ils le bénissent, le flot croît et s'approche; il les entoure, il les soulève, il les emporte, il les engloutit dans les bras l'un de l'autre.

Wieland. *Wieland*, non moins pénétré que *Gesner* d'un sentiment profond et tendre, fait le portrait de *Sélim* aveugle adorant *Sélima*, se trouvant heureux quoiqu'il ne puisse contempler les merveilles de la nature qu'il entend vanter sans cesse.

Il trouve dans sa situation mille plaisirs qu'il reçoit de ses quatre sens, et mille raisons pour bénir la Providence.

Enfin *Sélima* obtient d'un Génie une plante qui rend la vue à *Sélim*. Étonné du spectacle inattendu du ciel et de la terre, son ame s'exhale en bénédictions sur son auteur. Il aperçoit *Sélima*, il lui trouve des charmes plus touchans encore, et il en

bénit davantage le Créateur de tant de merveilles et de tant de biens.

Telle est en général la teinte allemande ; par-tout elle indique un peuple bon, pieux et non superstitieux. Ce ne sont ni les Saints, ni la Vierge ; c'est la morale, ce sont les idées religieuses qui les pénètrent sans cesse.

En général, quand un Italien vous fait un conte, comme il est tourmenté par son tempérament et par ses prêtres, il y insère des traits licentieux, il y parle des Saints ou des Moines.

Un Espagnol met dans les siens de la forfanterie, des combats, des enlèvemens, de la générosité ; un Français, de l'esprit et de la galanterie ; un Anglais, de la politique ou de la critique, et un Allemand, de la morale, un éloge de la nature, une effusion de reconnaissance pour l'Être Éternel qui l'a créé.

Presque toutes les nations de l'Europe ont cherché à faire passer dans leurs langues les beautés de *La Fontaine*, soit celles de ses contes, soit celles de ses fables.

Les Français ont cherché à les multiplier en les imitant, quoique ni le talent ni les

graces ne s'imitent. On peut en avoir d'autres, mais on n'aura pas les mêmes.

Cependant ceux qui parmi nous firent des contes en copiant trop *La Fontaine*, furent moins malheureux que les imitateurs de ses fables, le sujet plaisant toujours indépendamment du style.

Jacques du Vergier, né à Lyon en 1657, mort en 1720.

Du Vergier est celui dont la manière approche le plus de la sienne. *Du Vergier* est à *La Fontaine*, disait *Voltaire*, ce que *Campistron* est à *Racine*, imitateur faible mais naturel.

Le plus ingénieux de ses contes est intitulé *le Tonnerre*. Une femme-de-chambre étant couchée avec son amant, un orage survient : elle a peur; elle croit que sa conduite irrite le ciel; elle sort du lit et va se cacher dans un lieu où elle ne puisse entendre les éclats de la foudre.

Une jeune innocente, fille de la dame du logis, éveillée au bruit, et non moins effrayée, vient pour calmer son effroi se fourrer dans le lit que cette femme venait de quitter. Elle y trouve le jeune homme, et dans l'obscurité elle le prend pour la femme-de-chambre de sa mère, lui conte sa frayeur et l'embrasse à chaque coup qu'elle entend.

Elle se sent repousser fortement par quelque chose qui lui paraît étrange. Le jeune homme, pour ne la pas détromper, lui dit que cela lui est venue de peur, et pour la rassurer il en jouit plusieurs fois. Puis, lorsque sa vigueur s'abaisse et que la jeune innocente lui témoigne sa surprise de ce nouveau changement, il lui répond que sa peur diminue.

Un peu plus de précision, d'élégance, de rapidité, d'enjouement, de grace dans l'expression, de poésie enfin, rendrait ce conte tout-à-fait piquant. Il ne pêche que par le style.

Du Vergier, destiné dès son enfance par ses parens à l'état ecclésiastique, eut la délicatesse d'y renoncer dès qu'il se connut.

Grécourt, destiné à ce même état, consentit à l'embrasser, quoiqu'il se connût et qu'il eût un penchant plus déterminé à la licence.

Jean-Baptiste Villart de Grécourt, né à Tour en 1683, mort en 1743.

Il débuta par des sermons qui ressemblaient à des satires profanes. Il se fit connaître ensuite par des chansons, par des épigrammes, par des contes plus obscènes qu'ingénieux. Il ne se fit aucun scrupule d'être chanoine de la cathédrale de Tours.

Il ne résida guère dans cette ville. La licence de ses ouvrages ne lui nuisit jamais. Il vécut toujours tranquille à Paris, au milieu des festins et des fêtes.

Il donnait à ses vers de l'expression par la manière dont il les récitait; mais il écrivait avec trop de négligence et de crudité pour que ses écrits pussent jouir de quelque estime.

Il est le troisième chanoine de Tours qui se soit distingué par des contes libertins.

Louis Mangenot, né à Paris en 1694, mort en 1768.

Un chanoine du temple de Paris, ville où il était né, *Louis Mangenot*, ne fut pas plus scrupuleux que ceux de Tours. Il composa, comme *Grécourt*, des contes trop libres. Il est auteur de deux églogues qui ne sont pas sans mérite, et qui, dans leur nouveauté, furent plus goûtées que ses contes. Le recueil n'en a paru que huit ans après sa mort.

Les seules églogues que nous ayons en Français dont le succès se soit soutenu, et qu'on lise toujours avec plaisir, sont celles de *Fontenelle*. Ce n'est pas la simplicité du berger, mais c'est le style du poète. On lui reproché d'y avoir mis beaucoup trop d'esprit; mais dans les églogues des autres auteurs il n'y en a pas assez.

La fable de *Tircis et d'Amaranthe* est ce que nous avons en Français de plus approchant de l'églogue. Il y a autant de finesse dans les idées que dans celles de *Fontenelle ;* mais il y a je ne sais quel naturel dans l'expression qui n'appartient qu'à *La Fontaine* et qu'on desire sur-tout dans ce genre.

Le chanoine *Mangenot* n'eut dans ses fables, dans ses contes, dans ses églogues, ni cette finesse, ni ce naturel, ni cette élégance qui caractérise le poète.

Il grava sur le frontispice d'un petit salon qu'il fit construire dans son jardin ces quatre vers, qu'on peut regarder comme le portrait du peintre, fait par lui-même.

Sans inquiétude et sans peine,
Je jouis en ces lieux du destin le plus beau.
Les Dieux m'ont accordé l'ame de *Diogène*,
Et mes faibles talens m'ont valu son tonneau.

L'ame d'*Épicure* ou celle de *Zénon* conviendrait mieux à un poète. Il a besoin, quelque sujet qu'il traite, d'une certaine élégance, qu'on trouve mieux dans les *Jardins d'Épicure* ou dans *les Bois du Lycée*, que dans *la Cahute d'un Cynique*.

Un sous-brigadier des mousquetaires nous

Saint-Gilles, né en 1680; il quitta le service en 1706.

avait déja donné des contes presqu'aussi lubriques que ceux de ces chanoines. Il les publia sous le titre de *la Muse Mousquetaire*.

Ces chanoines vécurent dans le monde et moururent hors de leurs cloîtres, et ce guerrier finit au contraire ses jours dans un couvent de capucins où il s'était retiré. Il s'appelait *Saint-Gilles*.

Je ne dois pas omettre de vous dire que *Saint-Gilles* est l'auteur du *Contrat*, conte assez connu, et d'un style assez facile pour qu'on l'ait attribué à *La Fontaine*, et que quelques éditeurs l'aient imprimé avec les contes de ce poète.

Voilà aussi, je crois, tout ce qu'il y a de passable dans son recueil de vers, de prose, de chansons, de contes, d'épigrammes, de fadaises, qui ne méritent pas la peine d'être lus; car on ne peut mettre au rang des bonnes choses ces six vers assez naïfs, qui montrent avec quelle facilité une femme dispose trop souvent de nos opinions, même dans les choses les plus importantes.

A Pontoise, Dom Guichot
Fut voir une carmélite;

Il en sortit tout dévot:
Mais Satan, sans dire mot,
Le mena chez Marguerite;
Il en sortit huguenot.

Tandis que ces hommes de lettres, fort peu lettrés, mais fort amis des plaisirs, faisaient la joie de leurs contemporains, un homme sans lettres, convive encore plus gai, vint leur disputer le pampre et le lierre dont ils se couronnaient, et créa un genre nouveau d'amusement et de poésie.

C'était *Vadé*; il avait déguisé *Thalie* en Poissarde. Adoucissant par sa gaîté et son heureux naturel la grossièreté de ses caricatures hideuses, il sut introduire les personnages de la plus basse populace sur le petit théâtre de la Foire.

Jean-Joseph Vadé, né à Ham en Picardie en 1720, mort en 1757.

Il leur donna des figures grotesques, et fit supporter aux gens du monde la présence de ces objets, dont ils n'auraient pu soutenir l'aspect dans la réalité, sans répugnance et sans dégoût. C'est ainsi qu'un peintre sait offrir aux yeux avec art une foule d'objets qu'on prend soin d'écarter de la vue dans le cours ordinaire de la vie.

On appelait *Vadé le Teniers* de la Poésie. On disait qu'il avait créé un nouveau genre. On l'appelait *le genre poissard.*

Il fit dans ce genre, qui n'appartient qu'à lui, et qui mourut avec lui, un assez grand nombre d'ouvrages; des Pièces de théâtre, des lettres de *la Grenouillière*, des contes; enfin une sorte de poème épi-comique, intitulé *la Pipe cassée.*

C'est une plaisanterie beaucoup moins mauvaise que l'*Énéide travestie* par *Scaron*, et que la *Henriade travestie* par *Le Brun;* productions d'un esprit faux, appuyé d'un comique faux, et d'une gaîté fausse, où l'on défigure, où l'on avilit tout. La gaîté de *Vadé* est franche dans sa *Pipe cassée*, ses peintures sont vraies; il embellit un peu ses héros.

Les amateurs de la vérité en tous genres en ont retenu les vers que je vais vous citer, et dans lesquels il y a beaucoup de facilité et une sorte d'enthousiasme, vers qui célèbrent le bonheur dont on jouissait alors à Paris, jusque dans les dernières classes du peuple.

Voir Paris sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille;
Sans fréquenter les Porcherons,
Le rendez-vous des bons lurons,
C'est voir Rome sans voir le pape.
Aussi ceux à qui rien n'échappe,
Quittent souvent le Luxembourg
Pour jouir dans quelque faubourg
Du spectacle de la guinguette.
Courtille, Porcherons, Vilette,
C'est chez vous que, puisant ces vers,
Je trouve des tableaux divers,
Tableaux piquans, où la nature
Peint le grossier en miniature.

Ces guinguettes que *Vadé* nous peint avec tant de plaisir, ne sont pas peut-être aussi à dédaigner du politique et du philosophe qu'elles le paraissent aux gens du monde.

On ne voit guères que dans les grandes villes de France le peuple se rassembler avec cette joie que soutiennent le vin, le chant et la danse.

Dans le nord on ne boit que de la bière; l'ivresse en est triste, et ne fait ni rire ni danser. Dans le midi le vin est trop capiteux, on n'en peut boire deux verres

sans être incommodé. Le peuple préfère un verre d'eau à la glace, boisson qui n'est pas plus gaie que la bière.

Vadé, livré à tous les plaisirs, les poursuivant également à la table, au jeu, au bal, et dans les ruelles; passant les nuits tantôt dans les halles et tantôt dans les guinguettes, souvent dans les festins ou dans des orgies plus brillantes, où sa gaîté, ses bons mots, ses couplets impromptu le faisaient admettre, usa promptement sa vie, et termina à trente-sept ans une carrière d'autant plus heureuse, que ses succès, en lui procurant beaucoup d'agrémens, n'allumoient pas contre lui les fureurs de l'envie.

Alexis Piron, né à Dijon en 1689, mort en 1773.

Un autre de ses contemporains, non moins livré aux plaisirs, mais beaucoup plus connu que lui et beaucoup plus digne de l'être; *Piron*, célèbre par sa *Métromanie*, par son *Ode à Priape*, par quelques épigrammes, et si au-dessous du médiocre dans ses autres ouvrages, qu'on a peine à concevoir qu'ils soient du même auteur; *Piron* a fait aussi quelques contes. Ils eussent toujours été inconnus sans l'éclat que la *Métromanie* prêtait pour un moment à toutes ses productions; sur-tout sans la

gaîté qu'il apportait dans la société, et qui inspirait le desir de trouver bon tout ce qu'il faisait.

Quoique le style de la plupart de ses contes soit vague, diffus, obscur, plein de longueurs, tel qu'on peut le voir dans celui de *Rosine*, si inférieur à la *Fiancée du Roi de Garbe*, avec lequel il a quelque rapport, et dans celui de *Danchet aux champs Élysées*, froide diatribe contre l'Académie française, *Piron* se piquait d'une extrême concision, et il l'affectait quelquefois jusqu'à rendre son vers dur et barbare.

Dans ces temps heureux où on ne cherchait en France qu'à s'amuser et à plaire, où l'on ne s'occupait qu'à rire, en se plaignant qu'on ne riait pas assez ; les uns rimaient toutes les histoires qui leur paraissaient plaisantes, les autres mettoient ces contes en chansons.

Je ne vous en citerai qu'un de ce genre, parce qu'il est le meilleur de tous, et qu'il a été fait par un homme qui depuis a obtenu une grande célébrité au théâtre, dont il a reculé les limites par la prodigieuse entente qu'il avait de la scène, et la grande connais-

sance qu'il possédait de tous les replis du cœur humain.

Sedaine, né à Paris le 4 juillet 1719, mort en 1797.

Ce conte, cette chanson que je veux vous rappeler est la tentation de *Saint Antoine* par *Sedaine :* pièce véritablement originale, et qui ne s'oubliera point tant qu'il y aura des gens qui fêteront les saints. Il n'en a pris l'idée ni dans la légende, ni dans les opuscules de quelques faiseurs de contes en prose, mais dans l'étonnante gravure où *Calot* a montré un talent si extraordinaire et une imagination si féconde.

Vergier, *Piron*, *Grécourt* étaient des hommes aimables, d'excellens convives; tout ce qu'ils récitaient le verre à la main, était admiré, et ne manquait pas d'être prôné dans toutes les tables de Paris. Mais les faibles échos de tant de soupers pouvaient à peine porter le bruit de leur renommée de la salle à manger dans la place publique.

Imbert, né à Nîmes.

Imbert, qui n'avait ni fortune, ni canonicat, ni la folle gaîté de ces convives, leur succéda comme faiseur de contes. Il intitula les siens *Nouvelles*. Mais loin d'avoir le cynisme de ses devanciers dans ses

compositions, on voit qu'il n'ose avoir leur licence, et qu'il ne sait pas être galant. Il ne choisit pas bien ses sujets ; il écrit péniblement, et n'a ni gaîté ni naturel.

Les journalistes l'aimaient, et ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour donner de la réputation à ses vers : mais la célébrité ne dépend ni de l'indulgence des convives, ni des éloges des folliculaires.

Le reproche qu'on peut faire à ces auteurs n'est pas d'avoir été licencieux. Les Italiens, les Romains, les Grecs, les Orientaux les trouveraient trop chastes et trop timorés. Ce qu'on doit leur reprocher, c'est de n'avoir pas été assez poètes, assez inventeurs, de s'être contenté de rimer avec négligence de petites histoires lubriques, répétées dans tous les recueils de ce genre ; et de n'y avoir ajouté ni sujets d'une forte composition, ni aventures intéressantes, ni détails piquans, ni rien qui puisse servir à reculer les bornes de l'art, à augmenter nos richesses en ce genre, à être cité par les connaisseurs, et à servir de modèle aux étrangers.

Bien des auteurs ont cru qu'un conte ne méritait pas qu'on l'écrivît avec soin, ils

se sont trompés. C'est toujours en raison inverse de son utilité qu'un ouvrage doit être soigné. La fleur du blé et celle de la vigne n'ont besoin ni d'éclat, ni d'odeur pour être cultivées : mais la rose, l'œillet, le lis, la tubereuse ne seraient pas recherchées, si elles ne joignaient pas aux formes les plus belles, les couleurs les plus vives, et les parfums les plus doux.

Les ailes du papillon sont plus riches, plus brillantes, plus variées que celles de l'abeille : la courtisanne a plus besoin de parure que la mère de famille.

Le conte doit paraître négligé et ne pas l'être. C'est l'artifice de la coquête qui joue la simplicité. L'art est de faire disparaître l'art.

Le conte embrasse tous les êtres, et prend tous les tons. Il peut toucher, instruire, amuser, faire rire. Il ne souffre pourtant pas qu'on soit déclamateur, ou satirique, ou pédant. S'il corrige, c'est en riant. Sa devise est : *castigat ridendo mores*. Il aime quelquefois à plaisanter comme *Horace :* mais il s'effarouche des cris de *Juvénal*, ou de l'aigreur de *Perse*. Un ton d'humeur, l'air mécontent lui sont mortels : car le

fond de son caractère est la gaîté, même quand il intéresse et qu'il fait verser des larmes. Je ne condamnerais pas qu'on y introduisît un personnage qui prît le ton du *Paysan du Danube*, de *La Fontaine*. Ce n'est pas le personnage qui ne doit pas avoir de la tristesse ou de l'humeur, c'est le narrateur.

Combien avez-vous de pièces de théâtre, demandait *Candide*. — *Cinq ou six mille*. — *Combien en avez-vous de bonnes ?* — *Environ quinze ou seize*. — *C'est beaucoup*, dit *Martin*. On en peut dire autant des contes.

De tous ceux qui ont été faits par les quatre ou six auteurs que je viens de vous citer, le seul qui ait été retenu par les gens d'un goût un peu sévère est *le Solitaire et la Fortune*, de *Grécourt*.

Je ne vous le transcris point ici, parce que tout le monde le connaît, et qu'il se trouve dans tous les recueils de poésie.

Quelques contes anonymes ou quelques contes dont les auteurs n'ont point fait de recueils, sont plus ingénieux, mieux écrits, et aussi plus connus que ceux de ces auteurs que nous venons de citer. Tel est celui-ci.

De maints écus sauvés, *Harpagon* réjoui,
Mariait au vieux *Roc,* sans dot, sa jeune fille.
Jà dans le temple *Agnès,* victime de famille,
Obéissait au sort. Quand l'époux eut dit oui,
Parole de plusieurs à longs jours regrettée,
Le prêtre dit : *Agnès,* le dites-vous aussi?
Hélas! homme de bien, dit-elle, en tout ceci
Vous êtes le premier qui m'ayez consultée.

Pierre-Joseph Bernard, né à Grenoble en 1708, mort en 1776.

Tels sont deux jolis contes de ce *Bernard* que *Voltaire* appelait le gentil *Bernard :* l'un, dont il doit l'idée à *Ovide;* l'autre, qui est une imitation décente du plus impudent conte de *Pétrone.*

Tel est *le triomphe d'Alexandre* par M. de *Saint-Lambert.*

Tel est le conte du *Rossignol*, imité de *Bocace*, qu'on a souvent imprimé à la suite des contes de *La Fontaine*, et à celle des contes de *Du Vergier :* mais le style n'en est point celui de cet auteur. Il est plus serré, plus clair, plus enjoué. Quelques littérateurs l'attribuent avec plus de vraisemblance à un Conseiller du Parlement de *Dijon*, appelé *Lantin*; homme connu par quelques ouvrages de littérature, et mort vers l'an 1720.

Tel est encore le conte du *Rajeunissement inutile* de *Montcrif,* auquel on aurait dû peut-être aussi faire l'honneur de l'imprimer à la suite de *La Fontaine.*

Paradis de Montcrif, né à Paris en 1687, mort en 1770.

Tel est le conte de *Parapilla*, imité de l'italien, et beaucoup plus gai que la plupart de nos contes français.

Tel est enfin celui de *Lise* par *Rhullières* que son excellente épître sur les disputes a fait si avantageusement connaître dans la littérature.

Rhullières.

Tel est encore ce petit conte qu'il a mis en quatre vers, et qui vous donnera une idée de son style.

Un vieux mari voyant maigrir sa femme,
Le médecin fit monter promptement.
— Madame est grosse : et de combien, madame?
— Hélas! monsieur, d'une fois seulement.

Avant *Vergier*, *Piron*, *Grécourt*, *Mangenot*, *Saint-Gilles*, *Imbert*, pendant que *La Fontaine* mettait en vers ce qu'il empruntait à *des Perriers*, à la Reine *de Navarre*, à l'auteur des *Cent Nouvelles nouvelles*, à *Bocace*, etc., le recueil des *Mille et une nuits* nous arrivait de l'Orient.

Antoine Galland, né à Rollo en Picardie en 1646, mort en 1715.

Galland, envoyé à Constantinople par *Colbert*, avait fait cette moisson au pays des parfums. Sa traduction, quoique faible, eut un très-grand succès.

Galland n'a pas traduit le quart de ces fables arabes. Il en rejeta plusieurs qui lui parurent d'une licence intolérable parmi nous, et trop semblables à certaines histoires de la Bible, à certains contes italiens.

Galland nous rapporta encore les fables dites de *Pilpai*. Il nous donna la traduction de cette espèce de Roman dans lequel ce philosophe indien a encadré toutes ses fables, selon l'usage des Orientaux : mais il ne fit que mettre en français une traduction arabe.

Il publia aussi la traduction de *la Sultane et des quarante Visirs*. C'est une amplification du *Dolopatos*, faite par un Turc appelé *Chec-Zadè*. On y trouve quatre-vingt contes au lieu de quatorze. On en pourrait faire mille. Il faudrait, il est vrai, autant de patience au lecteur, que l'auteur en suppose au Sultan pour écouter autant d'histoires.

François Petis de la Croix, mort en 1713.

Un autre interprète du Roi, *Petis de la*

Croix; faisait dans le même temps une autre moisson dans les champs de l'Asie.

Il nous en rapporta les *Mille et un jours*, contes persans. Ces fruits transplantés dans nos climats n'y réussirent pas aussi bien que les *Mille et une nuits*.

Ces ouvrages augmentèrent la curiosité des savans, et nos connaissances dans les langues orientales s'accrurent chaque jour. Un auteur qui ne s'est point nommé nous a donné une traduction du *Gulistan* ou du *Jardin des Roses*, bien supérieur à celle qu'en fit *du Ryer* du temps de *Colbert*. Le Gulistan de Saadi.

Ce *Jardin* ou plutôt ce *pays des Roses* est un livre de morale qui traite du devoir des Rois. Le poète qui paraît les avoir bien connus, cherche, pour les instruire, à les amuser par des contes : en voici quelques-uns.

Le Calife égaré.

Le Calife *Mahadi*, égaré à la chasse, pressé de faim et de soif, rencontra un Arabe qui lui offrit l'hospitalité, et le mena dans sa tente.

Il lui donna du pain bis et du lait. Le Calife lui demanda s'il n'avait nulle autre chose à lui offrir.

L'Arabe lui apporta une cruche de vin. *Mahadi* en but un coup, et lui demanda s'il le connaissait. — Non, dit l'Arabe. — Je suis un des grands de la cour du *Calife*, reprit *Mahadi*. Puis il but un second coup, et redemanda à l'Arabe s'il le connaissait. — Ne m'as-tu pas dit tout-à-l'heure qui tu étais, lui répliqua l'Arabe ?

Non ; je suis plus grand que je ne te l'ai dit, et il but un troisième coup ; puis il lui fit encore la même question. — Je m'en tiens à ce que tu m'as dit d'abord, lui répondit l'Arabe. — Je suis le Calife, ajouta *Mahadi*, devant qui tout le monde se prosterne.

A ces mots, l'Arabe prit sa cruche et l'emporta. Pourquoi emportes-tu cette cruche, dit le Calife ? De peur, lui répartit l'Arabe, que si tu en bois un quatrième coup, tu ne te dises le Prophète, et que si tu en bois un cinquième, tu ne te donnes pour le Dieu tout-puissant.

Le Calife se mit à rire ; sa suite arriva. Il fit donner à cet Arabe une veste et une bourse d'argent.

Un autre Arabe s'égara aussi dans le dé-

sert. C'est un malheur fréquent dans ce pays aride. Son histoire est courte; le sens en est profond. Je vais vous la traduire en vers pour me conformer à la manière de *Saadi*, qui emploie tour à tour l'une et l'autre façon de s'exprimer.

L'ARABE ÉGARÉ.

Dans un désert de sable un Arabe égaré,
Marchant depuis deux jours, n'avait rien rencontré.
Prêt à mourir de faim, épuisé de fatigues,
Il trouve un petit sac, et d'une avide main
Il le prend, il le tâte; il sent qu'il est tout plein.
Ah! si c'était du riz, des dattes ou des figues,
Je pourrais m'en nourrir, j'espérerais encor....
Il l'ouvre : ah! malheureux, ce n'était que de l'or.

Les Arabes aiment prodigieusement les vers. Ils comptent soixante poètes du premier mérite, qui sont, en quelque sorte, chacun à la tête d'une espèce de secte ou d'école, par le nombre des disciples qui ont travaillé dans le genre de chacun d'eux.

Ils appellent la poésie l'*art d'enfiler des perles*. Ils auraient peut-être employé une métaphore plus juste s'ils avaient dit, l'*art de monter des diamans*; car, s'il faut que les vers soient également beaux comme les

perles, il faut qu'ils varient de formes et d'éclat comme les diamans. L'idée des perles donne celle d'une beauté trop uniforme, trop monotone.

Les grands hommes ont des disciples, et les bons ouvrages font naître des imitations en Asie comme en Europe. Ainsi le *Gulistan* produisit le *Baharistan* ou l'*Empire du Printemps*, ouvrage qu'on ne connaît point encore en France.

Le savant *Langlès*, qui sait la plupart des langues de l'Asie, qui a fait imprimer le seul Dictionnaire Tartare qu'il y ait en Europe, qui nous a traduit des fables de l'Inde, qui nous a donné quelques notions des peuples du *Thibet*, m'a communiqué ce qu'il a traduit de ce livre, afin de satisfaire cette avidité que j'ai de connaître toutes les fables, comme toutes les vérités, parce que les fables instruisent des mœurs et des opinions non moins fidèlement que l'histoire.

Ainsi, c'est à lui que vous devrez les traits que je vais vous en citer; heureux si ce que je vais en dire engageait ce savant, jeune encore, à terminer et à publier la traduction qu'il en a faite!

Le *Baharistan* ou l'*Empire du Printemps* fut composé par *Abdul-Rahman-Giamy*, en vers et en prose, à l'instar du *Gulistan*. Le Baharistan d'Abdul-Rahman-Giamy.

Abdul-Rahman-Giamy dit dans sa préface qu'il a composé cet ouvrage pour son fils, jeune enfant encore incapable de travaux sérieux.

Si vous êtes un peu surprise des histoires qu'il conte à son fils, dites-vous d'abord qu'on n'élève pas les enfans en Perse comme à Paris, et rappelez-vous ensuite comment le bon chevalier *de la Tour Landri* instruisait ses filles.

Abdul ne songe pas plus à peindre le *Printemps* dans cet *Empire du Printemps*, que *Saadi* ne songeait à chanter les *Roses* dans son *Jardin des Roses*. Les fleurs, les beaux jours de ces poètes, ce sont leurs maximes et leurs contes.

Or, voici quelques-unes des histoires qu'*Abdul* sème dans son printemps pour que son fils en recueille les fruits dans le sien.

Pille-t-on en Paradis, demandait un Arabe à un Dervis qui venait de faire la

description du bonheur des Élus ? Non, certes, répondit le Dervis. J'aime mieux l'Enfer, répartit l'Arabe.

Une jolie esclave sortit un jour dans la rue. Un amateur la suivit aussitôt. Elle s'arrête et lui dit : Jeune homme, desires-tu ce que mon maître me fait ? — Oui, c'est précisément ce que je veux. — Eh bien ! attends un peu, mon maître me suit, il te fera ce qu'il me fait.

UCHTUR ET GEIDA,

ou l'Amitié récompensée.

Un jeune Arabe, nommé *Uchtur*, devint amoureux de *Geida*, l'une des plus belles filles du chef d'une autre tribu.

Elle était mariée. Ils cachaient leurs feux. A la fin on les soupçonna. Les deux tribus se battirent. Celle de *Geida* porta ses tentes dans une autre contrée.

Après une longue séparation, *Uchtur* dit à son ami : Accompagne-moi, et prête-moi ton assistance que j'aille visiter ma chère *Geida*. Je meurs du desir de la voir. Mes

plus beaux jours se sont changés en une nuit obscure.

Tous deux montent à cheval ; et après avoir couru un jour et une nuit, ils arrivent au lieu où campait la tribu de *Geida*.

Ils mettent pied à terre dans une vallée non loin du camp.

Ne perds pas de temps, dit *Uchtur* à son ami ; va chercher dans la tribu celle qui manque à mon cœur. Ne me nomme à personne. Si tu trouves une jeune fille appelée *Sathouma*, et gardant des moutons, demande-lui des nouvelles de *Geida* ; c'est sa confidente, dis-lui où nous sommes cachés.

Il part ; il trouve la bergère. Elle lui apprend que le mari de *Geida* la surveille de près. Cependant cachez-vous, lui dit-elle, sous ces arbres à l'extrémité de ce bois, et attendez-y l'heure de la prière de la nuit.

L'ami d'*Uchtur* courut aussitôt lui porter cette nouvelle. Ils conduisirent leurs chevaux au lieu désigné, et s'y tinrent à couvert.

Tout-à-coup ils entendirent dans la nuit le son des colliers, des bracelets et des anneaux des pieds. Ce bruit leur disait, levez-vous, voilà la pleine lune qui paraît.

C'était *Geida. Uchtur* court au-devant d'elle et lui baise la main. Son ami s'éloigne, bientôt il le rappelle.

Uchtur disait à sa bien-aimée : Je me flatte que nous passerons la nuit ensemble. — Cela ne se peut : veux-tu me plonger dans un nouvel abyme d'infortunes ?—Non, tu ne t'en iras pas, en advienne tout ce qu'il pourra. — Ton ami, lui dit-elle, aura-t-il le courage de faire tout ce que je lui prescrirai ? Parle, répartit l'ami, j'exposerai volontiers ma vie pour vous deux.

Prends ma robe, lui dit-elle, et donne-moi la tienne. Vêtu de mon habillement, cours à ma tente ; assied-toi derrière le rideau. Mon mari viendra, et te prenant pour moi, il te présentera une tasse de lait, en te disant, prends et bois. Ne te hâte point de la prendre ; témoigne-lui de l'humeur. Il la posera près de toi et ne paroîtra plus jusqu'au matin.

L'ami d'*Uchtur* fit ce qu'elle desirait. Le mari de *Geida* vint et lui présenta du lait. Il fit beaucoup de façons, et repoussant la tasse trop brusquement, il la renversa.

L'époux entra en fureur. Cette capricieuse me contrarie sans cesse, dit-il, et

il saisit un fouet fabriqué avec des lanières de la peau d'un âne sauvage, tressées ensemble. Ce fouet était aussi gros qu'un aspic, aussi long qu'un serpent; il lui découvre le dos et frappe à coups redoublés.

L'ami d'*Uchtur* fut tenté de tirer son poignard et de le tuer : mais il eût compromis *Geida*, il eût exposé son ami; il retint ses cris et sa colère.

Incontinent au bruit des coups, aux éclats du mari, la mère et la sœur de *Geida* accoururent, se jetèrent sur lui et l'emmenèrent.

La mère revint bientôt auprès de celui qu'elle prenait pour sa fille, et qui, pour se cacher, s'enveloppait dans sa robe, se couvrait de son voile, s'obstinait au silence. Ma fille, crains Dieu, lui disait-elle, redoute d'offenser ton mari. Un seul de ses cheveux vaut mieux que mille *Uchtur*. Quel homme est donc celui pour qui tu souffres tant de maux? Je vais t'envoyer ta sœur, afin qu'elle passe la nuit avec toi et qu'elle te console.

Elle tint parole; la sœur de *Geida* arriva et l'aida à se déshabiller. Ils se mirent au lit ensemble.

Dès qu'ils y furent, la sœur de *Geida* s'emporta en malédictions contre la brutalité du mari.

L'ami d'*Uchtur* fut long-temps sans parler. Enfin il lui mit la main sur la bouche, et lui dit à voix basse : Ta sœur est dans ce moment avec *Uchtur*. J'ai pris sa place et fus battu pour elle. Garde bien ce secret.

D'abord elle fut effrayée, mais bientôt elle se rassura. Elle prit en amitié ce confident courageux, et ils passèrent la nuit dans les délices.

Le jour commençait à poindre lorsque *Geida* revint. Qui donc, dit-elle, est à côté de toi ? — C'est ta sœur ; elle te contera notre histoire ; le temps ne me le permet pas. Il dit ; il troque de vêtement avec *Geida*, et court retrouver *Uchtur*.

Il remonte à cheval avec lui, et il lui conte, en s'en allant, son malheur et sa bonne fortune. Les deux amis étaient également contens des deux sœurs.

Ce petit conte est instructif en ce qu'il peint au naturel les mœurs des Arabes du désert.

Vous voyez que toutes les instructions qui nous arrivent de la Perse ou de l'Arabie, celles que *Saadi* donnait aux Rois, celles que *Moïse* donnait au peuple, et celles qu'*Abdul* donnait à son fils, sont toutes mêlées de contes assez licencieux. Vous apprendrez bientôt de quels précepteurs ils avaient appris cette manière d'enseigner la morale.

Continuons notre voyage d'Orient.

Un homme doué de beaucoup plus d'esprit et de goût que n'en avaient *Galland* et *Petis de la Croix*, fut emporté beaucoup plus loin qu'eux par sa curiosité. Il alla passer quelque temps avec les sauvages de la grande île de Madagascar. Ils sont noirs, vont presque nuds, et ne connaissent pas nos arts. Ils ont une poésie naturelle et qui n'en vaut peut-être pas moins pour n'être pas cultivée par principes. Le C. de Parni.

Ce voyageur est le C. de *Parni*, dont nous avons de si jolis vers. Il a entendu chanter aux Madécasses des chansons dignes d'être recueillies. Il les a traduites en français, en prose, lui qui pouvait si bien les mettre en vers. Je vais hasarder de vous en

versifier une, sans lui rien ôter de sa vérité et de sa grande simplicité.

Elle contient une aventure ; elle est une espèce de conte ; elle peint les mœurs de ce peuple que nous appelons sauvage. Vous jugerez s'il mérite le nom de barbare. Vous venez de voir les mœurs des déserts de l'Arabie, vous aurez le plaisir de les comparer avec celles de ces insulaires.

Voici ce conte ou cette chanson, elle est en dialogue.

LA PRISONNIÈRE MADECASSE.

AMPANANI.

Parle, dis-moi ton nom, ô jeune prisonnière !

VAÏNA.

Vaïna.

AMPANANI.

Vaïna, ta beauté singulière
Me plaît comme le jour naissant.
Mais dis, pourquoi ces pleurs sous ta longue paupière ?

VAÏNA.

O roi! j'avais un amant.

AMPANANI.

Eh bien! où donc est-il?

VAÏNA.

Hélas! en combattant,
Il est mort; ou, s'il vit, il fuit en ce moment.

AMPANANI.

Je veux être le tien.

VAÏNA.

Si la pitié te touche.....

AMPANANI.

Que me veux-tu? Ne puis-je adoucir ta douleur?

VAÏNA.

Il a baisé mes yeux, il a baisé ma bouche;
Il dormit sur mon sein; il habite en mon cœur.

AMPANANI.

Vaïna, prends ce voile, et couvres-en tes charmes

VAÏNA.

O roi! parmi les morts que j'aille le chercher;
Ou, s'il fuit, que je puisse à sa suite marcher.

AMPANANI.

Va, belle Vaïna; va, calme tes alarmes:
Périsse le cruel qui pourrait arracher
Et goûter des baisers où se mêlent des larmes!

Cette simplicité de mœurs et de langage est d'un bien plus grand effet sur le cœur que tous les prodiges des *Mille et une nuits*. Les Grecs n'ont rien écrit de plus simple et de plus touchant que ce dialogue.

L'aveu de *Vaïna*,

Il dormit sur mon sein, il habite en mon cœur,

est le langage de la nature, avant qu'elle soit contrariée par des institutions qui n'enseignent qu'à rougir et à déguiser ses sentimens; et peut-être n'y a-t-il chez aucun peuple policé une réponse plus noble, plus décente, plus véritablement sublime que celle d'*Ampanani* au moment où il apprend qu'il doit renoncer à la possession de cette captive qui lui est amenée toute nue.

Vaïna, prends ce voile, et couvres-en tes charmes.

Il est bien plus facile d'imaginer cent combats de géans et mille merveilles de Féeries que de trouver un pareil trait.

L'or et les pierreries qu'on rapporte des Indes ne vaudront pas cette chanson pour les gens de goût.

On n'en doit pas conclure que les mœurs

des Madécasses soient en tout plus délicates que celles des peuples policés. Je crois, au contraire, que cette chanson a été faite par quelque grand Philosophe du pays, afin d'en adoucir les coutumes et de faire abroger l'usage odieux de jouir d'une esclave qui pleure, qui regrette un autre homme au milieu des embrassemens qu'on lui prodigue : usage ou brigandage trop commun chez tous les vainqueurs de la Terre.

S'il n'en faut rien conclure pour les mœurs, on doit avouer que cette simplicité est bien préférable à l'enflure, aux images gigantesques, aux comparaisons fausses et accumulées, aux peintures crues qu'on trouve dans les écrits des Prophètes hébreux et dans les poésies Erses, qu'on attribue aux Druides de l'Écosse ou plutôt de la Calédonie.

Pour vous en faire sentir la différence, je vais vous en traduire un conte élégiaque, qui a quelque rapport avec cette chanson Madécasse. Il s'agit, dans l'une et dans l'autre, des regrets donnés à un homme mort en combattant. Le sujet de ce dernier est même plus intéressant.

Contes des anciens Bardes, Calédoniens ou Ecossais.

La mort de Connal et de Crimora.

Le sombre automne arrive; il règne sur les monts;
De grisâtres brouillards naissent dans ces bas fonds.
L'aile des ouragans agite les bruyères,
Et l'eau bourbeuse des rivières
Coule avec plus de bruit dans nos étroits vallons (1).

Un arbre, un arbre seul sur ce coteau s'élève:
Il m'indique en quel lieu *Connal* fut enterré.
Les feuilles que le vent en tourbillon enlève,
Jonchent de ce héros le tombeau révéré.

C'est ici que souvent, comme une ombre légère,
L'ame des morts se montre au chasseur solitaire,

Je mets dans cette note quelques passages du texte de *Macpherson*, et la traduction qu'en a faite en vers italiens le docte abbé *Melchior Cesaroti*, afin que le lecteur puisse juger dans les trois langues cet ouvrage, dont l'authenticité a produit tant de disputes.

(1) *Autumn is dark on the mountains; gray mist rests on the hills. The Whirlwind is heard on the heath.*

Dark rolls the river through the narrow plain.

L'oscuro autumno adumbra le montagne.
L'azzura nebbia sul colle si posa.
Flagella il vento le mute campagne.
Torbo il rio scorre per la piaggia erbosa.

Lorsqu'errant sans dessein, triste, absorbé, pensif,
Sur ces gazons séchés il porte un pas tardif (1).

O Connal! oh! qui peut de ton illustre race
Remonter à la source et compter tes aïeux?
Comme le chêne altier, qui sur un mont prend place
Au milieu des Autans, elle touchait aux cieux,
Et maintenant elle est arrachée à la terre (2).

C'est ici que Fingal avait porté la guerre,
Qu'on entendait les cris, les soupirs des mourans,
L'horrible cliquetis des armes.
O source de deuil et de larmes!
C'est ici que tu meurs entre les combattans.

---

(1) *At times are seen here the ghosts of the deceased, when the musing hunter alone stalks scowly over the heath.*

Quivi sovente il cacciatore rimira
L'ombre de' morti, allor che lento lento
Erra sul mesto prato, e ne sospira.

(2) *Who can reach the source of thy race, ô Connal! and who recount thy fathers? Thy family grew like an oak on the mountain, which meeteth the wind with is losty head. But now it is torn from the earth.*

Chi del tuo chiaro sangue
Giunger potrebbe alla primiera fonte,
Chi numerar, Conallo, i padri tuoi?
Crebbe la stirpe tua qual quercia in monte,
Che con l'altera fronte
Incontra il vento, e al ciel poggia sublime:
Or dall' annose cime,
Al suol la rovesciò nembo di guerra.

Ton bras, ton bras était la tempête fatale;
Ton épée éclatait, pareille à ce rayon
De la lumière boréale,
Qui dans moins d'un instant parcourt tout l'horizon.
A la fournaise en feu tes yeux étaient semblables,
Ta voix à l'Aquilon, ta stature au rocher (1).

Malheur à tout guerrier qui t'osait approcher!
Par tes coups inévitables
Ils étaient enlevés, ainsi que le chardon
Qu'un enfant fait tomber sous le jeu d'un bâton.

Là le puissant *Dargo* parut comme un tonnerre;
Ses sourcils étaient noirs, et serrés, et pressés;
Et ses yeux ressemblaient, par leur sombre lumière,
A deux antres profonds dans un rocher creusés (2).

Il vint: de toutes parts les lames se croisèrent;
Avec un bruit affreux les glaives se heurtèrent.

---

(1) *Thine arm was like à storm; thy sword à beam of the sky; thy height à rock on the plain; thine eyes a furnace of fire.*

. . . . . . *Era il tuo braccio*
Turbine, e raggio il brando,
Dagli occhi uscia, qual da fornace il fuoco.

(2) *His brows wera contracted and dark. His eyes like two caves in à rock.*

E gli occhi suoi nella ferrigna fronte
Parean caverne in monte.

Près de là *Crimora*, la fille de *Rainval*,
L'arc à la main, couverte d'une armure,
Laissant éparse aux vents sa longue chevelure,
Accourait pour combattre et défendre *Connal*,
Connal son tendre amant. Une vive jeunesse,
Pour venger son pays, à la suivre s'empresse.
Elle a bandé sonc arc; du trait qu'elle a lancé,
O superbe *Dargo!* tu seras terrassé :
Mais la flèche s'égare en sa course lointaine;
Elle perce *Connal*; *Connal* est renversé.
Il tombe comme un chêne au travers de la plaine,
Comme un roc du sommet d'un mont couvert de bois.
O fille infortunée! Hélas! que fera-t-elle?
Connal meurt! *Connal* meurt, redit-elle cent fois!
Et la nuit et le jour sans cesse elle l'appelle.
O *Connal!* mes amours, mon bien-aimé, tu meurs!
Elle expire, accablée, hélas! par les douleurs.

C'est sur cette même colline,
C'est en ce même endroit, c'est ici, c'est ici
Que la terre renferme un couple si chéri.

L'herbe croît dans les joints, et hâte la ruine
Des pierres qui formaient ce simple monument.
Je m'assieds en pleurant sous l'arbre qui l'ombrage :
J'entends dans ces buissons le murmure du vent;
Un souvenir plus vif me retrace l'image
De cet horrible événement.

Connal! ô *Crimora!* toi qui fus sa compagne,

Ensemble vous goûtez le sommeil le plus doux,
Et nous, nous gémissons, et sur cette montagne
Il n'est de repos que pour vous (1).

Autant j'ai pris de liberté en traduisant les contes des Trouvères, des Troubadours, du *Pogge*, de *Straparole*, de *Chaucer*, autant j'ai été fidèle en rendant cette chanson Madécasse et cette élégie Erse.

N'entendant pas plus la langue de Madagascar que celle des anciens Écossais, je m'en suis tenu scrupuleusement au sens des traducteurs.

Il y a dans ces deux pièces une douleur profonde, et une simplicité qui charme. Ce mérite se fait sentir au travers de la traduction; mais dans le dialogue Madécasse

---

(1) *The grass grows between the sthones of the tomb; I often sit in the mournful shade. The wind sighs through the grass; their memory rushes on my mind.*

Undisturbed you now spleed together; in the tumb of the montain you reste alone.

Cresce fra i sassi del sepolchro l'erba;
Io siedo spesso alla nera ombra, e trista:
Vi geme il vento, e la memoria acerba
Sorgemi dentro, e l'anima m'attrista.
Dormite in pace placidi e soletti,
Dormite, ó cari! nella tomba stretti.

il n'y a pas un sentiment qui ne soit vrai, une idée qui ne soit juste, une expression que le bon goût réprouve.

Dans l'élégie Erse il y a une cumulation d'images trop semblables; les mots de *chêne* et de *rocher* reviennent trop souvent. Les comparaisons y sont trop inexactes et trop gigantesques.

Si le poète eût peint le Dieu de la Guerre ou celui des Enfers, il eût peut-être pu dire que leurs yeux étaient tels qu'une fournaise en feu. Ceux de son ennemi, offrant deux cavernes dans un roc, sont d'un plus mauvais goût encore. Cette élégie est pourtant une des pièces Erses où l'on trouve le moins de ces défauts.

J'ai lu dans une autre ce portrait d'une femme:

Sa gorge était semblable à la vague mouvante
Qui se couvre en roulant d'écume blanchissante.
Le corbeau le plus noir le cède à ses cheveux,
Et l'étoile du soir brille moins que ses yeux.

Comparez ce portrait à celui d'*Armide* dans la *Jérusalem délivrée*, ou à celui de *d'Estrée* dans la *Henriade*, ou à celui d'*Agnes Sorel* dans la *Pucelle*, vous con-

naîtrez la différence du génie éclairé au génie du barbare. Il est plus difficile d'écrire avec justesse que d'entasser des métaphores.

On a eu raison de comparer les poésies erses aux poésies hébraïques. Elles ont les mêmes défauts, l'enflure, l'exagération, l'inexactitude, le manque de transitions; mais celles des Hébreux n'ont pas, à beaucoup près, cette sensibilité profonde qui peut racheter bien des défauts. Les Poètes écossais pleurent leurs amis et leurs pays. Les Prophètes hébreux ne savent que maudire leurs vainqueurs, et menacer leurs compatriotes.

Les poésies Erses sont encore une richesse nouvelle, déterrée dans ce siècle (1).

C'est *James Macpherson* qui en a fait la découverte. Jusqu'à lui ces trésors avaient été enfouis et dispersés dans les hautes montagnes de l'Ecosse, des Hébrides ou des Orcades.

---

(1) Quand on dit ce siècle, c'est le dix-huitième que l'on entend; car cette histoire a été composée à la fin du dernier siècle, et non dans celui-ci, qui paraît s'annoncer avec un esprit assez différent, et qui, sans doute, vaudra beaucoup mieux.

Il n'en eut pas plutôt enrichi la littérature qu'on lui contesta sa découverte, et qu'on prétendit qu'il avait donné les rêves de son imagination pour les poésies antiques de ces espèces de sauvages. S'il eût donné ces poèmes comme ses propres ouvrages, on lui eût soutenu qu'il les avait pillés aux anciens Bardes du pays. On a fait en Angleterre, en Ecosse, et même en France, beaucoup de dissertations pour savoir si ces poèmes étaient antiques ou imaginés par *Macpherson*. Ce n'était pas leur mérite qu'on contestait, et on ne sait trop pourquoi, après leur succès, *Macpherson* ne s'en fût pas avoué l'auteur. En général, dans cette dispute, les Ecossais ont défendu la véracité de *Macpherson* et la réalité des poésies Erses, que les Anglais, toujours un peu jaloux de la gloire littéraire de l'Ecosse antique ou moderne, se plaisaient et se plaisent encore à contester.

Mais de telles questions ne se résolvent point dans le cabinet comme des problêmes de géométrie; on ne parvient à les résoudre que par des voyages pénibles, comme on éclaircit les grandes questions de la physique: c'est à peu près ce qui vient d'arriver. Un de

nos plus célèbres physiciens, M. *Faujas de Saint-Fonds*, a fait, il y a peu d'années, un voyage aux îles Hébrides, dont il nous a donné une description aussi curieuse qu'intéressante. Il allait y examiner les phénomènes de la physique, les étonnantes productions volcaniques que les siècles ont accumulés dans ces îles. Il a assisté à une fête annuelle; il a vu l'un des habitans de ces montagnes réciter, avec les accens les plus étranges et les gestes les plus outrés, d'antiques chants dont il ne pouvait démêler ni le but, ni l'objet. Tout lui paraissait forcé, hors de la nature, féroce même; tout blessait ses yeux et ses oreilles; l'auditoire applaudissait, et paraissait transporté de joie.

Il est donc certain qu'il s'est conservé dans les montagnes de l'Ecosse, dans celles des Hébrides et des Orcades, des poèmes, une musique, une déclamation, une sorte de danse pyrrhique, particulière à ces montagnards. Or, quels peuvent être ces poèmes, sinon ceux dont *Macpherson* n'a recueilli qu'une partie ?

La mémoire des peuples qui n'écrivent point est plus active que la nôtre : voyez

ce que dit *César* de celle des Druides, et des milliers de vers qu'ils apprenaient à leurs disciples, et qu'un Grec ou un Romain n'eût point retenus.

Les usages se conservent presque sans altération chez les peuples qui s'isolent. Si vous voulez en juger, entrez dans une synagogue. Les cris, les chants, les gesticulations des Juifs y sont si exagérés, si étranges, qu'ils inspirent, à ceux qui n'y sont pas accoutumés, ou le rire, ou l'effroi, ou une sorte d'horreur, tandis qu'ils ne font éprouver aux Hébreux, qui y sont habitués, que des sentimens de piété, de vénération, de respect et d'amour pour le Dieu qu'ils pensent honorer ainsi.

Ces cris, ces gesticulations ont quelque ressemblance, du moins pour l'effet qu'ils produisent, avec ceux des Bardes des montagnards de l'Ecosse : c'est qu'ils tiennent encore à l'état sauvage où tout est outré ; car les hommes, en tout genre, commence par l'exagération. Ces formules hébraïques se sont conservées sans mélange depuis la dispersion des Juifs, et sont bien plus anciennes. Or, le temps de la dispersion de ce peuple est à peu près le même où l'on fait remonter

les poèmes d'*Ossian*. Les Guebres, plus anciennement dispersés, conservent encore quelques rites des anciens mages; moins les montagnards de l'Ecosse, des Hébrides et des Orcades communiquent avec le reste du monde, plus ils doivent chérir et conserver leurs mœurs, leurs usages, leur langue, leurs solemnités, et les chants qui leur rappellent qu'ils ont été autrefois une nation libre et belliqueuse.

Macpherson s'occupait à rechercher leurs poèmes un peu avant que le C. de *Parni* traversât les mers. Ce dernier passa de Madagascar aux Indes orientales, non chez les Brames, non dans l'antique ville de Bénarès, mais dans les établissemens des Européens, où l'on ne voit guère que des coutumes détériorées de l'Europe et de l'Inde.

Voici comment il se peint lui-même.

Le ciel qui voulait mon bonheur
Avait mis au fond de mon cœur
La paresse et l'insouciance;
Je ne sais quel démon jaloux
Joignit à ces aimables goûts
L'inquiétude et l'inconstance.

Après un exil de vingt mois,

Je quittais la brûlante Afrique.
J'allais, pour la dernière fois,
Repasser le double tropique ;
Mais un desir impérieux
Me pousse aux indiens rivages.
Toujours errant et paresseux,
J'aime et je maudis les voyages.

Lorsque de nos jours des savans ont voyagé dans l'Inde pour s'instruire et non pour la piller comme des Tartares, ou en convertir les peuples comme des moines, ils y ont trouvé l'origine de toutes les connaissances humaines.

Ils y ont fait une autre découverte, c'est celle de nos contes les plus célèbres et de nos principaux dogmes : La *Trinité* et *Joconde*, la *Vierge mère* et la *Matrone d'Ephèse*, l'*Incarnation* et *Amphitrion* ; des *Ussera* dont *Mahomet* a fait ses *Houris* ; des êtres qui habitent dans les quatre élémens, et dont on a fait les gnomes, les ondains, les salamandres et les sylphes. Contes indiens.

Les trois personnes de leur Trinité s'appellent *Brama*, *Vishnou* et *Sib*.

Vishnou : la seconde s'est incarnée plusieurs fois dans le sein d'une Vierge.

C'est ce que nous apprend le plus savant,

le plus sage et le plus célèbre de nos auteurs.

« Le conte de la *Matrone d'Éphèse*, » ajoute-t-il, celui de *Joconde* sont écrits » dans les plus anciens livres Orientaux.

» On trouve l'aventure de l'*Amphitrion* » parmi les plus vieilles fables des Brach- » manes. Il y a même plus de sagacité dans » le dénouement de l'aventure Indienne » que dans celui de la Grecque. »

L'Amphitrion Indien.

« Un Indien, d'une force extraordinaire, » avait une très-belle femme. Il en fut ja- » loux, la battit et s'en alla. Un égrillard » de Dieu, non pas un *Brama* ou un *Vish-* » *nou*, mais un Dieu du bas étage, et ce- » pendant fort puissant, fait passer son » ame dans un corps absolument semblable » à celui du mari fugitif, et se présente » sous cette figure à la dame délaissée. Le » Dieu amoureux demande pardon à sa » prétendue femme de ses emportemens, » obtient sa grace, couche avec elle, lui » fait un enfant, et reste le maître de la » maison.

» Le mari repentant, et toujours amoureux de sa femme, revient se jeter à ses pieds. Il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur et de sorcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre *Martin Guerre*. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un Brachmane qui devina tout d'un coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe, et que l'autre était un Dieu.

» Voici comment il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, Madame, dit-il, est le plus robuste de l'Inde; couchez avec les deux parties l'une après l'autre, en présence de notre parlement Indien. Celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur sera sans doute votre mari. Le mari en donna douze, le fripon en donna cinquante. Tout le parlement Brame décida que l'homme au cinquante était le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier président; l'homme au douze est un héros, mais il n'a pas passé les forces de la na-

» ture humaine ; l'homme au cinquante ne » peut être qu'un Dieu qui s'est moqué de » nous. Le Dieu avoua tout, et s'en re» tourna au Ciel en riant. »

« De pareils contes dont l'Inde four» mille, ajoute *Voltaire*, ont du moins » cela de bon qu'ils peuvent tenir toute une » nation dans une douce joie, ainsi que » les métamorphoses recueillies et embellies » par *Ovide*. »

Ce joli conte est sans doute fort amusant, mais il ne nous donne pas plus l'idée des mœurs de l'Inde que celui d'*Alcmène* ne nous fait connaître celles de la Grèce.

Si vous voulez vous instruire, vous lui préférerez des aventures purement humaines, sans prodiges, sans mélange de Dieux. Nous en trouverons plusieurs dans l'*Hitopades* ou l'*Heetopades*.

Heetopades, livre traduit du sanscrit en indou par Vishonserma, et translaté en anglais dans ces derniers temps.

C'est un livre que les Anglais ont apporté en Europe et transcrit de l'Indou. Ce livre n'est lui-même qu'une traduction faite dans le sixième siècle de notre ère par un Brame, d'un livre de la plus haute antiquité, intitulé *Niti-Sastra*, écrit, dit-on, en langue Sanscrit. C'est la langue sacrée des Brach-

manes, comme l'Hébreu est celle des Prêtres chrétiens.

Ce recueil de contes n'a pu être compilé que dans le temps où le Sanscrit était la langue vulgaire, ce qui remonte à des temps plus reculés que ne le sont les Annales d'aucun peuple de l'Europe.

On ne sait pas précisément quand le peuple de l'Inde a changé de langage : mais on conserve encore une espèce de drame composé cinq cents ans avant *Jésus-Christ*, c'est-à-dire à peu près dans le temps où les Tarquins régnaient à Rome, où *Solon* n'était pas encore législateur d'Athènes, où Rome ni la Grèce n'avaient produit aucun historien ; et dans ce drame les Brachmanes, le Roi de la contrée et ses courtisans parlent en Sanscrit, les autres acteurs parlent en langue vulgaire : ce qui démontre qu'à cette époque le Sanscrit ne se conservait que dans les castes privilégiées, et qu'il était déja oublié du peuple ; changement qui paraît n'avoir pu arriver que par une longue succession de siècles.

L'*Hitopades* est donc un livre d'une antiquité si reculée que son ancienneté seule suffirait pour le rendre très-curieux.

L'*Hitopades* est un livre de morale, une espèce de traité d'éducation. Ce nom signifie *instruction amicale* ou *familière*.

Je ne vous parlerai pas des formes indiennes qui nous font paraître cet ouvrage fort extraordinaire ; je m'en tiendrai aux contes qu'il renferme, et qui peignent l'esprit et les mœurs du peuple le plus ancien peut-être qu'il y ait sur la terre.

Les récits y sont en prose, les maximes en vers. C'est une singularité que j'ai envie de conserver, dût-elle vous paraître bizarre, dans la traduction que je vais vous faire, d'après l'Anglais, de quelques histoires tirées de ce livre.

La Fermière de Daraka.

Un certain fermier des environs de Daraka était l'époux d'une très-belle femme. Elle avait pour amant le fils d'un magistrat de cette ville, mais convenablement à ces maximes.

Le feu ne fut jamais rassasié de bois,
Ni l'Océan de l'eau des fleuves qui s'y rendent,
Ni la mort en frappant les peuples et les rois,
Ni la femme en trompant les amans qui l'attendent.

Les services, la foi, les honneurs, ni les dons,
Ni la sévérité, ni les instructions,
D'une femme jamais ne fixent l'inconstance;
Ils n'en obtiennent pas même l'obéissance.

Qu'un époux soit aimable, et riche et généreux,
Complaisant, estimé, plein d'amour et de grâce;
Il peut être quitté pour quelque malheureux,
Sans vertu, sans talent, et d'une abjecte race.

Une femme en un lit ample, doré, sculpté,
N'est pas si bien couchée, a moins de volupté
Qu'elle n'en goûterait sur la paille ou la terre,
Dans les embrassemens d'un robuste adultère.

Or, un jour que la femme de ce fermier folâtrait avec le fils de ce magistrat, elle aperçut venir le père de ce jeune homme. Aussitôt elle le fit cacher dans sa grange, et elle commença à badiner avec l'officier de justice : son mari survint. Elle dit au magistrat de prendre un bâton, de feindre un grand courroux, et de s'éloigner avec de grands gestes et des yeux furibonds, comme s'il était en grande colère.

Le mari ne manqua pas de demander à sa femme ce qui causait à cet homme de loi une si grande agitation.

J'ignore, répartit cette femme artificieuse, quelle chose l'a brouillé avec son fils ; mais ce jeune homme s'est enfui, et a cherché ici un asyle : je l'ai caché dans notre grange. Le père étant survenu et ne le trouvant pas, s'en est retourné tout en grondant.

En parlant ainsi, elle fit sortir son jeune amant de sa cachette, et le présenta à son mari.

La femme est plus que nous ferme en sa volonté ;
En parure, en habit si double est sa dépense,
    Quadruple est sa dextérité,
    Sextuple sa persévérance ;
Mais octuple est son goût pour la lubricité (1).

Ces vers étranges pour la pensée et pour la tournure plaisaient sans doute beaucoup à l'auteur de l'*Hitopades*, puisqu'il les répète plusieurs fois dans son livre.

Une Italienne ou une Française n'aurait guère été plus adroite que cette Indienne pour se tirer d'un double embarras.

---

(1) Voici le texte.

What women eat, we are told, is two-fold ;
Their cunning four-fold ; their perseverance
Six-fold ; and their passions eight-fold.

Les Brames s'égayaient ainsi sur le compte des femmes avant qu'aucune des nations de l'Europe eût encore formé un jargon, ou imaginé des caractères pour transmettre ses pensées.

Il y a dans l'*Hitopades* beaucoup d'autres aventures de femmes galantes, qui sont supposées se passer dans différentes villes, et non dans la capitale d'un grand empire : en voici quelques exemples.

LE CHARRON DE SRI-NAGARA.

Dans la cité de *Sri-Nagara*, c'est-à-dire *Ville fortunée* (car tous les noms de l'Inde sont significatifs), un charron soupçonnant sa femme de lui être infidèle, feint un voyage, sort aux yeux de tout le monde, et revient en secret se cacher sous son lit.

. Sa femme qui le croit loin envoie chercher son amant, s'assied avec lui sur le lit ; mais, en s'y plaçant, un mouvement qu'elle sent lui fait soupçonner que quelqu'un est caché dessous. Elle craint que ce ne soit son mari. Alors elle se met à en faire l'éloge à son amant avec une telle effusion de cœur, que le mari perd ses soupçons, sort

de dessous le lit, et, transporté de joie, vient se divertir avec eux.

Le mari

Qui croit réconcilier sa femme avec son valet.

Dans la ville de *Vikrana-paurra*, ville *de la Victoire*, la femme d'un marchand, surprise par son mari au moment où elle baise un de ses valets sur la bouche, fait semblant de flairer son haleine pour savoir s'il ne vient pas de manger je ne sais quel fruit qu'elle a acheté pour son mari. Elle prétend que son haleine l'accuse.

Le valet feint de se fâcher et de vouloir quitter une maison où une maîtresse épie sans cesse ses domestiques, et veut deviner à leur respiration ce qu'ils ont dans le ventre. Le mari, bon homme, qui a toujours été fort content de ce domestique, appaise la noise, le retient à son service, et le rapatrie avec sa femme.

Ces petits contes sont toujours accompagnés de vers. L'auteur de celui-ci y insère ces stances épigrammatiques :

Les hommes, croyez-moi, ne sont ni beaux ni laids ;
Une femme ne cherche en eux taille ni traits ;

Qu'importe que leur teint soit ou vermeil ou pâle ?
Ce qu'il leur faut, c'est qu'il soit un bon mâle.
. . . .
Ce n'est point la laideur que le sexe appréhende :
Nul homme ne déplaît aux femmes quand.

Il y a là je ne sais quel mot que le traducteur Anglais, dont nous empruntons ceci, n'a point traduit.

Il convient qu'il y a souvent dans les fables de l'*Hitopades* des vers et des maximes obscènes. Un Italien les eût traduits dans toute leur énergie : un Français les eût paraphrasés, et eût tout fait entendre ; mais le modeste Anglais les a supprimés, de peur, dit-il, de faire rougir les dames de Londres, qui pourraient avoir la curiosité de lire cette antique production des Brames.

Nous sommes très-fâchés que sa pudicité nous empêche de faire connaître à nos lecteurs l'extrême naïveté du langage de ces temps primitifs.

En pensant à l'âge de ces plaisanteries, à l'éloignement des pays d'où elles viennent, voyez, je vous prie, sur quoi est fondée la critique que font nos moralistes des mœurs de nos grandes villes, et quelle est la justesse de l'apostrophe que fait *Rousseau* dans

son *Émile* aux dames de Paris et de Londres, comme si elles avaient le bonheur et le privilége d'être les plus grandes pécheresses du globe.

L'*Hitopades* est, comme vous venez de le voir, une instruction fort *amicale*. Il contient des histoires plus graves, des maximes d'une morale très-pure, des traits sublimes, une foule de fables dont les animaux sont les acteurs : c'est là qu'on trouve l'idée primitive de la charmante fable des deux pigeons, que *La Fontaine* a si délicieusement mise en vers. Il ne l'avait empruntée que du livre arabe que *Galand* nous a donné comme un recueil des fables de *Pilpai* : nom que le traducteur de l'*Hitopades* prétend n'être ni Indien ni connu dans l'Inde.

On peut croire que *cette instruction amicale*, traduite du Sanscrit, est la source où l'on a puisé tous les recueils de fables dont l'Orient est rempli, et qu'on y a publiés sous différens noms pour instruire ou des rois ou des enfans. Mais qui pourrait nous dire si le livre *Sanscrit*, d'après lequel on a traduit l'*Hitopades*, n'est pas lui-même une imitation de quelque livre plus ancien ?

Ce livre est rempli de merveilleux comme tous les livres Orientaux.

Remarquons, après avoir lu cet ouvrage, que ce qui plaît aux Indes, comme en France, c'est de voir les femmes échapper par leur industrie à l'empire des maris, aux entraves dont les institutions sociales les accablent par-tout.

Remarquons encore que, dans tous les temps, pour instruire les hommes il fallut les amuser par des contes.

C'est de l'Inde que les Perses et les Arabes ont pris l'usage de donner des recueils de fables encadrées dans une histoire ou dans un roman moral. Les Grecs et les Romains ont brisé le cadre et publié leurs fables séparément. Nous avons repris le goût de l'encadrement pendant les croisades, et nous l'avons rejeté dans ces deux derniers siècles.

Si de l'Inde nous passons à la Chine, nous y verrons aussi de petits romans et des contes. Ce sont presque toujours des lettrés qui en sont les héros. Contes chinois.

Ce peuple aime beaucoup les vers. Tous ses philosophes ont été poètes : un seul de

ses écrivains célèbres, *Tseng-Nan-Fong*, n'a point fait de vers.

Nous ne connaissons de la Chine que des contes moraux ; car nous ne savons de la littérature chinoise que ce que des moines nous en ont appris : or, les jésuites n'étaient pas hommes à nous raconter une histoire galante, une bonne infidélité de femme. Ils conviennent cependant qu'il y a des livres obscènes à la Chine ; ils disent que l'empereur *Camhi* les a défendus, et qu'on ne les en vend pas moins.

La Chine a fondé son gouvernement sur l'autorité paternelle, la plus naturelle de toutes et la seule qui parle immédiatement au cœur de tous les hommes. Chacun commence par y être soumis et finit par l'exercer à son tour. Les Chinois, au lieu de s'en jouer comme on fait trop souvent dans nos comédies et dans nos contes, s'appliquent dans leurs écrits à la rendre respectable : toutes leurs institutions tendent à la fortifier. On en voit sans cesse des preuves dans les contes que nous rapporte le Père du *Halde*, pour nous instruire de leur littérature.

Le pouvoir d'une mère.

La dame *Ly*, mère d'un mandarin, ou plutôt d'un *Colao*, apprit que son fils séant dans son tribunal, s'était emporté jusqu'à faire mourir un soldat sous les coups, et que le murmure des troupes, occasionné par cet acte de violence, croissait sans cesse. Elle sortit aussitôt de son appartement intérieur, et se rendit au lieu de l'audience, dans le lieu même où ce jugement avait été porté et exécuté.

Le *Colao*, à l'aspect de sa mère, s'étant levé par respect, elle se plaça sur son siége, et lui ordonna de se mettre à genoux. Il obéit. Elle lui reproche sa cruauté. Quoi, mon fils, lui dit-elle, l'empereur vous a-t-il confié l'autorité pour en abuser ? Puis se tournant vers les exécuteurs de la justice : dépouillez mon fils, ajouta-t-elle, et qu'on le frappe sur les épaules ; je suis sa mère, je lui impose ce châtiment.

Les officiers subalternes se prosternèrent à ses pieds, et demandèrent grace pour lui.

C'est ainsi que l'autorité maternelle ap-

paisa une émeute, corrigea l'humeur arrogante de son fils, et conserva dans sa maison un emploi distingué qu'il allait perdre.

Je trouve encore dans les mémoires du père du *Halde* une histoire de *Tchouang-Tse*, dont le fond est le même que celui de la matrone d'Ephèse.

Ce conte était venu de l'Inde en Europe, du temps des Romains, par la voie d'Alexandrie, avec le coton et la soie ; les bonzes le portèrent à la Chine.

Pétrone, conformément au génie des Grecs et des Romains, le simplifia ; les Chinois, selon le génie des Orientaux, l'ornèrent ou le surchargèrent de prodiges ; le voici arrangé à leur mode.

La matrone chinoise.

Tchouang-Tsé lettré, descendant des rois, en relation avec les génies, se méfiant des cris que jettait son épouse contre une veuve qui voulait se remarier, se fait passer pour mort par une opération magique, et envoie un jeune et beau génie faire la cour à sa femme. Elle en devient éprise, et veut

l'épouser avant le temps prescrit pour l'inhumation de son mari, dont le corps était encore dans la maison.

Le génie, qu'elle croit être un jeune étranger, venu pour être disciple de son mari, feint de répondre à ses desirs, et consent à l'épouser : mais frappé d'un mal subit au moment de consommer son mariage, il semble près de mourir.

L'épouse apprend d'un vieil esclave de ce jeune homme qu'il faut, pour guérir le malade, lui administrer un médicament dans lequel il entre de la cervelle d'un homme mort depuis peu. Aussitôt elle veut y employer celle du défunt. A son approche le défunt sort de son tombeau, lui demande pourquoi elle est en habit de noces, et pour qui le festin est préparé. Elle s'enfuit et se tue.

A la magie, à la résurrection près, c'est le conte de *Pétrone*.

Les jésuites ayant trouvé ce conte à Pekin, l'ont rapporté à Paris. *Voltaire* l'a inséré dans son roman de *Zadig*, et l'a simplifié d'une autre manière que *Pétrone*.

C'est ainsi que les contes courent le monde, portant la joie avec eux, se mon-

trant sous mille formes différentes, et s'habillant par-tout à la mode des pays qu'ils parcourent.

Ces contes venus de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie, de la Chine, produisirent en France une foule d'imitations, selon l'usage, et l'on vit paroître des *Mille et un quart-d'heure*, des *Mille et une faveurs*, des contes prétendus arrivés de toutes les contrées de l'Asie, faits par des gens qui n'avaient jamais vu que la France, et qui ne savaient d'autres histoires que celles de leur quartier.

Antoine, comte d'Hamilton, né en Irlande, Ecossais d'origine, mort à St-Germain-en-Laye le 21 avril 1720.

Les contes orientaux plaisant beaucoup aux imaginations plus ardentes que fortes, *Hamilton*, célèbre par ses *Mémoires du comte de Grammont*, s'éleva contre. Il prouva que ce genre était défectueux, que produire tant de merveilles par des magiciens, des talismans, des livres de grimoire, ne valait pas la simplicité et le naturel d'un roman où tous les événemens s'enchaînent sans effort, et attachent par la peinture vraie des mœurs et des caractères.

Pour montrer combien ce genre était facile, il fit des contes de fées. Ils sont moins ingénieux que les ouvrages orientaux:

mais il y répandit tant d'agrémens par son style, qu'il augmenta le goût du public pour ce genre qu'il voulait décrier.

Les contes du *Bélier*, de *Fleur-d'Epine*, des *Quatre Facardins*, sont remplis d'imagination, mais de celle qui tient plus à la mémoire qu'au génie. On voit qu'*Hamilton* a lu une prodigieuse quantité d'histoires de féerie, qu'il les imite et qu'il s'en moque. On doute qu'il en eût créé, s'il en eût moins lu. On n'y trouve aucune moralité, aucune allégorie, quoiqu'il y ait quelques faibles allusions aux livres et aux plus petits événemens de son siècle. On n'y voit sur-tout aucun de ces traits qui caractérisent l'homme et la nature, qui attachent le lecteur, et qui le rappellent à l'ouvrage, quand il l'a quitté. Or, dans *les Mille et une Nuits*, dont ses contes ne sont qu'une parodie pour la plupart, il y a du moins quelques traits de morale qui peignent le cœur humain. C'est ce qui les a fait vivre jusqu'à nos jours chez les Orientaux et chez nous.

Hamilton a mis à la tête de ses *Quatre Facardins*, une petite histoire en vers, du sort que les contes éprouvèrent de son

temps. On ne peut mieux vous en instruire qu'en la transcrivant.

Les contes ont eu pour un temps
Des lecteurs et des partisans ;
La cour même en devint avide ;
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs et les sentimens,
Depuis *Cyrus* jusqu'à *Zayde*,
Ont vu languir leurs ornemens,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agrémens.

En vain des bords fameux d'Ithaque,
Le sage et renommé Mentor
Vint nous enrichir du trésor
Que renferme son Télémaque ;
En vain l'art de son précepteur
Etale avec délicatesse,
Dans ce roman de rare espèce,
Ce qu'ont d'utile et de trompeur
La politique et la tendresse,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la mollesse,
Dont s'enivre un héros vainqueur
Aux pieds d'une jeune maîtresse ;
La vogue qu'il eut dura peu ;
Et, las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu,

On courut au palais les rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le *Rameau d'or* et l'*Oiseau bleu.*

Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de contes sans fin,
Où l'on avait mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes et le génie
Du Talmudiste et du Rabin;
Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez *Barbin,*
Plus arabe qu'en Arabie.

Mais enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes et de sultans
Qui formaient sa nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfans.

Ce fut dans cette paix profonde
Que moi, misérable pécheur,
Je m'avisai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourrai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage.

Ces vers, les meilleurs qu'*Hamilton* ait faits, vous feront juger de sa versification. Elle est facile, naturelle, mais faible, sans couleur et sans images.

Il ne fit ces vers qu'après la mort de *Fénelon*, arrivée en 1715, et lui-même il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, en 1720. Ainsi il était déja fort âgé. Il dit aussi :

Pour moi, j'ai déja même atteint
Sept fois dix ans, à compter juste,
Et pour aller à quatre-vingt
Je suis peut-être assez robuste.

On doit le compter parmi le très-petit nombre d'hommes qui ont conservé leur gaieté et leur imagination dans une grande vieillesse. Ce qui rend ce fait encore plus étrange, c'est qu'il était par caractère l'Anglais le plus sérieux de cette île féconde en hommes taciturnes. Il ne riait jamais, et il n'a rien écrit que de plaisant. Il passait pour être enclin à la satire, et il ne faisait ni satire, ni railleries piquantes; son esprit était celui d'un courtisan qui, sans rien dire dont on puisse s'offenser,

verse pourtant du ridicule sur toutes les choses dont il parle.

Malgré sa critique, ni le *Télémaque*, ni les *Mille et une Nuits* n'ont été oubliés. L'engouement s'est dissipé, et ces ouvrages ont été mis à leur place ; si ce n'est pas au sommet du Pinde, ce n'est pas au fond du fleuve de l'oubli.

En se moquant des contes arabes, *Hamilton* se moquait des contes de Fées que plusieurs femmes venaient de mettre à la mode, se fiant assez à l'élégance et à la légèreté de leur style pour se flatter de faire supporter tant de choses sans raison et même sans caractère.

Des femmes auteurs.

Quelques écrivains de mauvaise humeur ont soutenu qu'il n'y avait pas plus d'auteurs que d'amazones parmi les femmes ; que tout ce qu'on débite des unes et des autres est également un tissu de contes.

Cette opinion est aussi fausse qu'injuste. Il y eut dans tous les temps des femmes guerrières, et des femmes qui firent des vers.

Dans l'art d'écrire, les femmes l'emportent par la grâce du style épistolaire. Leur imagination a paru plus agréable dans les

contes de la féerie. Madame *de la Fayette*, madame de *Tencin*, madame de *Grafigny* ont écrit des romans remplis d'une sensibilité exquise ; et elles ont prouvé, en dépit des censeurs, qu'une plume orne encore mieux la main que la tête d'une femme

Il est incontestable qu'elle leur sied mieux qu'une lance, et que malgré les beaux vers du *Tasse* et de l'*Arioste*, il est plus agréable de serrer les genoux d'une femme fraîche qui vient d'écrire un madrigal, que d'embrasser ceux d'une guerrière hâlée, qui vient de presser les flancs d'un cheval, et qui dégoutte de sueur, de poussière et de sang.

Peu d'hommes ont fait des vers aussi passionnés que ceux de *Sapho* ; aucun n'a écrit des lettres aussi remplies de passion que celles d'*Héloïse*, ou de plus aimables que celles de madame de *Sévigné*.

Les femmes n'osent pas, en écrivant, s'abandonner à toute l'énergie de leur sensibilité. Elles sont encore plus retenues à cet égard que les religieux.

De toutes les françaises qui se sont adonnées à la poésie, madame *Deshoulières* est

encore celle dont on a retenu le plus de vers. Tout le monde connaît ses idylles; mais on ne connaît pas assez son épître au père de *la Chaise*, où elle osait lui dire :

On peut, pour l'intérêt du ciel,
Être dur, se venger, faire des injustices,
Tout n'est pour les dévots que péchés véniel;
Ils savent en vertus transformer tous les vices;
De la dévotion c'est là l'essentiel.

On peut augurer, en lisant ces vers, que madame *Deshoulières*, dans ses autres productions, ne s'est pas toujours livrée à toute la force du sentiment qui l'animait.

L'éducation des femmes leur apprend à ne pas exprimer ce qu'elles sentent. De sorte que quand elles veulent peindre les passions, elles doivent faire tout le contraire de ce qu'on leur a enseigné.

Elles n'éprouvent pas cette contradiction, quand elles se livrent à l'érudition comme madame *Dacier*, ou aux sciences abstraites comme la marquise du *Chatelet*.

Je crois que c'est cette gêne qui leur fait aimer les contes de fées, où la sensibilité peut se masquer sous tous les prestiges de l'imagination.

En voyant leurs succès dans ces sortes de contes, on a dit que la féerie était un genre de littérature dont les femmes s'étaient emparées presqu'exclusivement comme d'un bien qui, vu leur talent de charmer, devait leur appartenir en propre.

Charlotte-Rose de Caumont de la Force, morte en 1724.

Nos premières héroïnes en féerie sont mademoiselle *de la Force* qui fit *le Conte des Contes*, et qui contracta un mariage qui ne parut qu'un conte, car il fut cassé par arrêt dix jours après sa consommation.

Marie-Catherine de Berneville, comtesse d'Aunoy, morte en 1705.

La comtesse d'*Aunoy* qui publia quatre volumes de contes de fées, dans lesquels sont l'*Oiseau Bleu* et le *Rameau d'Or*, cités par *Hamilton*. Elle est l'auteur du roman d'*Hippolyte comte de Douglas*, ouvrage supérieur à ces fariboles.

Henriette-Julie de Castelnau, comtesse de Murat, morte en 1716.

La comtesse de *Murat* qui nous donna *les Lutins de Kernosi* et d'autres contes; elle composa aussi des vers et de fort jolies chansons.

Magdeleine-Angélique Poisson, mariée à D. Gabriel Gomès, née à Paris en 1684, morte en 1770.

Madame de *Gomès* qui se fit un grand nom parmi les femmes auteurs. Elle eut l'ambition de faire *Cent Nouvelles Nouvelles*: mais restreinte par toutes les chaînes imposées à son sexe et à son siècle, elle n'eut dans son style ni la grâce, ni la li-

cence de *Bocace*, ni l'énergique expression de l'auteur qui le premier écrivit *Cent Nouvelles Nouvelles*, ni même celle de la reine de Navarre, et ses cent nouvelles, toutes trop longues, remplissent dix-huit volumes; ce qui ne convient guères à des ouvrages dont la légèreté fait l'essence.

Ces nouvelles restèrent moins dans la mémoire du public que la jolie comédie du *Procureur arbitre*, que celle de l'*Impromptu de campagne*, composées par son frère, et moins encore que le rôle de *Crispin*, imaginé par son père, le célèbre *Poisson*; il avoit tracé ce rôle d'après les valets brétailleurs du temps de la fronde.

Quoi qu'en ait dit *Hamilton*, les contes de fées, les contes orientaux, les contes en vers ou en prose continuèrent à être en vogue, et depuis sa mort, dans le temps même où l'érudition et la philosophie fesaient parmi nous les plus grands progrès, le goût qu'on avait pour eux détermina les esprits les plus graves à s'exercer dans ce genre.

Le savant *Diderot* nous donna les *Bijoux indiscrets*, fiction ingénieuse, où, à l'exemple de *Phèdre*, d'*Esope*, de *La Fontaine*, Denis Diderot, né à Langres, mort à Paris.

de *Lokman*, de *Pilpai*, il donne la parole à ce qui ne l'a jamais eue ; à ce qui parle si bien, si vivement, si intelligiblement, sans en être doué.

Anne-Claude-Philippe de Tubières, comte de Caylus, né à Paris en 1692, mort en 1765.

Le comte de *Caylus*, plus érudit peut-être et non pas plus savant, fit aussi des contes en prose. Ceux qu'il publia sous divers titres sont assez médiocres. Ceux qu'il rassembla sous le nom de *manteaux* sont plus ingénieux. On lui doit aussi des contes qu'il a puisés dans les auteurs de l'Orient, où il avait voyagé, et dont il avait appris les langues. Ils sont bien plus intéressans que ses manteaux.

Charles-Marie de la Condamine, né à Paris en 1701, mort en 1774.

Un troisième savant qui arrivait d'Amérique et non de l'Asie comme tant d'autres, nous donna aussi des contes, et même des contes en vers. S'il nous eût rapporté ceux des Péruviens, comme *Galland* ceux des Arabes et *Parni ;* ceux des Madecasses ; il eût enrichi notre littérature d'un trésor d'autant plus curieux, que les fables de l'Asie n'ont pas dû influer sur celles de l'Amérique, et que celles-ci doivent avoir un caractère tout différent.

Il y a certainement des contes chez les Péruviens ; mais ils doivent être bornés

à des aventures assez simples, s'il est vrai, comme on le dit, qu'on n'a pu traduire dans leur langue, ni dans celle des Mexicains, les deux plus riches de l'Amérique, aucun livre européen, faute de mots qui puissent rendre ou nos idées ou nos usages.

La *Condamine*, envoyé au Pérou pour des observations astronomiques, ne s'y occupa que de vérités. Il travailla à mesurer un degré du méridien sous la ligne; il osa descendre dans une barque, et suivre le long cours de la rivière des Amazones, que personne ne connaissait alors.

Revenu en Europe, passionné pour le bien de l'humanité, croyant qu'elle était perfectible, et contribuant à répandre cette opinion si douce et peut-être si trompeuse, il écrivit beaucoup pour faire adopter aux Français l'usage de l'insertion de la petite vérole. Il employa tour-à-tour le raisonnement et la raillerie, les vers et la prose. Il plaisantait de toutes les sectes. Il disait qu'il n'était ni calviniste, ni janséniste, ni moliniste, mais *pain-molliste*.

Afin de le prouver et d'empêcher le parlement de rendre un arrêt contre l'inocu-

lation, comme autrefois il en avait rendu un contre l'usage de l'émétique, et un autre en faveur d'*Aristote* contre les détracteurs de la scolastique, il fit cette petite pièce qu'on a insérée dans plusieurs recueils de contes, quoiqu'elle soit une histoire véritable.

Histoire du pain mollet.

On connaissait le pain mollet
Plus d'un siècle avant *Nicolet:*
On l'appelait pain à la reine.
Médicis notre souveraine
L'ayant trouvé fort de son goût,
En faisait son premier ragoût:
Ainsi fit la cour et la ville.
Chacun croyait faire un bon chyle;
Et le tout se passa sans bruit,
Jusqu'en six cent soixante et huit,
Que les boulangers de Gonesse,
Ennemis nés du pain mollet,
Voyant que ce goût prévalait,
Par une malice traîtresse,
Le dénoncent au parlement
Comme un dangereux aliment.

Lors les pères de la patrie,
Tuteurs nés de notre santé,

Ordonnent à la faculté
De déclarer, sans flatterie,
Ce qu'on doit penser de la mie
Que mâchent depuis soixante ans
Ceux même qui n'ont point de dents.

. . . .

. . . .

La cour enfin rend son arrêt :
« Défendons d'acheter ni vendre
» Levain, ni levure de Flandre ;
» Condamnons les contrevenans
» A l'amende de cinq cents francs. »

Depuis le jour de la sentence,
Près de cent ans sont révolus ;
Et la capitale de France,
Pour les seuls levains défendus,
A mangé, malgré l'ordonnance,
Au moins un million d'écus.

Enfin de janvier en décembre,
Tous les matins nos magistrats,
Les procureurs, les avocats,
Les ducs et les marquis à l'ambre,
Les bourgeois, le petit collet,
Jusques à la femme-de-chambre,
En prenant leur café-au-lait,
Sans crainte de la réprimande,
Et sans avoir payé l'amende,
Rendent hommage au pain mollet.

Telle était la douceur du gouvernement, que lorsqu'un arrêt ridicule avait été surpris au parlement, on ne le mettait pas à exécution. Chacun en riait; les magistrats qui l'avaient rendu par des considérations qui les avaient abusés, en riaient les premiers, et il était comme non avenu.

Le bonheur public était tel alors, qu'on était fortement persuadé qu'il suffisait de jeter du ridicule sur le mal pour le prévenir.

Boileau, par une plaisanterie, avait déterminé le parlement à supprimer la preuve indécente et trompeuse du congrès. *Racine* avait engagé par ses beaux vers *Louis XIV* à ne pas compromettre sa dignité sur le théâtre. *Voltaire* avait par les siens fait faire une foule de choses utiles, et entre autres plusieurs embellissemens à Paris. *La Condamine* se flattait d'empêcher que le parlement ne rendît un arrêt contre l'inoculation, et il y parvint. Ainsi, jusque dans les contes, chacun cherchait à faire quelque bien et en fesait. Heureux le peuple et le gouvernement où des vers produisent de tels effets !

La Condamine pensait avec *Voltaire*,

Que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

En effet il vivifie le commerce, les manufactures et même l'agriculture, en donnant quelquefois aux denrées d'un pays une valeur d'opinion qui en centuple le prix réel. Il attache tout le peuple au travail, il l'enlève à la paresse, à la misère, aux factions. Dans ces temps heureux,

Le luxe n'était pas le fruit du brigandage,
Tel qu'il l'est dans les temps de trouble et d'esclavage;
Tel que chez nos aïeux on le vit autrefois,
Quand le peuple et les grands méconnaissaient les lois.
Le luxe alors, le luxe enrichissait la France;
Noble fils du travail, nourricier des beaux arts,
Entretenant par-tout la publique abondance,
Il répandait la joie en flattant les regards.

Paris était devenue la plus grande et la plus belle ville de l'Europe; quand on se promenait dans ses environs, on croyait faire le voyage de la Grèce avec *Pausanias*, tant on y rencontrait de beaux monumens et de chefs-d'œuvre des arts. Lyon, Marseille, Bordeaux le disputaient aux plus

belles capitales des autres Etats. Toutes les villes se décoraient de places, de statues, de jardins, de théâtres. Tout annonçait la prospérité publique.

La nation jouissait de son bonheur comme de la santé, dont on ne sent le prix que quand on l'a perdue. Elle en jouissait sans reconnaissance pour son gouvernement, comme si le bonheur public était un bienfait de la nature dont on n'a d'obligation à personne.

Dans cette félicité générale, savans, artistes, beaux esprits, quiconque avait des talens, travaillait à les accroître, en multipliant les jouissances publiques:

Les conteurs français ayant épuisé à peu près ce que la Grèce, l'ancienne Rome, la moderne Italie et l'Orient avaient pu leur fournir, s'occupèrent à fouiller nos propres antiquités. *Barbazan* et *Sainte-Palaye* prétendirent que nous les négligions trop. Ils nous en firent connaître quelques-unes, et ne purent parvenir à nous en faire goûter le mérite. Le temps n'était pas encore venu.

Quelques années après, un académicien inventa un nouveau genre de contes.

Ce n'était ni des facéties, ni des bons

mots, ni des histoires scandaleuses comme ceux des Italiens ou de nos vieux Trouvères, ni des aventures romanesques comme les nouvelles espagnoles, ni des moralités comme les fables de *Fénélon*, ni des merveilles de féeries comme celles dont *Hamilton* se moquait; c'était la peinture vraie des mœurs aimables des gens du monde. C'était une galerie de tableaux d'un genre exquis, tracés avec une légéreté charmante, écrits avec une pureté de style dont on n'avait pas d'exemple depuis le Décaméron de *Bocace*.

Cet académicien *Marmontel*, dont l'esprit était dramatique, mit peu d'action dans ses contes, et beaucoup de dialogues. Ce sont des scènes de comédies toutes faites, des caractères toujours bien tracés.

Marmontel, né à Bor le 11 juillet, mort le 29 décembre 1799.

Ce qui sur-tout en fait le charme, c'est la grande connaissance qu'on y trouve du cœur humain et des usages du monde. Il y règne par-tout l'intérêt le plus touchant. C'est la morale la plus douce, la plus propre à faire chérir son auteur, à réconcilier l'homme avec lui-même, à lui faire aimer ses devoirs; elle est assaisonnée de la critique la plus fine des égaremens où les vices du siècle, les excès du luxe, les illu-

sions de tous les genres entraînaient alors la jeunesse : critique pleine de goût, et toujours exprimée sans humeur, sans causticité, sans amertume, sans aucun de ces traits satiriques qui ne plaisent qu'à la malignité, et qui révoltent toujours un lecteur raisonnable.

Enfin on découvre par-tout dans ces contes le sage qui, tout en traçant avec la plume la plus élégante les tableaux les plus délicieux, ne s'occupe, en paraissant badiner, qu'à rendre l'homme meilleur et plus heureux.

A peine parurent-ils, qu'on les imita de toutes les façons, sans les égaler d'aucune. Cent auteurs les retournèrent pour les ajuster à la scène, et on les joua sur tous les théâtres.

Car les auteurs dramatiques sont comme les fabulistes et les faiseurs de contes : ils prennent tout ce qui leur convient, l'arrangent comme ils l'entendent, ne parlent jamais de ceux auxquels ils ont emprunté le sujet qu'ils traitent, et s'imaginent ne devoir rien à personne.

Telle une vieille ménagère
Sort de chez elle le matin
Pour avoir un peu de lumière.

Elle en vient allumer soudain
Le plus grand feu qu'elle peut faire,
S'y chauffe, et ne songe plus guère
Qu'elle le doit à son voisin.

Mais les journalistes, qui se piquent de mettre la police dans la république des lettres, et qui s'en acquittent si bien, ne laissent point passer ces petits larcins innocens sans les dénoncer au public.

Je n'oublierai point, en vous parlant des contes de *Marmontel*, de vous rappeler son roman de *Bélisaire;* ouvrage si dramatique, si pathétique, si philosophique : mais je vous ferai observer quel charme on prête à la raison quand on la fait parler avec une grace si persuasive.

Je ne puis vous faire ici l'énumération de tous les contes charmans que nous avons en prose, et qui ont été écrits par différens auteurs plus ou moins connus. Mais que diriez-vous de moi, si je passais sous silence le charmant conte de *la reine de Golconde*, du chevalier de *Boufflers*, dont *Sedaine* a fait un si charmant opéra ? Contes en prose de divers auteurs. Du chevalier de Boufflers.

Ce drame, quelque intéressant qu'il soit, ne fait pas oublier le conte, écrit du style le plus élégant, rempli de la philosophie

la plus aimable, et de détails si heureux, que par-tout le lecteur respire un sentiment qui l'attendrit et qui le charme.

De Saint-Lambert.

Les contes en prose de M. de *Saint-Lambert* font le même plaisir, parce qu'on y trouve avec un style enchanteur la même philosophie.

De Bernardin de St-Pierre.

La Chaumière Indienne de M. Bernardin de Saint-Pierre est plus touchante encore, parce qu'on y trouve une philosophie plus profonde peut-être, avec des images toutes neuves qui proviennent de la peinture de mœurs presqu'entièrement inconnues. Ce sont celles des différentes castes de l'Inde. Je crois que quiconque l'a lue, n'en oubliera jamais les dernières paroles. *Il faut chercher la vérité avec un cœur simple; on ne la trouve que dans la nature; on ne doit la dire qu'aux gens de bien, et on n'est heureux qu'avec une bonne femme.*

Paul et Virginie, autre nouvelle du même auteur, tirera plus de larmes des yeux de quiconque porte un cœur sensible. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'aucun des siècles qui ont précédé le règne de *Louis XV* n'a produit des ouvrages où l'on trouve une sensibilité si profonde,

et où la vertu soit peinte avec des traits si propres à la faire aimer.

J'exhorte ceux qui connaissent assez la littérature pour pouvoir en comparer les productions siècle par siècle, à me dire s'ils en connaissent un où on ait composé autant d'ouvrages qui parlent au cœur, et qui respirent les sentimens de la plus touchante humanité.

En lisant cette foule d'ouvrages délicieux, la postérité sera peut-être un jour bien étonnée des injures que certains moralistes ont dites de ce siècle, parce qu'il a produit, comme tous les précédens, beaucoup d'ouvrages licencieux.

Voltaire (1), que la nature avait doué d'un génie si vaste, si original en tant de choses, et si supérieur en tout genre, étant devenu vieux, se mit aussi à faire des contes en vers.

Marie-François Arouet de Voltaire.

Il débuta par *Ce qui plaît aux dames*, et il plut à toutes, en révélant un de leurs plus grands secrets, et en les faisant trembler qu'il n'en découvrît un autre.

---

(1) Né à Paris, comme il le dit lui-même dans ce vers de son Epître à *Boileau* :

Dans la cour du palais je naquis ton voisin.

Il naquit le 20 février 1693, et mourut à Paris en 1778.

C'est un conte charmant qu'il a imité de *Dryden*, que *Dryden* avait refait d'après *Chaucer*, qui peut-être l'avait rapporté d'Italie.

Ces deux auteurs l'ont intitulé *la Femme de Bath*, ce qui ne signifie rien. *Voltaire* lui a donné un titre piquant qui appelle le lecteur, et qui caractérise le sujet qu'il traite.

Ces deux Anglais l'ont gâté par des dissertations étrangères à leur objet principal, telles que celle où *Dryden* raconte l'histoire de *Midas*, et prétend que sa femme, et non son barbier, trahit le secret de ses longues oreilles. Dans le conte de *Voltaire*, il n'y a rien d'inutile, rien qui ne soit à sa place. Quiconque veut perfectionner son goût, doit lire et comparer ces trois ouvrages. Il se convaincra qu'imiter comme *La Fontaine* ou *Voltaire*, ce n'est pas piller, c'est perfectionner, c'est créer.

Voltaire donna ensuite l'*Education d'un prince*, poème excellent, où les plus sages leçons étaient jointes au charme de la plus touchante poésie.

Il donna l'*Education d'une fille*, badinage charmant et pourtant plein de raison.

C'était deux poèmes qui n'avaient point de modèle. Il emportait par ces ouvrages le prix sur tous les conteurs connus ; mais il laissait l'espoir aux conteurs à venir de jouter contre lui.

Alors il donna *les Trois manières*, où il employa trois différentes sortes de vers, trois différentes sortes de narrations, et déploya trois différens talens; diversité qui semble lui assurer pour tous les siècles la supériorité dans ce genre : car ce conte est une espèce de défi qu'il faut accepter, si on veut prétendre à l'égaler.

L'*Origine des métiers* est encore un conte original qui ne ressemble à aucun autre.

Ainsi *Voltaire*, en ne faisant qu'un petit nombre de contes, a pourtant agrandi beaucoup cette carrière. *La Fontaine* semblait croire qu'un conte ne pouvait être qu'une petite histoire scandaleuse. *Voltaire* a montré que les plus grands sujets pouvaient en être l'objet. Il rétablit ce genre dans toute sa gloire. Il le ramena à sa véritable origine, en le faisant servir, comme la fable, à l'instruction autant qu'à l'amusement.

Ses *Trois manières*, qui sont trois contes

dans un cadre plein d'intérêt, l'*Education d'un prince*, *Ce qui plaît aux dames*, *Joconde*, le *Faucon*, la *Courtisane amoureuse*, le *Berceau*, la *Coupe enchantée*, le *Petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries*, sont des chefs-d'œuvre de narration et de goût.

Mais les contes de *Voltaire* sont bien plus finis que ceux de *La Fontaine*. Ils sont d'une composition plus forte, plus ingénieuse, plus variée. Ils ont un bien plus grand intérêt. Son style est plus soutenu, sa narration plus rapide, ses vers mieux coupés, ses finales plus heureuses, sa manière de croiser les rimes plus harmonieuse. On n'y trouve ni les fautes, ni les hiatus, ni les mots falsifiés que *La Fontaine* se permet quelquefois, ni les longueurs qu'on lui reproche.

Contes de l'abbé Casti.

Un abbé *Casti*, italien de nation, s'empara bientôt des contes de *Voltaire*, et les traduisit dans sa langue. Il les mit en vers, et même en strophes, comme les poètes de son pays y mettent l'épopée.

Il mit aussi en strophes quelques contes de *Grécourt*, et celui de *Titon* et l'*Aurore* de *Montcrif*.

Il fut fort inférieur à *Voltaire* et fort supérieur à *Grécourt.*

Par exemple, dans le charmant conte de l'*Education d'une fille*, il ne traduit pas ce vers si heureux :

Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée.

Mais il suppose qu'une vieille introduit le jeune homme dans la chambre d'*Isabelle ;* il ne lui fait pas de déclaration d'amour.

E al collo della giovine aventosse
Bacciolla in bocca e le tocca le tette.
. . . .
Supina allor sul letto ei la distende.

Assurément *Voltaire* ne s'exprime pas ainsi. Mais si l'abbé lui cède en délicatesse, en grâces, en poésie, il l'emporte beaucoup en tous ces points sur *Grécourt*, quand il lui emprunte un sujet.

Celui de la bulle de *Clément VI* n'est, dans le *Chanoine français*, qu'une obscénité racontée sèchement ; c'est tout autre chose dans l'ouvrage de l'abbé italien.

Il transporte la scène sous le pontificat d'*Alexandre VI* ; Pontife bien plus désordonné que *Clément VI*, et auquel on peut tout attribuer.

Il s'agit dans ce conte d'un mari et d'une femme très-dévots. Ils ne s'acquittaient jamais du devoir conjugal qu'au préalable ils n'eussent fait le signe de la croix, et ne se fussent aspergés d'eau bénite. Malgré ces précautions, la femme mourut un jour subitement pendant que le mari vaquait à ce devoir. Il crut

Aver dispersa l'umana semenza
In vaso incompetento, in ciccia morte.

Il court en demander l'absolution. Son confesseur trouve le cas trop grave, et l'envoie au pape.

Or, en ce temps le siége apostolique (1)
Etait tenu par *Alexandre six.*
Pontife exquis, qu'en style diabolique
Ont dénigré des écrivains maudits,
Qui prétextaient que la foi catholique
Etait l'objet de ses secrets mépris;

---

(1) Voici le texte.

Empieva allora la sede apostolica
Borgia, col nome d'Alessandro sesto.
Di cui scrissero ognor roba diabolica
I maledici autor, sotto pretesto
Che à pregiudizio della fe cattolica,
Stupro, adulterio, sacrilegio, incesto,

Que stupre, inceste, adultère, injustices,
Meurtres et vols faisaient tous ses délices.

Je ne veux pas à ses mœurs applaudir,
Et le donner pour un prêtre exemplaire.
Il fut l'ami du sexe et du plaisir;
Avec *Vanoze* il eut certaine affaire
Trop peu pudique; oui : mais c'était pour fuir
L'oisiveté, qui de tout vice est mère,
Et pour prouver très-humblement à tous
Qu'il était homme et de chair comme nous.

Du goût qu'il eut pour *Lucrèce* sa fille,
Ces écrivains ont fait un grand fracas.
Ce fut pour rire et jouer en famille
Qu'ensemble ils ont pris de plaisans ébats:

Assassini, rapine ed ingiustizie
Fosser le cure sue, le sue delizie.

Jo non vuò farne apologia, nè dico
Ch'ei fosse un esemplar del sacerdozio,
Fu delle donne e de piaceri amico,
E con la bella moglie di Vannozio
Ebbe commercio non troppo pudico;
Ma lo faceva sol per fuggir l'ozio;
E questo altro non prova alla fin poi,
Se non, chei fù di ciccia come noi.

Sù l'articolo poi della Lucrezia
Di cui fanno i scrittor tanto fracasso,
Credo che per ischezzo e per faccia,
Seco talor facesse un pò di chiasso.

Puis ces frondeurs, qui d'une pécadille
Vous font un crime, ont divulgué le cas.
Mais après tout, quoique chacun en glose,
Quelqu'un jamais dit-il : j'ai vu la chose?

Ce n'est qu'après avoir si bien justifié *Alexandre VI* qu'il lui fait fulminer une bulle par laquelle ce pape déclare que toute femme commet un grand péché, si elle ne donne aucun signe de vie en prenant les joies du mariage.

Sur ce sujet,

Il voulait rendre un décret général ;
Mais pensant bien qu'il serait inutile
En Italie, en France, en Portugal,
Et dans l'Espagne, et sur-tout en Sicile,
Tous pays chauds, où, grâce au feu local,
Les dames ont des reins le jeu facile ;

E color che dan pezo ad ogni inezia
Lo divulgaron poi fra 'l popol basso :
Ma al fin con tutto questo cicalio
Nessun potè mai dir : l'ho vedut' io.

. . . .

Sapea che per le donne Portoghesi,
Come per le Spagnuole, ed Italiane,
E se si vuole encor per le Francese,
E moltò più per le Siciliane,
E per altre di calidi paesi

Il n'y comprit que celles d'Albion,
De l'Allemagne et du Septentrion.

Aucune de ces plaisanteries qui indiquent des connaissances historiques ou géographiques, qui parlent à l'imagination du lecteur, qui adoucissent la crudité du sujet, ne se trouve dans le conte de *Grécourt*, rimeur cynique aussi sec qu'il est froid.

L'abbé *Casti* est plus lubrique ; mais il est plus abondant, plus varié, plus facile, quelquefois trop prolixe. Par exemple, il emploie quatre-vingt-onze strophes, c'est-à-dire sept cent vingt-huit vers, à narrer la nouvelle de l'*Ange Gabriël* de *Bocace*, que je vous ai contée dans cette histoire en moins de deux cent cinquante.

Il est vrai qu'il y ajoute quelquefois

Si fatte leggi son superflue e vane,
Poichè nelle lor vene il sangue bolle.

. . . .

Nel tempo del carnal congiungimento
In avvenir star non dovrete estatiche,
Ma come danno savio insegnamento
Persone nel mestiero esperte et pratiche,
Dovrete par un qualche movimento
Scuotere i lombi, e dimenar le natiche,
O altro tal, che di vita all' uom dia segno
E che siete di ciccia, e non di legno.

d'assez bonnes plaisanteries. Lorsque le secret de la pauvre *Flammette* est divulgué, un de ses parens, pour attraper l'ange, se déguise en saint *Pierre* ; il se cache, il arrête le moine au moment qu'il se glisse dans la chambre de la dame ; il lui dit : Hé quoi ! as-tu osé sortir des portes du ciel sans ma permission ? Regarde-moi, je suis saint *Pierre*, le portier de la cour céleste. En parlant, il lui donne un grand coup des clefs au travers du visage. Le sang coule aussitôt par la bouche et par le nez, et le moine est forcé de se jeter dans le canal.

De-là le prétendu saint *Pierre* entre dans la chambre de sa cousine, qui tremblait dans son lit, effrayée du bruit qu'elle entendait : Tu ne demeureras pas impunie, lui dit-il, toi qui induis les Anges à mener une mauvaise vie. Il arrache le drap, la découvre toute nue, et la frappe de ses clefs sur les flancs, sur les reins, sur les fesses, et la laisse à demi-morte de douleur et d'effroi, persuadée qu'elle a été châtiée par saint *Pierre*, et bien déterminée à ne plus mêler sa chair humaine avec celle des Anges.

Cet acte de brutalité contre une femme appartient à l'abbé *Casti*; mais l'idée de la faire surprendre par un homme déguisé en saint *Pierre* n'est pas à lui : il l'a puisée dans les contes de *Douville*, qui écrivait sous *Louis XIII*. Comme en bonne théologie saint *Pierre*, chef des Saints, n'est pas celui des Anges, *Douville* suppose que cette femme est séduite par un imposteur qui se donne pour saint *Jean*. Elle a l'esprit si faible, elle est de si bonne foi, elle s'en tient si honorée, qu'elle s'en vante à son mari. Le mari voyant son innocence s'affuble en Saint *Pierre* avec une barbe épaisse, deux clefs, et je crois même un coq; arrête le prétendu saint *Jean* au moment où il s'introduit dans la chambre de la dame, le chasse, se met au lit à sa place, en assurant la pauvre pécheresse, que c'est lui saint *Pierre* qui est amoureux d'elle, et que le quidam chassé n'est qu'un faquin de mortel qui cherchait à la tromper. La dame le croit, le laisse faire, et s'étonne bientôt que la jouissance d'un Saint ressemble si fort à celle d'un homme, et soit si peu de chose. Enfin le jour en se levant la détrompe et lui fait reconnaître son mari.

Un autre conteur pourrait la faire surprendre ainsi par un jeune amant bien tendre, qu'elle aurait refusé vingt fois par pudeur, par un Cardinal, par un Pape, selon ce qui conviendrait à sa fable; mais aucun homme de goût ne la fera châtier brutalement, ainsi que l'a imaginé ce malheureux Abbé, que les femmes doivent fuir après avoir lu le triste dénouement de sa nouvelle.

En général dans un conte une femme ne doit pas être punie des plaisirs qu'elle donne, à moins qu'elle ne soit méchante, ou qu'elle ne joigne à la galanterie des vices révoltans; telle que l'héroïne du conte intitulé: *A femme avare galant escroc*. Encore faut-il que la punition soit douce et analogue à son vice. Ce qui plaît dans cette sorte d'ouvrage, c'est de voir la faiblesse aux prises avec la force, et la liberté naturelle triompher de toutes les gênes que les institutions de la société imposent au sexe.

Le lecteur s'afflige quand il voit une malheureuse femme sans défense, écrasée par la puissance des lois, ou par la méchanceté d'un être fort et féroce. Le conte devient triste.

La Fontaine n'en punit aucune, pas même *la Fiancée du Roi de Garbe. Voltaire* n'est pas plus sévère ; il corrige *la Bégueule* , et ne la châtie pas. *Bocace* fait plaider la cause de l'adultère à l'une de ses héroïnes et il la lui fait gagner.

S'il faut que le vice soit puni, ce n'est pas la faiblesse des femmes ; c'est le despotisme, la brutalité, l'orgueil stupide, la prétention bête d'être seul et toujours préféré ; c'est la puérile vanité des hommes ; ce sont en un mot tous leurs vices qui doivent l'être, et c'est ce qui arrive quand une femme infidèle échappe aux soupçons et à la surveillance de ses oppresseurs.

Environ un an après la mort de *Voltaire*, un homme qui avait consommé plusieurs années de sa vie sous les décombres de nos vieux monumens, M. *le Grand d'Aussy* en sortit tout-à-coup avec éclat, et vint mettre au grand jour les trésors qu'il avait tirés de ces ruines.

Pierre J. B. Legrand-d'Aussy, né à Aussy près d'Amiens le 3 juin 1737, m. à Paris le 5 prairial an 6.

Il nous fit connaître tout ce qui en avait été dérobé en secret par une foule de faiseurs de contes, de fables, de romans, de nouvelles, d'opéras comiques, auteurs discrets qui ne s'en étaient pas vantés.

Par ses découvertes il enrichissait la littérature de notre siècle, de l'or qu'il tirait des cendres de la littérature gothique, de nos grands-pères, et du fumier de nos vieux Trouvères. Mais il ne disait pas toute la peine qu'il s'était donnée, et tout l'art qu'il avoit employé pour laver ces cendres, et pour faire de toutes ces paillettes éparses un ouvrage digne du regard des connaisseurs, et propre à étonner les artistes.

Ces fabliaux furent reçus du public avec avidité. On reconnut alors le mérite de nos anciens Trouvères, que *Sainte-Palaye* et *Barbazan* n'avaient pu nous rendre sensible.

Imbert, qui était alors en possession de nous faire des contes et des contes en vers, s'empressa à remettre en rimes modernes la plupart de ces antiques fabliaux que le C. *le Grand* avait dépouillés de leurs vieilles rimes, et ne nous donnait que dans une prose simple, naïve, élégante, correcte, aussi claire et aussi concise que leur narration primitive était diffuse et obscure.

Les vers d'*Imbert* ne firent aucun tort à la prose du C. *le Grand*. Le public, enchanté de revoir les mœurs de ses pères, de ses aïeux, de ses trisaïeux peintes au naturel

par les témoins qui les avaient vues, préféra leur déposition en prose aux ornemens empruntés de la mode du jour.

J'écrivis sur mon exemplaire :

Oh ! que j'aime ces monumens
De la piété de nos pères,
De la chasteté de nos mères,
Des bonnes mœurs du bon vieux temps!

J'étais pourtant un peu fâché que le traducteur eût retranché beaucoup de détails, et de mots employés dans les originaux : mots expressifs, ou naïfs qui servent encore de preuves à la décence de ces temps de piété, où tout en festoyant sa Mie, et en la célébrant en termes obscènes, on massacrait et on pillait, au nom de Dieu, les Turcs, les Sarrazins, les Juifs, les Vaudois ; où l'on établissait des inquisiteurs et des frères mendians, dignes moines qui excitaient les meurtriers et qui les dépouilloient bien vîte avec adresse de tout ce qu'ils avaient enlevé aux ennemis de la foi : car, règle générale, on ne tue que pour voler. C'est le secret de presque toutes les guerres, de toutes les croisades, de toutes les inquisitions, et de tous les jugemens avec confiscation.

Je m'étonnais de l'extrême réserve du traducteur de ces deux fabliaux ; j'admirais l'art ingénieux avec lequel il faisait des extraits décens de tant d'ouvrages dont chaque phrase était une obscénité. J'ignorais alors que le C. *Le Grand*, homme aimable, homme honnête, de bon goût et de bonne société, eût échappé au plus grand danger qu'un honnête homme pût courir.

Il avait fait ses études au collége des Jésuites d'Amiens. Ces Pères, gens de goût, bons éducateurs, et, dit-on, trop fins politiques, lui trouvèrent tant d'esprit, de mérite, de talent pour écrire, qu'ils voulurent l'enrôler dans leur compagnie. Caressé, amadoué, engagé à s'affubler de la robe de S. *Ignace*, ce jeune homme vint à Paris dans la maison professe de cet ordre pour y être reçu.

Heureusement pour lui le parlement reprit ses anciennes poursuites contre ces compagnons de *Jésus*. Un nouveau *Pasquier* plaida contre eux ; et l'affaire, au lieu d'être appointée comme elle l'avait été en 1565, fut jugée solemnellement, l'ordre aboli, et le C. *Le Grand* rendu au monde, à la liberté, au bon goût, à la bonne littérature, au genre d'étude pour lequel il était né.

J'ignore si, dans le cas où il fût resté enseveli dans son froc, l'ordre eût eu un bon jésuite ; mais je sais bien que la littérature eût eu un bon ouvrage de moins ; que son talent eût été perdu sous l'étouffoir monastique, qui est le véritable boisseau de l'évangile sous lequel il ne faut pas mettre la lumière de la raison.

Certainement, coiffé d'un bonnet à quatre cornes, enveloppé d'une soutane, nourri de messes, séquestré dans une cellule, entre un christ et un portrait de S. *Xavier*, il n'eût ni publié les fabliaux, ni étudié les auteurs dont il les a tirés ; et nous ignorerions encore combien nos pères avaient de goût pour les bons contes et les bonnes mœurs, combien leur piété les rendait chastes.

Les Jésuites n'avaient pas la liberté des chanoines de Tours ; la réserve dans laquelle le C. *Le Grand* avait été élevé se fait sentir dans ses ouvrages ; et peut-être, en lui ôtant cette énergie native que la nature inspire à l'homme en liberté, a-t-elle augmenté la finesse de son goût et poli son style, en lui apprenant à parler de tout avec délicatesse, sans blesser les oreilles chatouilleuses,

sans heurter les opinions vulgaires, sans effaroucher les consciences timorées. L'art des Jésuites était, dit-on, de se faire *tout à tous*, et d'avancer toujours sans paraître bouger.

Querelle littéraire pour des contes.

Ces fabliaux charmans, enrichis d'excellentes notes qui jettent beaucoup de lumières sur les usages, les coutumes, les mœurs, des douzième et treizième siècles, firent naître une dispute en littérature. Car, qu'est-ce qui n'en produit pas?

Des querelles pour des contes badins ne sont pas si dangereuses que celles qu'engendrent les contes théologiques, ou les contes politiques. On ne versa qu'un peu d'encre, on n'alluma qu'un peu de bile.

Le Grand assurait que les Troubadours, écrivant en romane provençale, n'avaient composé aucune sorte de poëmes où il y eût autant d'imagination et d'intérêt qu'il s'en trouve dans les ouvrages de nos Trouvères, écrits en romane française. Car, c'est ainsi qu'il appelle ces deux langues, que l'on parlait dans la France, et que nos historiens désignent par les noms barbares de la langue d'*oc* et de la langue d'*oyl*.

Les Gascons, les Languedociens, les Pro-

vençaux se sont toujours piqués d'avoir beaucoup d'esprit, et on ne le contestait pas. Ils avaient sur-tout la prétention d'avoir une imagination beaucoup plus vive, beaucoup plus riche, beaucoup plus abondante que les Français vivans entre la Loire et l'Escaut.

Le Grand le niait. Les fabliaux des Trouvères sont des ouvrages d'imagination. *Sainte-Palaye* a consommé sa longue vie à recueillir les ouvrages des Troubadours ; il en a rassemblé quatre mille.

L'Abbé *Millot* en a publié les meilleurs en trois volumes. Il y a de l'esprit sans doute, de l'imagination point. Le public n'a pu goûter ce ramas de *chansons*, de *tensons*, de *sirventes*, et d'autres petites pièces où il n'y a presque jamais un trait de sentiment un peu profond, une aventure attachante, un conte d'une intrigue agréable, soit plaisante, soit intéressante.

Les littérateurs du midi lui répliquèrent vivement, et l'assurèrent que le soleil étant plus brillant et plus ardent en Provence et en Gascogne, il s'ensuivait nécessairement que leur imagination était plus belle et plus féconde.

De sorte qu'à suivre ce beau raisonne-

ment les peuples basanés doivent avoir plus d'esprit que les blancs, et les nègres beaucoup plus que les basanés. Mais le soleil ne peut-il pas faire sur les esprits ce qu'il fait sur le climat? Il rend la Provence aride, tandis que l'humide Sologne est le grenier de la France, et que la Touraiue en est le jardin. L'exaltation de tête dont se vantent les Provençaux détruit presque toujours le jugement, et sans jugement l'enthousiasme n'est que folie.

Le mérite d'un Poète est d'unir une raison profonde à une sensibilité exquise. La verve doit être un feu vif et doux qui les amalgame sans les dissoudre. C'est le brasier de l'émailleur qui vivifie les couleurs s'il est au degré convenable, et qui brouille tout l'ouvrage s'il est trop ardent.

Le C. *Le Grand* se contenta de refuter ses adversaires par une brochure courte, pleine de faits et décisive.

A l'œuvre on connaît l'ouvrier,

a dit *La Fontaine*.

Voilà notre miel, voyons le vôtre, leur dit *Le Grand;* et il démontra qu'on ne citait pas même un seul ouvrage des Troubadours

qu'on pût opposer aux fabels des Trouvères, ni même au roman de *la Rose*, tout défectueux qu'il est.

Il imprima la liste des hommes célèbres; il fit voir que tous les grands Poètes, *Corneille*, *Racine*, *Voltaire*, *Boileau*, *Molière*, *La Fontaine*, *Jean-Baptiste Rousseau*; la plupart des grands philosophes, *Descartes* (1), *Fontenelle*, *la Rochefoucauld*, *d'Alembert*, *Diderot*, *Helvétius*, tous ceux même qui eurent de l'imagination dans la peinture, dans les beaux arts, sont nés au nord de la Loire, et non au sud de ce fleuve.

Ce qui montre sur-tout qu'on ne doit rien croire sans examen, c'est que ces peuples qui se piquaient d'imagination, et qui n'ont pas produit un homme d'une grande et belle imagination, dédaignaient presque la Philosophie, et n'ont produit que des Philosophes. Le Chancelier *de l'Hôpital*, *Montaigne*, *Montesquieu*, *Gassendi*, *Tournefort*, sont de la Guienne ou de la Provence; *Bayle* est du comté de Foix.

---

(1) La Haye, *où Descartes* est né, est une petite ville sur la Creuze au midi de la Loire, et non pas au nord, comme on le dit communément. La Touraine s'étendoit un peu au-delà de cette ville, et embrassoit dans cet endroit les deux rives du fleuve.

Marot est presque le seul Poète qu'ils pourraient réclamer ; et *Marot* n'avait, comme leurs Troubadours, que beaucoup d'esprit et peu d'imagination. Encore *Marot* ne naquit que par hasard dans leur pays. Son père, Poète presque autant que lui, était du pays qui depuis a vu naître *Corneille* et *Fontenelle*.

Remarquez que *Marot*, ni aucun des Philosophes dont nous venons de parler, n'a écrit en langue provençale. Remarquez que s'il fut avéré par pièces authentiques et probantes que les Troubadours, malgré la légéreté et les grâces de leur langue si vantée, n'avaient composé aucun ouvrage, sur-tout aucun conte qui pût soutenir le parallèle avec ceux des Trouvères ; il est de fait que les auteurs de ces provinces n'ont produit de bons ouvrages en philosophie et en littérature, que depuis qu'ils ont renoncé à se servir de cette *romane provençale*, prétendue si agréable, et qu'il se sont mis à écrire dans cette *romane française* qu'ils assurent être si lourde et si monotone.

Auteurs du midi de la France, Cirano, né à Bergerac.

Quoi qu'il en soit, les successeurs des Troubadours n'ont paru avec éclat que depuis

qu'ils écrivent en français. C'est depuis ce temps que parut *Cirano*, natif de Bergerac sur la Dordogne, et si fameux par son *Voyage dans la Lune*. On ne peut lui contester ni l'imagination, ni la hardiesse des idées.

Fénélon, qui naquit encore plus au sud. Il est le plus grand écrivain dont le midi de la France puisse vanter l'imagination, et elle était en lui encore plus sage que brillante. Fénélon.

Marmontel dont l'imagination si touchante est embellie par la philosophie, et dont nous avons déja parlé avec tant de plaisir. Il a emprunté un de ses contes, *le Philosophe soi-disant*, à nos Trouvères; du moins ce conte a beaucoup de rapport avec *le Lai d'Aristote*. Je doute qu'il ait rien puisé chez les Troubadours. Marmontel.

Ce *Berquin* qui a composé pour les enfans tant de contes remplis d'une sensibilité charmante. Berquin.

Le Chevalier *de Florian* qui a publié cent fables, divisées en cinq livres. Dans plusieurs il introduit des hommes, et elles sont si vraisemblables, qu'elles ressemblent plutôt à des *Contes moraux* qu'à des histoires fabuleuses. Florian.

Il y en a plusieurs que *La Fontaine* n'eût vraisemblablement pas désavouées, telles que *le Roi et les deux Bergers*, le *Savant et le Fermier*, le *Bonhomme et le Trésor*, *le Lierre et le Thym*, *le Chien coupable* et quelques autres.

Un pays qui a produit de tels auteurs, s'il le cède à quelques autres, peut à juste titre se vanter de sa littérature.

L'Abbé Blanchet, né à Angerville, au pays Chartrain, en 1707.

Je n'oublierai point dans cette énumération de nos conteurs le bon Abbé *Blanchet*, qui reçut le jour fort au nord de la Loire. C'était un homme de mœurs très-simples. Il cultiva la littérature par le plaisir qu'il y prenait, et non par le vain desir d'être célèbre. On ne publia la plupart de ses ouvrages qu'après sa mort.

Ils contiennent quelques contes en prose; ils sont ingénieux, et d'une philosophie douce comme son ame.

En voici un que j'ai mis en vers, avec un préambule et une seconde partie que j'y ai ajoutés. Car, il est d'usage quand un auteur fait en prose un bon conte, qu'un autre le mette en vers, en attendant qu'un troisième le mette en drame.

La foi prouvée par les œuvres.

Oh! que la révélation
Fit de bien aux mortels! que le dogme est utile!
Et qu'il est bon de suivre en toute occasion
Le Pentateuque et l'Evangile!

Le bon abbé *Blanchet*, dans sa naïveté,
Nous en rapporte un trait digne d'être cité.
Un soir, au bord d'un puits; --En quel lieu? --Je l'ignore,
Dans le temps que la nuit est assez longue encore,
Un bon Juif disputait avec un bon chrétien.
La loi vieille et la loi nouvelle
Etaient le digne objet de leur vif entretien.
Le Juif, au fond du puits, tombe en vantant son zèle:
Heureusement il n'était pas profond,
Et l'eau ne passa pas l'hébraïque menton.

Le chrétien alarmé court chercher une échelle.
Il veut la lui donner, le Juif dit: grand merci;
Ce jour est le Sabbat; je ne sors pas d'ici:
Toute œuvre est défendue en ce jour salutaire.
Le chrétien se retire admirant sa vertu:
Il revient dès que l'aube eut blanchi l'atmosphère.
— D'une aussi fraîche nuit, comment te trouves-tu?
— Fort bien; mais ton échelle. — Elle est ici par terre.
— Tends-la moi promptement, ou bien je suis perdu.
--Je ne le puis. --Comment! --Non, ma loi m'est trop chère:
C'est aujourd'hui dimanche, et je ne dois rien faire.

Ici le bon *Blanchet* termine son récit;
Mais je sais que *Blanchet* ne nous a pas tout dit.
Voici le reste de l'histoire,
Que je tiens d'un Rabin; car j'ai bonne mémoire.
Par leurs œuvres ainsi, comme ils prouvaient leur foi,
Un indévot survint, qui, sans se mettre en peine
Du précepte de la loi,
Ni du jour de la semaine,
Prit l'échelle, et soudain tira du fond de l'eau
L'Hébreu transi de froid, tout défait et tout blême:
De ses habits trempés qui lui glaçaient la peau,
Il le dépouilla lui-même,
L'essuya, le sécha, lui prêta son manteau,
Et sa cravatte et son chapeau.

Le bon chrétien, toujours fidèle à son système,
L'observait sans l'aider; mais s'il ne faisait rien,
Il lui disait: Impie, athée, enfant du diable,
Violer le dimanche est une œuvre damnable;
Satan, dans les enfers, te le prouvera bien.

Ma loi, dit l'indévot, est de servir mon frère:
J'agis pour le sauver quand tu fais ta prière.
Secourir son prochain, c'est la vertu première:
Vos prophètes ont tort s'ils ne vous l'ont pas dit.
— Nos prophètes ont tort! O blasphème maudit!
A ces mots contre lui tous deux se réunirent,
L'injurièrent fort, et même ils le battirent.

L'indévot, j'en conviens, se défendit contre eux,
Leur rendit quelques coups, les contint tous les deux:

Sa main était robuste et des mieux exercée ;
Puis d'une voix encore un peu trop courroucée :
Que je trouve, dit-il, un de vous d'eux dans l'eau,
Qu'il soit jour de dimanche, ou qu'il en soit un autre,
Je l'en retire de nouveau,
Et je suivrai ma loi tout comme vous la vôtre.

On venait à peine de publier les contes de l'Abbé *Blanchet*, que la Monarchie française s'écroula. C'est une grande époque ; il faut s'y arrêter et récapituler ce qu'on a fait de meilleur dans ce genre jusqu'à ce grand événement.

On compte les histoires *Milésiennes*, et *les Sybaritiques* ; les contes d'*Apulée* et de *Pétrone* chez les Anciens. Récapitulation.

Les fabliaux qui ranimèrent le goût de ces histoires dans les XIIe et XIIIe siècles.

Le Décaméron de *Bocace* dans le quatorzième.

Les facéties du *Pogge*, et les cent Nouvelles nouvelles de Bourgogne dans le quinzième.

L'Heptaméron et les joyeux Devis dans le seizième.

Les Contes de *La Fontaine* dans le dix-septième ; les *Mille et une nuits* qui nous vinrent de l'Orient dans le même siècle.

Les Contes moraux de *Marmontel* en

prose ; les Contes en prose et les Contes en vers de *Voltaire* dans le dix-huitième siècle.

Enfin ceux de la Chine et de l'Inde ; ceux des Bardes de l'ancienne Écosse, et ceux des Madécasses qui sont arrivés de nos jours.

Voilà sans doute une belle moisson, et qui doit d'autant plus exciter l'émulation des conteurs à venir, qu'elle leur donnera quelque difficulté pour offrir du nouveau au lecteur.

Telle est aimable Th***. B***. l'histoire frivole de la très-frivole branche de littérature que vous avez désiré de connaître. Elle serait plus complète, si la révolution et la guerre ne m'empêchaient pas de communiquer avec les gens de lettres des autres nations, et ne me tenaient pas confiné au fond d'une province, à cinquante lieues de Paris, dans un très-petit hameau, où j'ai peu de livres français et point d'étrangers (1). Mais, telle

(1) On a laissé subsister cette phrase pour marquer l'époque où cette histoire a été écrite ; car tout ouvrage porte toujours l'empreinte du temps où son auteur s'en est occupé.

L'État déclinait visiblement alors vers la barbarie. Il s'est relevé soudain, et maintenant il marche avec célérité vers le plus haut point de splendeur où il soit possible d'arriver.

Jouissant aujourd'hui de la liberté proprement dite, de la

qu'elle est, elle vous fera peut-être regretter, comme moi, que les Grecs n'aient fait aucun ouvrage où ils se soient occupés de quelque branche de la littérature des Carthaginois, des Égyptiens, des Syriens, des Phéniciens, des Perses, des Scythes mêmes : car, si tous ces peuples n'avaient ni théâtre, ni épopée, ils avaient au moins

---

liberté de conscience, de la liberté de la presse, de la liberté du commerce : débarrassé de ces castes qui divisaient la nation en gens d'église, gens d'épée, gens de robe, et qui humiliaient ou tourmentaient toutes les autres ; de ces corporations qui gênaient l'industrie ; de cette tourbe monastique qui répandait le goût du célibat et l'esprit de mendicité, de paresse, de persécution ; délivré de cette foule de droits et de prérogatives qui substituaient l'esprit de famille à l'esprit public ; de ces impositions avilissantes auxquels les propriétaires des campagnes cherchaient à se soustraire en achetant des charges au détriment de l'agriculture ; d'un système de finance onéreux qui épargnait les terres des riches pour grêver celles des pauvres ; de ces dîmes qui enlevaient aux agriculteurs leur aisance pour engraisser des oisifs : l'État ne peut manquer de prospérer, il est fort de la force de tous ; il se trouve à peu près dans la position où les philosophes desiroient qu'il parvînt.

Comment la nation a-t-elle sorti tout-à-coup du fond de cet abîme où les *exécrables* l'avaient plongée, où les suites de la plus odieuse révolution pouvaient la retenir pendant plusieurs siècles, où l'Europe liguée conjurait sa dissolution ? Un vers de *Voltaire* nous en instruira : ce génie immortel, ce poète philosophe avait tout aperçu.

Pour sauver la patrie il suffit d'un grand homme.

(*Rome sauvée.*)

des contes, et ces contes nous peindraient leurs mœurs.

Observez encore que cette histoire de tant de fariboles, que je viens de vous tracer depuis *Moïse* jusqu'à nos jours, ne comprend qu'environ quatre mille ans, et n'embrasse guères que tous les peuples de l'ancien continent, depuis la Chine jusqu'à l'ancienne Calédonie, aujourd'hui l'Écosse : ce qui ne fait qu'un espace de cent quarante degrés de longitude, un peu plus du tiers du globe.

Dans les deux cent vingt degrés qui restent à parcourir pour en achever le tour, il y a plus d'eau que de terres, plus de poissons que d'hommes. Il est vrai qu'on y trouve aussi l'Amérique, dont je ne vous ai pas cité un seul conte. On y en fait cependant. On dit même que les Sauvages, malgré la pauvreté de leurs langues, les aiment beaucoup, et ne s'assemblent jamais sans en réciter.

Je ne doute pas qu'il ne s'en fasse aussi de fort amusans dans les îles des Amis, dans celles de la Société, dans celles de Salomon, sur-tout chez les doux habitans de Taïti : mais la plupart des voyageurs ayant mieux aimé nous faire des contes sur les pays qu'ils

ont parcourus, que de nous rapporter ceux qu'on y fait, je n'en suis pas assez instruit pour vous en parler ni en vers ni en prose. Cela me contrarie d'autant plus, que je vous aurais fait faire en badinant le tour de la terre.

Peut-être un jour quelque commentateur de cette histoire vous fera part des contes de l'Amérique, et de la mer du sud, dans un supplément à la grande histoire des Voyages.

Vous avez sans doute aussi remarqué qu'en parlant des auteurs de la Patrie, de la Patrie

Si chère à tous les cœurs bien nés,

je n'ai fait mention que de trois ou quatre auteurs vivans. J'aurais tort de ne pas rendre justice aux autres; aux contes de l'Abbé *Mouche*, à ceux de l'Abbé *Colibri*, et à ceux de tous les athlètes qui, pour nous amuser, descendent dans cette arêne les uns masqués, les autres à découvert.

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

Cependant comme vous n'aimez que les contes littéraires, je n'entreprendrai point

l'histoire des autres, quelque curieuse qu'elle soit.

De ce qu'on doit aux Français.

En lisant les fabliaux de nos Trouvères, les Contes moraux de *Marmontel*, en pensant que l'Europe devait aux travaux d'un Français les *Mille et une nuits*, à ceux d'un autre les contes persans, aux voyages d'un troisième les Chansons Madécasses, je voyais, avec la satisfaction d'un bon citoyen, que la France pouvait le disputer à l'Italie, et que la République de Florence, malgré le *Décaméron* de *Bocace*, les *Facéties* du *Pogge*, et les *Porretane* de *Sabadino*, n'avait rien à nous opposer de plus piquant et de plus décent que les ouvrages de nos vieux auteurs, rien de plus merveilleux que les *Mille et une nuits*, et de plus intéressant que les *Contes moraux*.

Égaux par ces ouvrages à cette sage République, nous l'emportons par les Contes de *Voltaire*, par ceux de *La Fontaine*, qui n'ont guères été imités plus heureusement que ses fables par les nations étrangères.

Dans la Comédie nous l'emportons aussi, car en aucun pays aucun comique n'a égalé *Molière*.

Dans la Tragédie, *Sophocle*, *Euripide*,

et même *Shakespear*, tant prôné par les Anglais, sont très-inférieurs à *Racine* et à *Voltaire*.

Je ne sais même si dans l'art de faire de petits contes en dix ou douze vers, que, vu leur briéveté, on appelle Épigrammes, les Français ne l'emportent pas sur les Anciens, et si *Blot*, *Jean-Baptiste Rousseau*, *Ferrand* et *Piron* n'en ont pas fait de meilleurs que *Martial*, et que les Grecs auteurs de l'Anthologie.

Ce sont les Français qui ont inventé les chansons à boire. Elles ont été inconnues à tous les buveurs de la terre jusqu'au grand siècle de *Louis* XIV, où l'on créa ce genre tout nouveau. Ce n'est pas moi qui ai fait cette savante remarque. Elle appartient au cit. *Le Grand*, qui nous a révélé, dans sa préface des fabliaux, cette grande découverte que nous avons faite dans l'art de nous réjouir.

Je crains, il est vrai, que quelque triste raisonneur ne lui conteste cette vérité, ne lui cite le rondeau du célèbre *Adam Billaud*, ménuisier de Nevers, et quelques chansons qu'il a faites en l'honneur du vin. Je crains sur-tout que les Anglais

ne revendiquent la gloire de l'invention, en lui citant une chanson à boire de la bière, faite en 1551, et que *Thomas Warton* rapporte toute entière dans son histoire de la Poésie anglaise : *The history of english poetry*.

J'appréhende encore que les Italiens n'en veuillent faire honneur à *Horace*, et que les érudits ne l'attribuent à *Anacréon*; car les petites odes de l'un et de l'autre étaient de véritables chansons.

Il leur répondrait sans doute, que quelques éloges donnés à *Bacchus*, au vin, ou à la bière, ne sont pas plus des chansons bacchiques que les farces jouées sur les tréteaux ne constituaient le genre dramatique, créé chez nous long-temps après par le grand *Corneille* : que ce ne fut que sous *Louis* XIV qu'on en eut d'assez bonnes, d'assez caractérisées et en assez grand nombre, pour mériter d'être recueillies et regardées comme un genre; que par conséquent sa remarque subsiste, comme dit *Dacier*.

Au reste, il est bien naturel que la nation qui a les meilleurs vins, les ait célébrés la première ou le plus gaiement, dans ses chansons.

Quant au Vaudeville,

Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant,

comme le dit *Boileau*, il approche beaucoup du Conte. C'est incontestablement une invention française.

Le Français né malin forma le vaudeville,

dit encore *Boileau*.

La liberté française en ses vers se déploie;
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.

Il vient, disent les érudits en choses frivoles, des chansons que composa dans le quinzième siècle *Olivier Basselin*, simple foulon de Vire en Basse-Normandie. Il les chantait, dit-on, dans une petite vallée au bord de la rivière de Vire. On les appela par cette raison *Vaux de Vire*; c'est-à-dire, *chansons de la vallée de Vire*: et depuis par abréviation, par adoucissement, par euphonie on a dit *Vaudeville*. D'autres érudits ont prétendu, il est vrai, que ce nom venait tout simplement de *voix de ville*, comme qui dirait *bruits de ville*, *chants de ville*. Mais cette étymologie est

trop simple. Il vaut mieux s'en tenir à la première comme plus compliquée, plus recherchée, plus scientifique.

Ce *Basselin* a fait quelques chansons à boire antérieures à la chanson anglaise. Ainsi les chansons bacchiques et les vaudevilles sont des inventions françaises aussi bien que les noëls, chansons satiriques, qui prouvent le sage amour que nous avons eu de tout temps pour la liberté, et qui montrent combien déja nous en étions dignes.

Les noëls, les vaudevilles, les chansons bacchiques sont dûs aux Français, parce que de toutes les nations, c'est celle où les amis se rassemblent à table le plus fréquemment et le plus familièrement.

Si les Français ont aussi surpassé les autres nations dans l'art de narrer délicatement de petites histoires, c'est qu'ils sont le peuple qui a le plus cultivé l'art de vivre en société, celui chez lequel les femmes ont présidé le plus souvent dans les cercles, dans les festins, dans les assemblées. Ainsi ils ont dû acquérir plus qu'aucun autre peuple le talent de conter avec agrément les histoires les plus frivoles et les plus gaies. Leur

langue a dû abonder plus que toute autre en tournures délicates, pour dire aux femmes, ou devant des femmes, ce qu'il y a de plus licencieux, sans alarmer leur pudeur par des termes choquans pour leur oreille.

C'est un art qui s'est perfectionné sous *Louis* XIV, comme on le voit par la suite chronologique des contes. De ce qu'on doit aux autres nations.

Mais comme il ne faut pas se priser plus qu'on ne vaut, on doit avouer que les Arabes ont créé le recueil de contes le plus fécond et le plus varié en histoires merveilleuses. Aux Arabes.

Que les Indiens ont inventé les plus anciens contes et les plus étonnans de tous ceux qui sont parvenus jusque dans notre occident, soit comme sacrés, soit comme profanes. Aux Indiens.

Que les Grecs ont imaginé de faire en vers des contes divisés en plusieurs chants, qu'on appelle *Poèmes épiques*. Aux Grecs.

Que les italiens ont surpassé dans ce genre et les Grecs et toutes les autres nations, puisqu'ils ont quatre Poèmes du premier mérite, l'*Énéide*, la *Pharsale*, le *Roland furieux*, et la *Jérusalem délivrée* : poèmes qui, pour être écrits en des langues différentes, n'en sont pas moins dûs à des Italiens ; Aux Italiens.

excepté la Pharsale, écrite par un homme né en Espagne, mais élevé à Rome.

Ils ont produit en outre une foule de Poèmes pleins d'imagination et qui ne sont pas sans mérite, quoiqu'ils ne tiennent pas le premier rang. Tels sont l'*Italie délivrée* du *Trissino*, le *Morgante* du *Pulci*, le *Roland amoureux* du *Boyardo*, le *Richardet* de l'Évêque *Fortinguerre*. Et de plus on leur doit un Recueil de contes ou de fables admirables, plus nombreux, plus varié, plus estimé, plus rempli de véritables beautés que tous les autres recueils. Je parle des *Métamorphoses d'Ovide* : ouvrage admiré dans tous les siècles; ouvrage où tous les auteurs ont puisé, et qui, n'ayant point eu d'exemple auparavant, n'a point été imité depuis, tant il était difficile d'en approcher. Il est resté, comme le Phénix, seul de son espèce, et l'étonnement de tout le monde.

Petits poèmes. Dans une autre sorte de Poème, qui approche beaucoup plus du conte, les Grecs ont le *Combat des rats et des grenouilles*; les Italiens la *Secchia rapita* ou le *Seau enlevé*; les Français *le Lutrin*; les Anglais la *Boucle de cheveux enlevée*, badinage

supérieur au lutrin, qui, sans lui, eût été le meilleur de tous ces ouvrages.

Pastorales.

Les *Contes des Bergers* sont dûs aux Colonies grecques établies en Sicile. Les Italiens les ont surpassés en nous donnant les *Églogues* de *Virgile*, et l'*Aminte* du *Tasse*. Les Allemands ont fait des pastorales plus touchantes et plus pathétiques.

ROMANS.

Les Français inventent les Romans de Chevalerie.

Dans ces autres Contes qu'on appelle *Romans*, ce sont les Français qui ont eu la gloire d'inventer les *Romans de chevalerie*, que toutes les autres nations adoptèrent avec une sorte de fureur. *On cracherait au nez de celui qui dirait du mal de ces Romans*, écrivait le sage *La Noue* sous *Henri* II; et dans ce temps-là même l'Espagnol *Michel Cervantes* avait le courage de s'armer de sa plume contre ces lances enchantées, et de faire perdre les arçons à ces Chevaliers aventureux, en les couvrant de ridicule dans son admirable Histoire de *D. Quichotte*.

Les Anglais inventent le Roman domestique.

Les Anglais, forcés d'abandonner leur Roi *Arthur*, se livrèrent à leur génie naturellement observateur, et ils inventèrent le Roman domestique. *Richardson*, dans *Pamela*, dans *Grandisson*, dans *Clarisse*, fit des peintures si vraies des mœurs domes-

tiques et de la vie privée ; il traça des portraits si ressemblans, il sentit et rendit si bien la nature, qu'on peut le regarder comme le créateur de ce genre.

Les Anglais en trouvèrent la simplicité bien supérieure aux extravagances de la table ronde, aux prodiges de *Merlin*, à la voracité des Ogres, à l'imbécilité des Géans, à la malice toujours confondue des Négromans, à toutes les prouesses de la chevalerie.

Jean-Jacques Rousseau, dans sa retraite de Montmorenci, fut frappé du mérite du *genre domestique*, et il se crut capable de rivaliser avec *Richardson*, comme il avoit rivalisé avec *Montagne* dans ses ouvrages de morale. Il composa sa *Nouvelle Héloïse* d'après *Clarisse*. Il fut l'émule et non le plagiaire de l'auteur Anglais. Le succès n'a point démenti ses espérances.

Voltaire invente le Roman philosophique.

Voltaire, toujours créateur lors même qu'il imite, *Voltaire* a créé le *Roman philosophique*, et nous en a donné non pas un pour exemple, mais une foule ; tous tellement différens les uns des autres pour le fond, qu'on pourrait croire qu'ils ne sont pas de la même main, si l'on ne trouvait pas dans tous la même philosophie, et cette

tournure heureuse de pensée et d'expression qui n'appartient qu'à *Voltaire*, et qui le décèle toujours, quelque forme que prenne ce *Protée* littéraire pour enchanter son lecteur, et pour se dérober en quelque sorte à sa connaissance.

Ce sont, me dira-t-on peut-être, des auteurs bien futiles, que tous ces narrateurs de facéties depuis les fables Milésiennes jusques aux contes de Fées. Je ne le nie pas; cependant l'homme qui veut connaître la nature humaine, ne s'instruira-t-il pas en jetant un coup-d'œil sur ce que les hommes ont imaginé pour leur amusement?

En voyant ce que leur esprit a produit de plus étrange et de plus bizarre, ne calculera-t-il pas plus aisément les bornes de l'imagination?

En considérant que les contes les plus graves et les plus plaisans nous viennent de l'Inde; que les Chinois et les Européens les ont également tirés des écrits des Brames; l'homme instruit n'acquerra-t-il pas une nouvelle preuve que les Indiens sont le peuple le plus ancien et le plus ingénieux de tous ceux qui existent aujourd'hui?

En remarquant que par-tout et dans tous

les temps, les faiseurs de contes se sont égayés à raconter les infidélités des femmes, et que sur tous les théâtres du monde on applaudit aux bons tours des *Agnès*, à ceux des jeunes épouses qui échappent aux soupçons et à l'autorité de maris ou vieux ou jaloux, ou brutaux, n'apprend-on pas à traiter le sexe avec moins de dureté, moins d'égoïsme et plus d'égards ?

Enfin ne se convaincra-t-on pas que si les coutumes, les usages, les cérémonies, les préjugés varient de siècle en siècle, et de pays en pays, les mœurs, du moins dans leur rapport avec le sexe, sont pourtant à peu près les mêmes dans toutes les nations ? C'est par-tout le fruit défendu, le fruit désiré, la pomme des Hespérides, la toison des Argonautes, pour laquelle on combat des chimères, des dragons, des taureaux aux pieds d'airain, aux naseaux jettant la flamme.

Il importe beaucoup plus qu'on ne croit de connaître ce contraste des passions et des principes, pour en être moins blessé, pour ne pas devenir furieux comme *Roland*, quand il nous arrive une histoire qui ne paraît à nos voisins qu'un conte plaisant.

Les faiblesses des femmes troublent peut-être bien moins l'ordre social que la plupart des moyens qu'on emploie pour les empêcher de se livrer à l'instinct de la nature; tels que de mutiler des hommes pour en faire les gardiens d'un bien qu'ils ne peuvent plus que convoiter; tels que d'enfermer les femmes dans des harems ou dans des cloîtres; de les effrayer par les buchers de l'inquisition, ou par ceux du Malabar; de les tenir sous le ridicule cadenas de la ceinture qu'on appelle *de chasteté*, ou de les envoyer dire tout bas à l'oreille d'un tonsuré, ce que la pudeur ne leur permet pas de se rappeler.

Les contes, les nouvelles, les fabliaux, malgré les services qu'ils rendent en adoucissant les mœurs, ne sont pourtant qu'un badinage. Aussi leurs auteurs, pour la plupart, n'ont écrit ni par vaine gloire, ni par ambition. Ils voulaient prendre et donner du plaisir, ils ont réussi plus ou moins.

Les prêtres, les pédans, les rigoristes, s'élèvent et s'éleveront toujours contre eux; ils exagéreront leurs torts. Cependant si leurs écrits trop légers ont acceléré ou augmenté le délire de l'Amour chez quelques jeunes

gens, ils n'ont ni troublé la terre, ni allumé des bûchers, ni bouleversé des États.

Or, s'ils n'ont point fait de mal, combien en ont-ils prévenu, en occupant agréablement des loisirs que l'oisiveté eût rendus funestes !

Combien de douces heures ont-ils fait passer à ceux qui les ont lus et à ceux qui les ont imités et à moi qui compile aujourd'hui leur histoire avec le plaisir qu'inspire la reconnaissance !

Fin du premier volume.

TABLE

Des objets renfermés dans le premier volume.

Fin de la table du premier volume.

